

Traité nouveaux de medecine, contenant les maladies de la poitrine, les maladies des femmes, & quelques autres maladies particulieres / ... Par Mr. B.* docteur de Montpellier [C. Barbeyrac].**

Contributors

Barbeyrac, Mr. (Charles), 1629-1699

Publication/Creation

Lyon : Jean Certe, 1712.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/hhtv3acj>

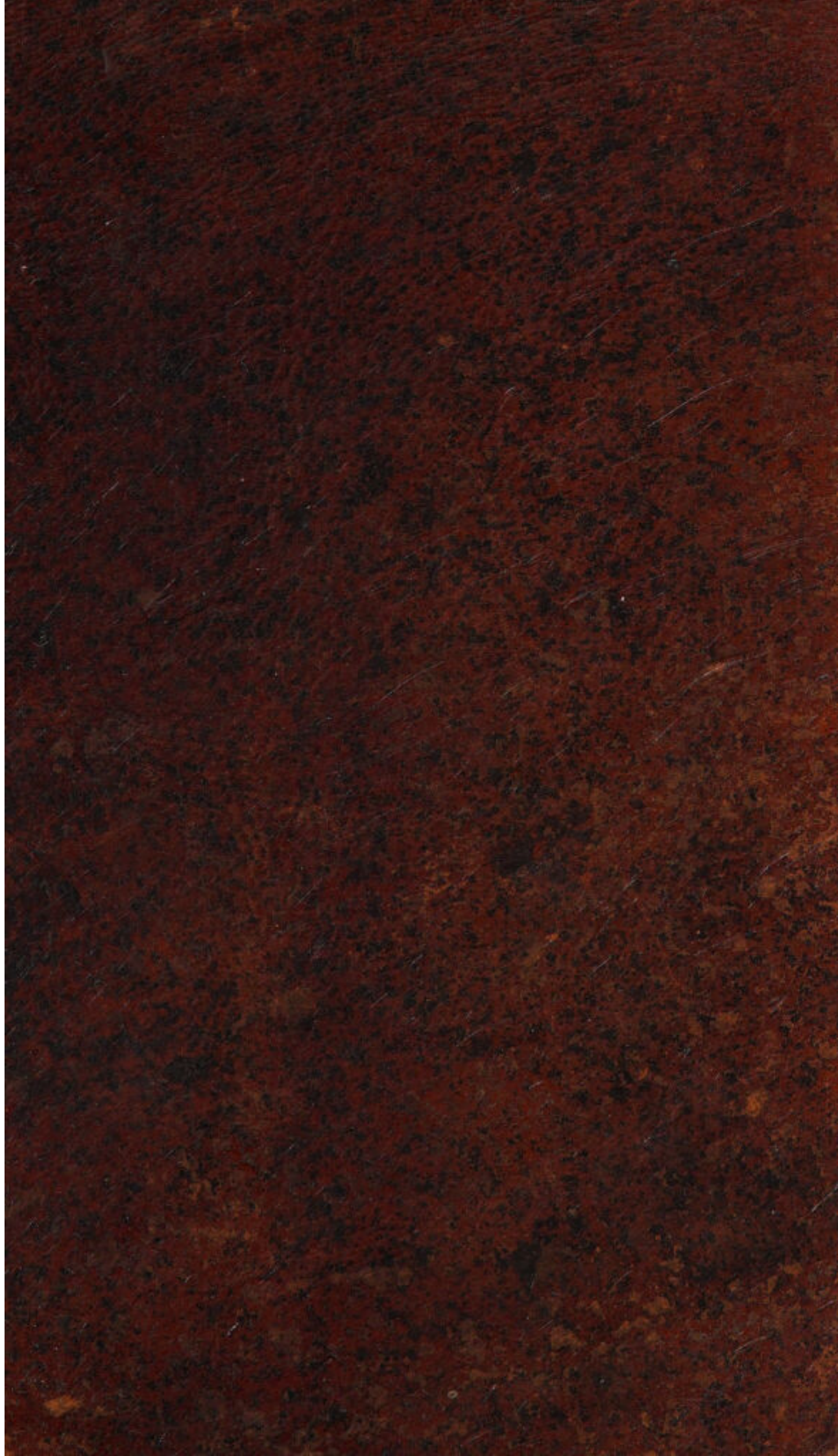
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



12204/A

B ***

—

Barbegrone

Barbegrone, Charles

TRAITES
NOUVEAUX
DE
MEDECINE,

CONTENANS

Les Maladies de la Poitrine, les ma-
ladies des Femmes, & quelques
autres maladies particulieres.

Selon les nouvelles Opinions.

Par Mr. B*** Docteur de Montpellier.



A LYON

Chez JEAN CERTE, rue Merciere,
à la Trinité.

M. DCC.XXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

43:—





LE LIBRAIRE

au Lecteur.

CES Traités de Médecine m'étant tombés par hazard entre les mains, je pris l'avis de quelques personnes intelligentes en ces matieres. Elles m'assurerent après les avoir examinés qu'ils meritoient de voir le jour. Je résolus donc de le leur donner, quoyque j'en ignorasse l'Auteur. Ils ne peuvent être que de quelque habile-homme, mais les habiles

A V I S

gens ont des scrupules & des délicatesses , quand il s'agit de donner quelque Ouvrage au Public, qu'il leur est bien difficile de vaincre. Du moins aurés-vous cét avantage en lisant celuy-cy, que n'étant point prevenu du Nom & de la reputation de son Auteur, vous jugerés de la Piece par son propre merite, & vous vous persuaderés que la maniere aisée dont il développe les maladies, & les remedes judicieux qu'il employe, valent bien par eux-mêmes la peine que vous prendrés de les lire. Je souhaite que vous y

AU LECTEUR.

*trouvés la satisfaction que
vous en attendés, & j'espere
que vous me saurés gré de mon
zele pour la Republique des
Lettres. Je vous confirmeray
ma volonté par un Livre
Nouveau d'Anatomie qui pa-
roitra bien-tôt, intitulé Ne-
vrographia universalis, où
vous verrés que je n'ay rien
épargné pour la beauté de l'Im-
pression, ny pour les Tailles -
douce.*



TABLE

DES CHAPITRES de ce Livre.

PREMIER TRAITE.

Des Maladies de la Poitrine.

CHAPITRE I. *De l'Asthme.*
page 1.

CHAP. II. *De la Plevresie.* 33

CHAP. III. *De la Peripneumonie.* 56

CHAP. IV. *De l'Empyeme.* 77

CHAP. V. *Du vomica du Poumon.* 91

CHAP. VI. *De l'Hydropisie de la Poitrine.* 94

CHAP. VII. *De l'Hemoptysie, ou crachement de sang.* 102

T A B L E.

CHAP. VIII. *De la Phthisie*

114

CHAP. IX. *Des maladies du
Cœur. De la Syncope.*

151

CHAP. X. *De la Palpitation du
Cœur.*

183

SECOND TRAITE'.

Des maladies des Femmes.

CHAP. I. *De la maladie ap-
pellée Chlorosis , ou pâles
couleurs.*

195

CHAP. II. *De la supression des
mois.*

205

CHAP. III. *Du flux periodique
immodéré.*

212

CHAP. IV. *Des Fleurs blan-
ches.*

219

CHAP. V. *De la fureur uterine.*

225

CHAP. VI. *De la passion Hys-
terique.*

229

T A B L E.

<i>De l'inflammation de la Ma-</i> <i>trice.</i>	243
CHAP. VII. <i>De l'Hydropisie de</i> <i>la matrice.</i>	252
CHAP. VIII. <i>De la chute de la</i> <i>matrice.</i>	256
CHAP. IX. <i>Des maladies aiguës</i> <i>& chroniques des Femmes en-</i> <i>ceintes.</i>	260
CHAP. X. <i>De l'avortement ou</i> <i>fausse-couche.</i>	268

TROISIÈME TRAITE'. Des maux Veneriens.

C HAP. I. <i>De la Verole.</i>	272
CHAP. II. <i>De la Gonorrhée</i> <i>virulente, ou de la Chaude-</i> <i>pisse.</i>	295
CHAP. III. <i>Du bubon venerien,</i> <i>ou Poulin.</i>	307
CHAP. IV. <i>Des petits Ulceres</i> <i>qui se font au membre viril</i>	

T A B L E.

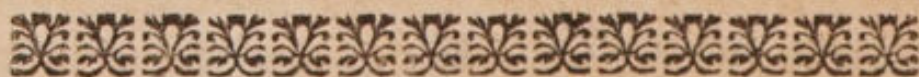
<i>ou des Chancres.</i>	311
CHAP. V. <i>Des Verruës & Por-</i>	
<i>reaux.</i>	314
<i>Le Collyre de Lanfranc.</i>	315
<i>De la nature du Charbon & de sa</i>	
<i>guerison.</i>	315
<i>De la Colique nephritique, ou dou-</i>	
<i>leur nephritique.</i>	330
<i>De la petite Verole, & de la Rou-</i>	
<i>geole.</i>	336
<i>De la Fièvre maligne.</i>	344



APPROBATION.

NOus souffigné Conseiller & Medecin du Roy , Doyen du College de Lyon , certifions avoir leu & examiné un Livre intitulé *Traitéz Nouveaux de Medecine* , où Nous y avons trouvé tant de bonnes choses pour l'utilité publique , que Nous voyons qu'il est très-important de le donner au Public. A Lyon ce 8. May 1683.

FALCONET.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil , Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, Salut JEAN CERTE, Libraire à

Lyon, nous ayant fait remontrer qu'il desiroit faire imprimer un Livre intitulé, *Nouveaux Traitez concernant les maladies de la Poitrine, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la Ville de Lyon seulement, Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Certe de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desd. Presentes, faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'y introduire d'impression Etrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance & à tous Imprimeurs, Libraires & autres dans ladite Ville de Lyon seulement d'imprimer ou faire imprimer led. Livre, & d'y en faire venir vèdre ou debiter d'autre impression que de celle qui aura été faite pour ledit Exposant, sous peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel - Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie qu'avant de l'ex-

poser en vente , il en fera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre , & un dans celle de nôtre tres-cher & Feal Chancelier de France, le Sieur Phelipeaux, Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos Ordres le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayât cause. plainement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desd. Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dud. Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de haro, Chartre Normande, lettres à ce contraires. Donnë à Versailles le 5. Decembre, l'an de grace 1711. & de nôtre Regne le soixante-neuvième.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre No. 287. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris page 284. Fait à Paris ce 13. Decembre 1711.

L. J O S S E, Syndic.

TRAI-



TRAITE'S
NOUVEAUX
DE MEDECINE.



Des maladies de la poitrine.

CHAPITRE I.

De l'Asthme.

L'ASTHME est une respiration difficile & frequente, avec une grande agitation de la poitrine, le plus souvent sans fièvre. Il est idiopathique ou sympathique. L'Idiopathique est celui qui vient par l'affection propre des pōumons : Le sympathique qui procede de la communication que le pōumon a avec

les viscères & les autres parties du corps, lorsqu'elles se trouvent affectées.

L'asthme idiopathique se divise en asthme pneumonique, qui regarde proprement les poudons, lequel dépend de l'obstruction ou de la compression de l'air; & en asthme purement convulsif, lequel regarde les parties mouvantes qui servent à la respiration, sçavoir les muscles de la poitrine, le diaphragme, les fibres charnuës des bronchies, & souvent même les principes des nerfs, qui vont s'inferer dans les organes de la respiration, lorsqu'il y a quelque matiere acre qui les picote & les irrite, & par ce picotement excite la convulsion dans les parties.

On fait ordinairement 3. especes d'asthmes idiopathiques. La premiere est apellée *dyspnée*; la 2^e. retient le nom d'*asthme*; & la troisiéme est nommée *orthopnée*. La *dyspnée* est une respiration pressée & malaisée qui procede du resserrement des bronchies des poudons. L'asthme est une respiration grande & frequente avec

De l'Asthme. 3

bruit & sifflement, dans laquelle les muscles intercostaux & ceux du bas ventre se meuvent avec violence. L'orthopnée est une très-grande difficulté de respirer avec une extrême agitation de tous les intercostaux & de l'abdomen, dans laquelle le malade ne peut respirer qu'en se tenant debout ou étant assis & la tête fort élevée.

Les bronchies étant donc plus serrées qu'à l'ordinaire, il faut examiner les causes de ce resserrement. J'en remarque deux generales, sçavoir l'obstruction & la compression. L'obstruction se fait toutes les fois que des humeurs crasses & visqueuses, soit matiere purulente ou sang extravasé, s'attachent contre les parois des bronchies au dedans, ou que des tubercules, des skirres ou des pierres en ferment le passage; ou qu'il se fait une prompte & abondante décharge de serosités. La compression se fait lorsque quelque une des matieres quelle qu'elle soit s'attache au conduit de l'artere ou veine pulmo-

naire. Mais de quelle maniere que ce soit, ou que les bronchies soient obstruées ou comprimées, il est toujours vray qu'il y doit avoir difficulté de respirer, parce qu'il n'entre pas dans les p^{ou}mons autant d'air qu'il est necessaire pour faire son diastole & son sistole, & pour entretenir le mouvement circulaire des humeurs; d'où vient que le sang n'étant pas alors assés animé, ni assés attenué pour couler librement dans les vaisseaux du p^{ou}mon, cela fait qu'il pèse extrêmement sur lui, & cette pesanteur irritant les fibres de ce viscere cause un sentiment d'incommodité à l'ame, laquelle à l'ocasion de cette sensation douloureuse determine les esprits animaux à couler en plus grande quantité dans les muscles de la poitrine & aux parties qui servent à la respiration pour la faire plus frequente & plus forte; d'où vient cette grande agitation qu'on remarque dans l'effort de l'asthme.

Les causes évidentes de l'asthme, du moins les principales & les plus

ordinaires regardent l'air & le sang suivant les divers changements, & les diverses alterations dont ils sont capables. 10. Pour ce qui est de l'air, il est constant que les Asthmatiques ont plus de peine de respire, l'Hyver que l'Eté, & qu'ils sont plus pressés, du paroxysme dans cette saison. Pourquoi cela ? Si ce n'est parce que l'air étant extrêmement froid, il serre les pores du corps & des petits vaisseaux qui sont répandus dans toute l'habitude : De maniere que le sang ne pouvant couler librement, & se trouvant chargé de ses propres fumées par un défaut de transpiration, il est contraint d'aller dans les grands vaisseaux, avec plus d'impetuosité qu'à l'ordinaire, & comme il passe par ceux du pōumon, il les remplit beaucoup & les dilate. Or cette dilatation ne sçauroit se faire qu'au même tems les bronchies ne soient plus serrées & plus étroites qu'auparavant : D'où il suit qu'il entre moins d'air dans les conduits des pōumons, lorsque le sang en auroit plus de be-

loin pour son rafraichissement, c'est-à-dire, lorsqu'il est fort bouillant & fort échauffé; c'est pourquoi les Asthmatiques ressentent alors une si grande difficulté de respirer, ce qui n'arrive pas ordinairement durant l'Eté, à moins qu'on ne s'agite par quelque violent exercice, à cause que les pores sont fort ouverts, & que les humeurs transpirent facilement.

20. Un air fort crasse & chargé de beaucoup de vapeurs & d'exhalaisons, tel est celui, des lieux marécageux, & aquatiques, donne bien souvent lieu au paroxysme de l'asthme à cause qu'il empêche la transpiration des humeurs, non précisément comme l'air, qui est extrêmement froid en serrant les pores du corps, mais bien en les bouchant.

30. Le paroxysme de l'asthme peut être excité par l'air marin, en ceux qui navigent ou habitent proche de la mer, en cela pour deux raisons. La première est, que l'air étant fort chaud & armé de petits corps

salins dont il se charge en passant dans la mer, il fermente & dissout extrêmement la masse du sang, & la rend par-là toute propre aux fluxions & aux décharges des serosités qui se font alors dans les poudrons, pour animer ce sang & aider son mouvement; car il faut scavoir que la force de l'air consiste dans une vertu elastique, qui n'est autre chose que la rigidité de certains sels qui le composent. Or comme il est vray que l'eau est capable de dissoudre toutes sortes de sels, il s'ensuit que plus l'air est chargé d'humidité, & plus il perd de sa vertu elastique, & qu'il est moins capable par consequent dans cet état d'attenuer, de subtiliser, & d'animer le sang autant qu'il est necessaire pour rendre la circulation libre & égale; mais cela est encore plus vray à l'égard de l'air pluvieux, comme les asthmatiques ne le savent que trop par leur propre experience: Car étant incomparablement plus vaporeux & plus humide que l'air marin, il a

conséquemment moins de cette force ou de cette vertu elastique qui le rend capable de donner de la vigueur au sang & d'entretenir son mouvement.

40. Un air extrêmement léger, comme est celui qu'on respire au sommet des montagnes, ou sur la cime d'un clocher fort élevé, peut causer quelquefois le paroxysme de l'asthme à ceux qui sont sujets à cette affection, en ce qu'il ne fait que passer vite dans les p^{ou}mons, sans avoir le tems de se gonfler & dilater suffisamment: Outre qu'étant d'ailleurs si subtil & ayant si peu de consistance, il ne sçauroit charger que très-peu de fumées du sang pour les entraîner avec lui dans l'expiration, ce qui fait la difficulté de respirer.

Enfin un air corrompu & pestiféré est souvent la cause du paroxysme asthmatique, en ce qu'étant plein de sels corrosifs & tranchants, il rompt facilement la t^{issu}re du sang, & le dissout d'une étrange maniere. Or le sang étant dissout, la partie la plus

tenuë qui est la serosité se jette abondamment sur le poumon qui est déjà mal conformé dans ces sortes de maladies. Ajoûtés à cela , qu'un sang extrêmement relâché en sa tiffure n'a pas beaucoup de mouvement, à cause que les esprits qui lui en donnoient se détachant facilement des autres parties , sont presque tous dissipés , de sorte que ce sang passant dans les vaisseaux du poumon y croupit , & pese sur ce viscere comme s'il étoit coagulé.

Les causes évidentes de l'Asthme qui regardent le sang , sont internes ou externes. Les internes sont celles qui agissent immédiatement sur lui , en fournissant les particules heterogenées , & capables de les fermenter & dissoudre : Telles sont quelquefois la suppression des mois ou des hemorroïdes , ou de quelque autre evacuation particuliere , un ulcere considerable dans quelque viscere & la fièvre : Car le sang étant alors fort dissout & enflamé , est capable de produire dans le poumon tous les

changements extraordinaires que j'ay déjà remarqué, une grande agitation des vaisseaux, la compression des conduits de l'air, & un épanchement considerable de serosités ou de limphe dans leurs cavités; & comme le poumon se trouve fort oppressé dans cet état; de peur qu'il ne s'engage entierement, & que le malade ne vienne à suffoquer tout à coup; il arrive que le diaphragme & les muscles de la poitrine s'agitent violemment, & font pour ainsi dire leurs derniers efforts, afin que l'air soit reçu plus abondamment dans les bronchies; & cela se fait ainsi naturellement, & par la seule necessité de la machine, ou parce que l'ame sentant vivement toutes ces incommodités de l'oppression, determine les esprits animaux à couler en plus grande quantité vers les muscles qui servent à la respiration, pour y remedier en quelque maniere.

Les externes sont toute sorte d'exercices violents, & excès qui sont capables d'allumer la masse du sang

& la mettre dans un grand mouvement : Ce qu'on remarque principalement dans les grandes courses , & les montées fort difficiles ; car outre qu'elles ont cela de commun avec tous les autres exercices violents , qu'elles échauffent beaucoup le sang, elles agissent encore d'une manière singulière pour produire le paroxysme de l'asthme, qui est que les esprits animaux étant déterminés alors à couler en grande quantité vers les muscles des jambes , par le pressante nécessité où elles sont de fournir à la course , ou de lever un grand poids, il n'en va pas assés dans le p^{ou}-mon non plus que dans les muscles de la poitrine & le diaphragme, pour gonfler & comprimer suffisamment les p^{ou}mons, & donner tout l'air qui est nécessaire pour entretenir la circulation du sang: & c'est de-là que vient cette grande difficulté de respirer que sentent les asthmatiques qui les oblige même quelquefois de faire diverses pauses , en courant ou en montant dans des lieux fort éle-

vés. Il est vray que cela peut arriver par la même raison à des personnes qui ont les p^{ou}mons fort sains & bien constitués, aussi-bien qu'aux asthmatiques, avec cette difference pourtant, que les derniers auront une plus grande difficulté de respiration que les autres; car outre le défaut d'esprits dans les organes de la respiration, ils ont d'ailleurs un vice de conformation dans le p^{ou}mon qui empêche le passage de l'air, ce qui ne se trouve pas dans les autres.

De tout ce que je viens de dire des causes évidentes de l'Asthme, tant internes qu'externes, qui se prennent du côté de l'air, ou du sang séparément, ou de tous les deux ensemble, suivant les diverses alterations dont ils sont capables; il est aisé de conclurre que bien que ces Asthmatiques aient un vice de conformation dans le p^{ou}mon, lequel consiste dans l'obstruction ou la compression des bronchies, ils ne doivent pas néanmoins être tous également pressés de l'Asthme, parce que l'air ou le sang

ne sont pas toujours également altérés , & ne s'éloignent pas d'une même manière de leur état naturel : il se peut faire même qu'étant bien conditionnés l'un & l'autre , & dans un juste temperament , ces fortes de malades auront la respiration libre, ou du moins fort peu empêchée, ce qui s'acorde très-bien avec l'expérience. Car il est vray qu'ils ont souvent des bons intervalles , dont la raison est , que l'air n'étant reçu dans le p^{ou}mon que par la respiration & pout rafraîchir le sang & le dépurer , en se chargeant d'une partie de ses fumées , il se peut faire que cet air que je suppose fort bon & fort temperé , encore bien qu'il n'aye pas son passage tout-à-fait libre dans les bronchies, parce qu'elles sont serrées comme j'ai déjà dit, il entrera néanmoins en suffisante quantité pour temperer la chaleur d'un sang qui coule paisiblement dans les vaisseaux , sans élever beaucoup de fumée , & dont le mouvement est égal : au lieu que si le même étant plus

échauffé & plus agité qu'à l'ordinaire par quelque violent exercice, ou par quelque autre cause que ce soit, se portoit vers les entrailles avec beaucoup de rapidité, cette quantité d'air qui entreroit alors dans les bronchies retreussies du p^{ou}mon, ne suffiroit pas pour en temperer l'extrême chaleur & ardeur, & le depurer comme il faut de ces excréments, ce qui causeroit dans les p^{ou}mons & dans les autres parties qui servent à la respiration les mouvemens extraordinaires dont j'ai déjà parlé, & conséquemment une très-grande difficulté de respirer, qui est une suite nécessaire de ces grands changements.

L'asthme convulsif que nous avons établi pour la deuxième espece de maladie, procede d'une forte irritation qui se fait dans les fibres charneuses ou nerveuses du p^{ou}mon, du diaphragme & des muscles de la poitrine, tantôt dans les unes, tantôt dans les autres. Et pour sçavoir précisément pourquoi il arrive qu'il

s'ensuit une grande difficulté de respirer, il est bon de remarquer.

10. Que quelque matiere acre s'étant attachée à ses fibres ou à quelqu'un des nerfs qui se répandent dans sa substance, elle les picote & les irrite extrêmement, & par cette irritation cause de violentes agitations aux esprits animaux, lesquels se portent alors tumultueusement & sans ordre dans les fibres du pōumon, ils le font tantôt serrer, tantôt dilater d'une maniere fort irreguliere; & c'est 10. dans cette irregularité de diastole & de sistole que consiste l'asthme convulsif.

De même s'il arrive que des serosités acres s'étant jettées sur les muscles de la poitrine ou du diaphragme, le picotent fortement, l'asthme convulsif doit s'ensuivre immédiatement, parce que le mouvement du pōumon dependant principalement de celui de ces parties qui servent à la respiration, il faut de toute nécessité que celui-cy étant violent & irregulier, l'autre le devienne aussi en

même tems. Mais remarqués aussi que pour produire l'asthme convulsif il n'est pas nécessaire que l'irritation se fasse toujours dans l'extrémité des nerfs, des parties qui servent à la respiration ; il suffit seulement que la matière irritante se jette sur le principe , comme il arrive quelquefois ; car de cette manière les esprits animaux étant violemment agités, & se mouvant d'un mouvement déréglé & impetueux , ils ne manquent jamais de produire cette grande difficulté de respirer par le mouvement convulsif & irregulier qu'ils causent dans les esprits.

Il est bon de remarquer encore que l'Asthme convulsif a ses paroxysmes aussi-bien que l'Asthme pneumonique ; mais il est difficile d'en connoître la véritable cause. Monsieur Villis prétend que ce soit une matière heterogénée & nuisible aux esprits animaux, laquelle descendant du cerveau par les conduits des nerfs, qui vont aux p^{ou}mons, au diaphragme, aux muscles de la poitri-

ne jusques dans les fibres , ou le plexus de ce nerf qui s'y arrête , & y établit , pour ainsi dire son nid. Et comme dans le commencement elle ne tombe qu'en petite quantité , elle n'est pas capable de causer de grands désordres dans les organes de la respiration ; d'où vient qu'elle n'est pas fort empêchée ; mais cette matiere venant à s'augmenter de jour en jour & petit-à-petit, parce qu'il en arrive de nouvelle pour se joindre à la premiere ; elle commence enfin à agiter les esprits animaux , lesquels se portans alors tumultueusement dans les fibres , leur font faire des mouvemens convulsifs & irreguliers , en quoy consiste le paroxysme asthmatique, lequel se fait sentir après , & s'augmente par les causes évidentes, & ne cesse pas tout-à-fait que la cause morbifique ne soit entierement épuisée ; puis quand elle se renouvelle , & qu'elle s'y amasse jusqu'à ce que les fibres en soient remplies, les paroxysmes de cette maladie reprennent & souvent deviennent pe-

riodiques , comme on le voit par experience. La pensée de M. Villis, me paroît fort juste & très-bien raisonnée , si elle ne suposoit une chose qui ne se peut faire , qui est que la matiere morbifique tombe par les conduits des nerfs , qui servent à la respiration dans les fibres , ou les plexus de ces mêmes nerfs. Car l'Anatomie ne nous y fait pas voir des cavités sensibles par où cette matiere puisse passer. Tout ce qu'on peut y découvrir, & encore faut-il que ce soit par le moyen du microscope, c'est justement de petits pores , par où l'on tient que les esprits animaux coulent : Ainsi le sentiment de Mr. Villis est defectueux, en ce qu'il suppose une chose qui n'est point. De plus si cette matiere morbifique s'étoit figée, ainsi qu'il le veut, & comme fichée dans les fibres musculaires de quelqu'un des organes de la respiration , ou dans quelque plexus des nerfs , qui s'y répandent ; comme pourroit-elle y demeurer attachée si long-tems sans s'y aigrir ex-

trémément & si elle devenoit si aigre , comment pourroit elle ne pas ronger cette partie petit-à-petit, & y produire un ulcere ? C'est une chose qu'on ne voit pas arriver, & qui est contraire à l'expérience.

Pour moy j'aimerois mieux dire que la matiere morbifique qui fait les paroxysmes réglés de l'asthme convulsif vient du sang : Mais ce n'est qu'après s'y être amassée, & accrue jusqu'au point qu'elle se trouve capable de fermenter la masse du sang & la mettre dans un grand mouvement , à cause de ces parties heterogenées, qui ne peuvent pas bien s'ajuster avec elles, soit que cela se fasse par la mauvaise constitution du sang même, soit par le vice de la premiere coction ; soit enfin par quelque autre cause ou interne ou externe quelle qu'elle puisse être. Cette matiere , dis-je , s'étant augmentée jusqu'à une certaine quantité, s'épanche enfin par le moyen de la fermentation hors des vaisseaux, & se jettant sur les parties nerveuses , ou

du diaphragme, ou du p^{ou}mon, ou des muscles intercostaux, elle les irrite & leur fait faire des contractions & des dilatations violentes & irregulieres ; en quoi consiste le paroxysme de l'Asthme convulsif, lequel dure tout autant qu'il y a de cette matiere aigre & irritante, & ne cesse pas tout-à-fait qu'elle ne soit entierement dissipée : Puis cette matiere acre se formant tout de nouveau petit-à-petit dans la masse du sang comme la premiere, & venant à s'augmenter comme elle jusqu'à ce qu'elle est parvenuë à une même quantité, elle s'échape aussi dans le même tems des vaisseaux, où elle circuloit avec le sang, & se déchargeant sur les fibres ou sur les nerfs des parties qui servent à la respiration, elle y produit les mêmes effets que la matiere qui l'a precedée par des agitations violentes & convulsives : & c'est ce qui fait proprement la regularité des paroxysmes de l'Asthme, lesquels reprennent toujours les malades en certain tems, quelquefois de quinze en

quinze jours ; & quelquefois de mois en mois , ou de deux en deux , & ainsi du reste.

Quoique l'Asthme soit quelquefois simple dans le commencement , ou purement pneumonique ou convulsif , néanmoins après que l'un d'eux a duré quelque tems , le plus souvent il s'associe à l'autre. D'où l'on peut conclurre qu'il n'est point d'Asthme inveteré qui ne soit une affection mêlée, ou qu'il ne soit causé en partie du vice des poumons mal conformés , & en partie par celui des fibres & des nerfs qui vont aux organes de la respiration ; car les conduits de l'air étant serrés ou bouchés par quelque cause que ce soit , ne laissent pas entrer autant d'air qu'il faut pour faire la respiration libre ; d'où il arrive deux grandes incommodités. La première est , que le sang n'étant pas assez animé par un défaut d'air , ne coule pas librement en passant par les vaisseaux du poumon , & qu'avec une lenteur extrême il se décharge d'une partie

de ses excréments sur les parties nerveuses de ce viscere. La deuxième est, que le même sang venant à se gâter par un défaut d'air & de rafraîchissement, ne peut fournir au cerveau qu'un méchant suc pour matiere des esprits animaux, dont les organes de la respiration qui sont déjà affoiblis & blessés, se ressentent principalement. Si c'est au contraire l'asthme convulsif qui commence le premier : On verra après un certain tems, l'asthme pneumonique se joindre à lui, & le mal fera reciproque entr'eux ; dont la raison sera que le mouvement du pōumon étant souvent empêché ou arrêté par les irritations irregulieres & convulsives, qui arrivent alors dans les organes de la respiration, le sang ne peut pas circuler librement, ni s'épurer comme il faut de ses excréments : D'où vient qu'une partie se décharge dans la substance du pōumon & principalement dans les bronchies, laquelle s'y épaisit dans la suite & s'y endurecit, de maniere qu'elle y forme

ou des tubercules , ou des skirres , qui bouchent ou serrent les conduits , & ne laissent pas le passage libre à l'air.

On pourroit demander ici pourquoy les matieres acres qui font l'ulcere du p^{ou}mon dans la phthisie , ne causent pas en même tems l'asthme convulsif , en piquant les fibres & les nerfs de ce viscere , puisqu'il ne faut, selon nôtre sentiment , que des matieres acres pour causer quelquefois cette affection. Mais je réponds à cela, qu'il y a cette difference entre les matieres qui causent l'ulcere du p^{ou}mon dans la phthisie , & celles qui font l'asthme convulsif ; que les premieres ayant les pointes plus grosses & plus massives que les autres , elles ne peuvent pas se glisser si facilement dans les pores des fibres ou des nerfs , pour les irriter & mettre les esprits animaux dans un mouvement dereglé : Outre que les matieres qui ulcerent le p^{ou}mon agissent ordinairement petit-à-petit & fort lentement, au lieu que celles qui

causent l'asthme convulsif en se jetant sur les pores & sur les nerfs du p^{ou}mon , ont leur action fort vive & fort prompte.

Les signes qui accompagnent ordinairement les paroxysmes de l'asthme , sont un certain bruit ou sifflement qu'on entend, une toux tantôt sèche , & un moment après humide, & dans ceux qui sont pressés de l'orthopnée , il y a cecy de particulier , qu'ils ne peuvent pas respirer étant couchés dans les lits , sans un danger manifeste de suffocation ; de sorte que pour avoir en quelque maniere leur respiration , ils sont contraints de demeurer assis sur leurs lits, ayant toujours la tête élevée. Le sifflement de l'asthme vient de la forte collision que souffre l'air en passant à travers des matieres , qui sont fort agitées dans les bronchies.

La toux se fait dans l'asthme lorsqu'il se trouve dans les bronchies du p^{ou}mon des matieres acres qui irritent violemment les fibres , & leur font faire de fortes contractions, par
le

le moyen desquelles l'air étant obligé de sortir plus vite & plus impetueusement qu'à l'ordinaire, & allant heurter avec force contre les parois de la trachée artère, il excite le bruit qu'on entend dans la toux; or cette toux est humide, lorsque les matieres qui sont contenuës dans les poudrons ont la consistance qu'il faut pour être prises par l'air, & être renduës ensuite par les crachats; Au contraire la toux sèche, quand les matieres étant fort fines & déliées, l'air ne peut avoir prise sur elles pour les entraîner avec lui dans l'expiration, ou bien qu'en se trouvant au dessus des bronchies où elles sont fortement attachées, elles ne peuvent pas s'en décharger commodément à cause de la situation. Il est vrai que sans qu'il y ait aucune sorte d'humeur acre dans les bronchies, cela n'empêche pourtant pas que la toux sèche ne presse quelquefois les asthmatiques, & alors il faut penser qu'elle procede de l'irritation qui est causée dans les fibres, par l'acreté

de certains corps qui se trouvent ordinairement dans ces sortes de conduits, comme sont (par exemple) les tubercules, les skirres, les pierres, ou enfin quelque autre amas de matiere cõtre nature quelle qu'elle puisse être.

Pour ce qui regarde les Orthopnoïques , je dis qu'ils ne peuvent respirer qu'avec toute la peine du monde, & sans se mettre même dans un danger évident d'être suffoqués étant couchés sur le lit ; parce que dans cette situation le põimon pesant sur lui-même ne laisse pas à l'air une entrée si libre , qu'étant suspendu comme il est quand on se tient assis ou debout : Ce qui fait que les malades sont obligés de prendre l'une ou l'autre de ces situations , pour avoir en quelque maniere leur respiration. De plus les vaisseaux se trouvant comme affectés par la pesanteur du põimon sur lui-même , le sang n'a pas son cours libre & croupit quasi dans ce viscere , ce qui rend encore la respiration plus difficile.

Cette extrême difficulté de respi-

rer pourroit bien encore arriver dans les orthopnoïques quand ils sont couchés sur le lit, de ce que les cavités du cerveau se trouvant quelquefois pleines d'une serosité acre, il en tombe une bonne partie sur les principes des nerfs de la huitième paire par le panchant qu'il y a lorsqu'on est dans cette situation : De sorte que ce nerf qui donne beaucoup de ramifications aux organes de la respiration, & principalement au pûmon, étant fortement irrité par l'acrimonie de cette matiere, il se fait aussi-tôt de grandes convulsions dans cette partie qui menacent le malade de mort de moment en moment. Mais c'est assés parlé de l'asthme idiopatique du pûmon, de ses causes, de ses signes. Venons presentement à l'asthme sympatique.

L'asthme sympatique procede, comme j'ai déjà dit de la communication que le pûmon a avec les visceres lorsqu'ils se trouvent trop affectés : Ainsi les muscles intercostaux dans la plevresie, les muscles du la-

rynx dans la squinance étant blessés rendent la respiration difficile. Les premiers, parce que ne pouvant pas faire leur contraction aussi forte qu'à l'ordinaire, ils ne peuvent par conséquent mouvoir le p^{ou}mon comme il faut pour recevoir l'air. Les seconds parce qu'étant fort tumefiés à cause de l'inflammation, ils pressent le larynx & la trachée-artère, en ne laissant pas entrer suffisamment de l'air dans les p^{ou}mons : Ainsi le pus & les eaux qui sont ramassées dans la cavité de la poitrine, dans l'empyeme, & l'hydropisie rendent la respiration difficile, à cause qu'ils ne laissent pas une espace assez grand aux p^{ou}mons pour son diastole. De même le cœur étant affecté comme dans la syncope & le polype, il y a difficulté de respiration ; parce que le sang étant poussé alors foiblement & inégalement par le cœur dans les p^{ou}mons, il y coule fort lentement, & il y croupit pour ainsi dire, ce qui fait que l'on respire alors avec grande peine. Enfin les

tumeurs des hypocondres , de la rate ou du foye blessent aussi la respiration à cause qu'ils tiennent en bas le diaphragme auxquels ils sont attachés , & ne lui laissent pas le mouvement libre.

Pour ce qui est du pronostic , on peut dire que l'asthme est une maladie longue & très-difficile à guerir quand elle est inveterée , & qu'alors elle menace de phthisie ou d'hydropisie , ou de quelque affection soporeuse ou convulsive ; Suivant les différentes routes que prennent les serosités : Que si elles se répandent & s'attachent aux poudrons qui est déjà affecté ou affoibli par quantité de paroxysmes , elles l'ulcerent enfin , & produisent la phthisie. Si elles se répandent dans l'habitude du corps, elles causent l'anasarque, & dans la cavité de l'abdomen l'ascites. Si elles gagnent le cerveau il se fera un sommeil contre-nature : Et si elles s'attachent aux principes des nerfs elles exciteront des convulsions.

Pour bien traiter cette maladie ,

il faut la considerer ou dans le paroxysme ou hors du paroxysme: Dans le paroxysme il faut aller d'abord à soulager le malade de son opression. Pour cet effet je ne vois rien de plus propre ni de plus efficace que la saignée que l'on doit réiterer suivant la grandeur de l'accès & les forces du malade: Car soit que l'opression vienne d'une décharge qui s'est faite dans les conduits de l'apre arriere par les arteres & les glandes, soit qu'elle procede d'un sang extrêmement rarefié, & boüillant qui dilate les vaisseaux du pöümon & comprime les bronchies par cette dilatation, la saignée est toujours le meilleur & le plus prompt de tous les remedes, & cela pour deux raisons. La premiere est qu'elle calme le mouvement de la fermentation des humeurs & diminuë la fluxion. La seconde est qu'en desemplissant les vaisseaux elle empêche que ceux du pöümon ne compriment les conduits de la trachée artere; de maniere que l'air y entre plus facilement,

& la respiration devient d'abord plus libre , & les serosités mêmes qui s'étoient extravasées peuvent être & plus aisément & plutôt reprises , par la masse du sang lorsque les vaisseaux sont desemplis.

Les Remedes purgatifs , alterans, ou bechiques, conviennent dans cette maladie : Les premiers pour emporter une partie des ferments & des parties heterogenées qui sont dans le sang ; les seconds pour temperer son ardeur & même pour pousser les serosités par les urines , si l'on mêle dans la décoction rafraîchissante quelques racines aperitives moins chaudes , & les troisièmes pour faciliter l'expulsion & le crachement des matieres qui sont contenues dans les pœmons en adoucissant & humectant les bronchies , ou en épaisissant l'air qui s'en charge plus facilement.

Cependant il ne faut pas oublier les clysteres , & sur tout dans les commencemens , parce qu'ils emportent les matieres fecales , les-

quelles étant retenues pourroient servir d'obstacle à la respiration en pressant le diaphragme , & l'empêchant de se porter en bas autant qu'il seroit nécessaire pour faciliter la respiration : Mais on remarque quelquefois que la nature fait ce que les Medecins ont de la peine à faire dans plusieurs jours par le secours de l'Art ; J'entens qu'un flux d'urine survient tout à coup à l'asthme qui le fait bien-tôt cesser , parce que les serosités prennent une autre route , & au lieu de se jeter sur la poitrine pour faire l'opression , elles se déchargent dans les reins & dans la vessie , produisent ce flux d'urine.

Lors du paroxysme il faut prescrire aux asthmatiques un regime de vivre très-exact : C'est la maniere de le prevenir ; J'entends qu'ils doivent éviter jusqu'au moindre excès dans le boire & dans le manger ; Point de viandes échauffantes & qui puissent faire beaucoup fermenter le sang , point de grandes agitations & violents exercices : Il leur faut en un mot

un grand repos d'esprit & de corps.

Par dessus tout cela il est bon de les purger de tems en tems pour tenir le corps net , & de leur faire prendre des remedes ou des boüillons rafraîchissans , pour corriger la masse du sang. Les eaux minerales prises à propos sont d'un grand secours pour prevenir le paroxysme de l'asthme , parce qu'elles emportent par les urines une bonne partie des serosités & des mechantes humeurs qui sont dans la masse du sang.



CHAPITRE II.

De la Plevresie.

LA Plevresie est une inflammation de la Plevre ou de la membrane qui tapisse les côtes , accompagnée d'une douleur de côté piquante & aiguë , d'une grande difficulté de respirer & de la fièvre continuë.

34 *De la Plevresie.*

La cause antecedente de la pleuresie est un sang bouillant & impetueux qui s'extravase dans la pleure, & le même est la cause prochaine & conjointe de cette maladie. La douleur aigue & piquante qu'on sent du côté affecté, vient de la solution de continu qui se fait dans une membrane qui est d'un sentiment fort exquis & fort délicat.

*Respiratoire
difficulté*

La difficulté de respirer de ce que les muscles de la poitrine ne peuvent pas bien faire leurs fonctions ordinaires pour aider au systole & au diastole du pōumon, & cela pour deux raisons. La premiere est que le sang qui est figé & caillé dans la pleure pressant les nerfs de cette partie, ne laisse pas un cours libre aux esprits animaux : Et la seconde est que les fibres de ces muscles s'imbibant de quelque partie de ce sang, ne peuvent se serrer ni se dilater comme il faut pour faire la respiration.

La fièvre est causée par de mauvais levains ou par des parties hete-

rogenées qui se trouvent dans la masse du sang qui la fermentent & l'agitent extrêmement , & elle est toujours beaucoup plutôt la cause que l'effet de la Plevresie ; elle la devance même fort souvent : Car l'on voit des malades agités d'une grosse fièvre ne se plaindre que deux ou trois jours après de la douleur de côté. La raison en est claire , comme il est aisé de concevoir que la masse du sang doit s'allumer & se fermenter beaucoup plutôt qu'il ne puisse se faire aucune décharge dans quelque partie , comme dans la Plevre ou dans le pōumon , pour y causer une inflammation. Mais si la fièvre precede le plus souvent la Plevresie , il faut sçavoir aussi que la Plevresie à son tour ne sert pas peu à entretenir la fièvre & même à l'augmenter : Et cela vient de ce que le sang en circulant se charge toujours de quelque partie de celui qui est extravasé dans la Plevre lesquelles sont comme autant de mauvais ferments capables de l'enflammer & de

le corrompre davantage.

Voilà les trois signes pathognomoniques de la Plevresie expliqués ; J'entens la douleur aiguë de côté , la difficulté de respirer , & une grande fièvre : Les Anciens y ont voulu ajouter un quatrième qui est la toux ; Mais ils ont fait mal à propos , puisque la toux est purement un symptome du pôumon , & non pas de la plevre & des muscles intercostaux qui sont seulement affectés dans cette maladie. Ce qui a donné lieu à cette erreur , c'est que la peripneumonie qui est toujours accompagnée de la toux , se joint très-souvent à la Plevresie , de sorte qu'on attribuoit à celle-ci ce qui étoit proprement un effet de l'autre : Et qu'il y a une grande affinité entre ces deux maladies & qu'elles se joignent presque toujours ensemble. Il est aisé d'en voir la raison ; Car si l'inflammation commence par exemple dans la plevre , elle percera bientôt dans les pôumons , à cause du voisinage de ses parties ; J'entens

que les poûmons allant toucher à chaque diastole contre la Plevre du côté qu'elle est enflammée , il se chauffe si bien qu'il s'enflamme lui même.

Si c'est au contraire les poûmons qui sont les premiers enflammés , la plevre ne manquera pas de s'enflammer aussi à son tour de même côté où le poûmon est tout en feu par la même raison du contact. Mais pour expliquer encore plus clairement comme quoi l'inflammation du poûmon se communique à la Plevre , pour ne parler que de la peripneumonie , il est bon de considerer de près tout ce qui arrive dans cette membrane lorsque le poûmon enflammé va battre contre elle à chaque dilatation : C'est que le sang qui y bouillonne & s'y fermente extrêmement , étant même déterminé de s'y porter en plus grande quantité , cette membrane se dilatant & s'ouvrant fort par la chaleur , tout cela fait qu'il se rompt enfin quelques vaisseaux par où le sang s'épanche &

fait l'inflammation.

Ce n'est pas tout que la peripneumonie se joigne si souvent à la Pleuresie ; on voit encore quelquefois qu'elles sont produites toutes deux ensemble. En effet combien de malades se trouvent qui se plaignent tout à la fois & d'une douleur de côté très-vive & très-aiguë, & d'une extrême chaleur d'entrailles : Cela vient de ce que le même sang qui est emporté du mouvement de la fièvre & qui roule impetueusement par tous les vaisseaux du corps, s'extravase en même tems & dans la pleure & dans les poudons pour y causer des inflammations.

Si l'on demande pourquoi il se répand dans ces parties plutôt que dans les autres, je n'ai autre chose à répondre si ce n'est que cela vient d'une certaine disposition du sang & d'un ferment particulier qui le rend plus propre à ces sortes de décharges qu'à d'autres ; on voit enfin que ces deux maladies se changent l'une dans l'autre. Car il y a des malades qui ne sen-

tent dans la premiere attaque qu'une douleur de côté très-piquante & très-aiguë, puis cette douleur s'évanoüissant tout-à-coup ou deux jours après, elle ne laisse les malades sensibles qu'à une très-grande opression & à une douleur d'entrailles qui les devore. Il y en a d'autres encore qui dans le mouvement se plaignent d'avoir le pöumon tout en feu & fort oppressé : Quelque tems après, les symptomes fächeux venant à se dissiper, ils sont vivement touchés d'une douleur de côté extrêmement aiguë. D'où vient cela ? Si ce n'est que la matiere morbifique est transportée d'un lieu en un autre.

Ainsi pour ce qui regarde ces personnes malades, je dis que le sang qui étoit extravasé & qui causoit cette douleur de côté si aiguë, ayant été repris par le sang qui circule dans les vaisseaux & s'étant mêlé avec lui, la décharge se fait alors dans les pöumons où l'inflammation subsiste, accompagnée de tous les fächeux symptomes pendant que la

plevre se trouve tout-à-fait dégagée : & c'est de cette maniere que la Plevresie se change en peripneumonie. Et pour ce qui est des autres maladies il est aisé de voir que le pōumon est seulement enflammé, mais que le sang qui est répandu dans la substance étant repris & rentrant dans toute la masse, tout l'effort du mal vient après à tomber sur la plevre, laquelle demeure seule affectée durant tout le cours de la maladie ; Et voila comme la peripneumonie peut changer en plevresie.

Mais pour reprendre la toux que j'avois quittée pour faire voir la grande affinité qui se trouve entre la plevresie & la peripneumonie, il est bon de remarquer que ceux qui soutiennent que c'est un signe pathognomonique de la Plevresie, l'expliquent par l'irritation des fibres des muscles intercostaux causée par un sang extravasé dans ces parties. Mais cette explication n'est pas juste, & il n'y a que la seule irritation des fibres des bronchies qui soit capable

de produire cet effet : & voici comment. Lorsque les bronchies sont irritées par quelque matiere acre , les esprits animaux étant déterminés à y couler en plus grande quantité , elles font des contractions violentes & irregulieres , par le moien desquelles l'air étant contraint de sortir à diverses reprises & avec beaucoup de vitesse , & souffrant une collision extrêmement forte dans les canaux de l'apre-artere , en sortant y cause le bruit qu'on entend dans la toux.

Voions presentement tout ce qui peut arriver lorsque les muscles de la poitrine sont irrités par quelque matiere acre : Rien autre si ce n'est qu'ils se serrent violement , & en se ferrant ils tirent les côtés à eux & dilatent fort la poitrine pour recevoir l'air. Mais tout cela regarde proprement l'inspiration , au lieu qu'il ne s'agit ici que d'une expiration violente , inégale & frequente , & qui se fait avec bruit telle qu'est enfin la toux : d'où il s'en suit enfin qu'elle ne peut pas être prise pour un signe

pathognomonique de la Plevresie , à moins que le p^{ou}mon , comme j'ai déjà dit , n'en soit affecté & que les bronchies ne soient irritées ou par un sang extravasé ou par une matiere acre ou quelque autre que ce puisse être.

Ajoutés à cela que tant s'en faut même au sentiment de ceux qui soutiennent le contraire , que les contractions & les dilatations des muscles intercostaux soient fortes & puissantes, qu'elles sont au contraire plus petites & plus foibles quoique plus frequentes que dans l'état naturel , à cause de l'inflammation qui s'étendant jusqu'à eux blesse leur action , & fait même la difficulté de respirer dans ces fortes de maladies.

Les causes éloignées & évidentes de la Plevresie sont toutes les choses qui peuvent enflammer la masse du sang , comme une chaleur excessive, une constipation subite des pores par une extrême froideur, les liqueurs ardentés , toute sorte d'exercice immodéré & autres choses de cette nature.

Mais à propos de froid & d'exercice, on fait ordinairement une question assés difficile sur cela, qui consiste à sçavoir pourquoi cette grande quantité d'eau qu'on laisse boire à ceux qui sont travaillés d'une fièvre ardente, ne cause jamais la Pleuresie, puisque l'on voit des gens tomber dans cette maladie lorsque après s'être fort échaufés le sang par la débauche ou par quelque violent exercice, ils sont assés imprudens pour avaler une grande quantité d'eau fraîche.

Je réponds qu'il y a bien de la difference de l'état où se trouvent ces personnes à celui des febricitans. Les premiers qui pour l'ordinaire ont des corps cacochimes & impurs mettant leurs mauvaises humeurs dans un grand mouvement par quelque violent exercice, font extrêmement dilater les vaisseaux, & l'eau fraîche qu'ils boivent ensuite de cette grande agitation, en faisant serrer les fibres & boucher les pores, empêche que les fumées ne s'écha-

44 *De la Pleuresie.*

pent : De maniere qu'étant retenues dans la masse du sang elles y excitent encore une plus grande fermentation. Et comme le sang se trouve d'ailleurs plus ferré dans son lit lorsqu'il devroit necessairement occuper le plus d'espace , pour circuler commodément ; cela fait qu'il se porte comme un torrent par tout le corps avec une rapidité extrême où il s'y épanche & cause l'inflammation.

Mais il n'en va pas de même en ceux qui ont la fièvre ardente , car bien que leur sang se fermente extrêmement & que la grande quantité d'eau fraîche qu'on leur laisse boire pour moderer l'accès de leur ardeur fasse le même effet sur les vaisseaux , j'entens qu'il en resserre les pores , & faisant continuellement effet sur ces vaisseaux que la fraîcheur de l'eau a si fort resserrés & desquels il a rendu les fibres rigides , il n'est pas extraordinaire qu'il en fasse rompre quelqu'un dans la Plevre ou dans quelque autre partie où il s'épanche. Neanmoins parce qu'on

ne manque pas de desemplir d'abord les vaisseaux par des frequentes & copieuses saignées , le sang quelque agité qu'il puisse être y coule librement : Et par cette raison il ne sçau-roit produire l'inflammation de la Plevre. Il est vrai que si les febricitans ne se faisoient point saigner de trois ou quatre jours après la premiere attaque du mal , qu'ils beussent cependant de l'eau fraîche à souhait pour temperer un peu cette soif intolerable qui acompagne ordinairement la fièvre ardente , je ne doute pas qu'il ne se fist bientôt quelque inflammation interne ou dans la Plevre ou dans le pōumon , le sang étant extraordinairement agité , & les vaisseaux qui le contiennent étant plus serrés qu'à l'ordinaire.

Il y a une autre espece de Plevresie qu'on appelle fausse ou batarde , laquelle a son siege dans les muscles intercostaux externes ou dans leurs interstices , laquelle est produite par quelque flatuosité ou par quelque

humeur acre qui s'y est ramassée. On distingue cette Plevresie de la vraie en trois manières. Premièrement en ce qu'elle a son siège dans les muscles intercostaux externes ; & que l'autre a le sien dans les internes. Secondement , en ce que dans la fausse Plevresie le malade se trouve plus mal de coucher sur le côté affecté, à cause que les muscles externes qui sont seulement enflammés sont comprimés dans cette situation : Au lieu que dans la vraie c'est tout le contraire , j'entens que si le malade se couche du côté opposé la douleur s'augmente & se fait mieux sentir , parce qu'alors la partie enflammée se dilate par son propre poids & souffre divulsion. Troisièmement , en ce que la vraie Plevresie est accompagnée des symptômes plus fâcheux & plus intolérables que n'est la fausse.

Au reste il est bon de remarquer pour ne pas se tromper , qu'on ressent quelquefois une douleur de côté très - fâcheuse , laquelle parce qu'elle ressemble à la Plevresie est

prise mal à propos pour elle : Car il arrive à de certains scorbutiques ou autres personnes qui sont sujettes aux affections du genre nerveux , qu'une humeur fort acre & extrêmement douloureuse se jette quelquefois sur la plevre , ou dans les muscles intercostaux , où s'étant fortement atachée elle y cause de très-cuifantes douleurs , laquelle affection est néanmoins distinguée de la Plevresie en ce qu'il n'y a point de fièvre , que le pouls est assés bon & assés bien réglé , que les forces ne sont point abatues , & qu'enfin la douleur n'est pas fixe , & qu'elle se fait sentir en différentes parties , suivant que la matiere se transporte d'un lieu à un autre par le conduit des fibres.

Pour ce qui regarde le prognostic , Hippocrate a fait plusieurs observations qui marquent la bonne ou mauvaise issue de cette maladie : Mais ce seroit une chose presque aussi inutile que penible de les rapporter ici. Tout ce qu'on peut en di-

re de plus certain , c'est que si les frequentes & copieuses saignées n'emportent pas cette maladie bientôt , ou qu'elle ne se guerisse pas par des évacuations critiques , sçavoir par des hemorrhagies ou des vomissemens bilieux , ou des flux de ventre qui arrivent dans le commencement , elle degenerate fort souvent en empyeme ou en phthisie , lesquelles maladies ne laissent qu'un triste pronostic.

L'empyeme vient de ce que le sang qui étant extravasé dans la plevre n'ayant peu s'y resoudre par une insensible transpiration , ou être repris par les veines pour être évacué, vient enfin à se supurer & le pus s'ouvrant un passage dans cette membrane tombe dans la cavité de la poitrine. La phthisie se fait lorsque le même pus vient à ronger la substance du pûmon par son acreté , & y produit un ulcere.

Je ne dirai rien ici du crachat sanglant des Plevretiques duquel on pretend tirer de grandes lumie-
res

res pour l'évenement de cette maladie : Car on ne convient pas que ces sortes de malades puissent cracher en aucune maniere du sang , à moins qu'il ne vienne de la Poitrine ; & à dire vrai il est également impossible qu'un sang fixe existe au milieu d'une membrane aussi épaisse que la Plevre, comme veulent la plûpart , & qu'il soit pris après par le Poumon de même que par une éponge pour être crachée. Cela pourroit bien encore être si la membrane qui enveloppe le viscere étoit rongée en quelque part, jusques dans les bronchies , par où le sang peut s'insinuer. Mais tandis que le Poumon est entier & sans aucune entameure , comment pourra-t'il s'imbiber de ce sang supposé , lequel s'épanche de la Plevre dans la cavité de la Poitrine , puisqu'il ne s'imbibe jamais d'eau ni de pus qui sont répandus dans l'hydropisie de cette partie & dans l'empyeme ; car l'exemple nous montre tous les jours que ces sortes de malades ne rendent point du tout de cette matiere par la

bouche, & pour l'évacuer on est obligé d'en venir toujours à l'ouverture du côté.

La methode de traiter cette maladie renferme deux indications. La premiere se prend de la cause conjointe qui consiste dans un sang extravasé dans la Plevre où il cause l'inflammation. Et la deuxieme se tire de la cause antecedante de la Plevresie, qui n'est autre chose qu'un sang trop boüillant & trop échauffé qui se jette sur cette partie.

La saignée satisfait à même tems à ces deux indications ; Car outre qu'en ôtant une partie des ferments qui sont dans la masse du sang, & diminuant ainsi la chaleur, elle empêche qu'il ne se fasse de nouvelles décharges sur la Plevre, elle sert d'ailleurs à desemplir les vaisseaux ; de maniere que le sang qui étoit extravasé dans cette partie peut être facilement repris par celui qui circule & conserver son mouvement avec lui.

On a long - tems disputé pour

ſçavoir s'il falloit plutôt ſaigner par la baſilique qui répond au côté malade, ou par celle du côté oſoſé : Mais depuis que la circulation du ſang eſt connue on ne balance plus là - deſſus, il eſt bon de ſaigner indifferemment par tout. On peut dire ſeulement en faveur de ceux qui veulent qu'on ouvre plutôt la veine du côté malade, que la baſilique étant deſemplie, les arteres du bras reçoivent plus de ſang, de ſorte qu'il vient de l'aorte dans les rameaux de cette veine beaucoup plus qu'auparavant, & qu'il eſt déterminé à couler avec beaucoup plus de rapidité de ce côté-là, pendant qu'il en va moins, peut-être à cauſe de cette viteſſe, dans les arteres vertebrales pour fournir au foyer de la maladie.

Il y en a encore qui diſent que lorsque l'inflammation eſt du côté droit, ſoit dans la Plevre ou dans le Poûmon, la douleur de tête eſt auſſi du côté droit, & le viſage eſt plus rouge de ce côté là. Cela peut être vrai quelquefois à cauſe que les ma-

lades se couchent toujours sur le côté affecté, ainsi les vaisseaux étant comprimés le sang demeure plus long-tems à circuler dans la partie du même côté.

Si quelqu'un demande d'où vient que le premier & le dernier sang qu'on tire dans la Plevresie ou dans la Peripneumonie est quelque fois loüable, & que le deuxième ou le troisième est corrompu : Il est aisé de répondre, si cela arrive, que la portion la plus gâtée étant figée dans la Plevre ou dans le poumon, il faut bien que la plus pure sorte la première, & puis les vaisseaux étant desemplis le sang extravasé & sans mouvement est enfin repris par celui qui circule, & se mêlant avec lui il sort par la même ouverture; & quand la masse est enfin dépouillée de tout ce qu'elle avoit de parties gâtées, ce n'est pas une merveille que le dernier sang soit beau. J'ai dit si cela arrive quelquefois que le premier & le dernier sang qu'on tire aux Plevretiques soit bon, & que le deuxième soit seule-

ment gâté ; car le plus souvent tout le sang qu'on leur tire est également mauvais aussi-bien le premier que le dernier , le deuxième & le troisième, & ainsi du reste , suivant la quantité des saignées qu'on trouve à propos de faire : Et il ne faut pas s'en étonner , puisque la Plevresie n'est pas si-tôt formée qu'elle est accompagnée de la fièvre qui enferme toujours avec elle beaucoup de corruption ; Ce n'est pas qu'après tout on doive trop se fier sur la connoissance qu'on peut avoir du bon ou du mauvais sang ; car on y est bien souvent trompé par l'aparence.

En effet le sang paroît bon ou mauvais suivant les diverses issues qu'on y donne , ou suivant qu'il coule plus vite ou plus lentement, ainsi voyons-nous que le sang , qui sort de la veine par une petite ouverture paroît fort bon & fort loüable , quoique nous soyons comme avertis par la grandeur & la malignité de la maladie qu'il ne peut être dans le fond que fort gâté. La rai-

son de cela est que le sang coulant en petite quantité , & n'ayant pas beaucoup d'esprits pour l'agiter , les parties heterogenées qu'il contient ne peuvent pas si bien se separer des autres. Si le sang coule aussi trop lentement , comme il arrive quelquefois dans la fièvre maligne lorsque le malade qui se fait saigner a peur, ou tombe en défaillance , l'air qui penetre cette issue fait le même effet sur lui , j'entens qu'il resserre d'abord les parties , & confond pêle-mêle celles qui sont gâtées avec celles qui ne le sont pas : D'où vient qu'alors après une ou deux palettes il en sort une debonde à cause de l'accident qui est survenu.

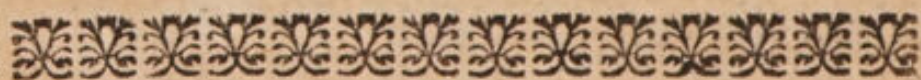
Et par la même raison encore si l'on recevoit le sang qui coule dans un grand plat & dans une petite palette tour-à-tour , on y verroit une notable difference de l'un à l'autre ; j'entens que celui qui seroit dans le plat seroit meilleur que celui qui seroit dans la palette , parce que l'air ayant beaucoup plus de prise sur l'un

que sur l'autre, il le refroidiroit plutôt, & par là empêchant que les parties heterogenées ne pussent pas bien se separer des autres, ce sang nous paroîtroit meilleur que celui qui seroit dans la palette, quoiqu'ils fussent tous deux également mauvais.

Après les saignées on peut se servir de quelque petite purgation pour vuider doucement la matiere morbifique: Les juleps, emulsions, & clysteres sont d'usage: Les premiers rafraîchissent la masse du sang & diminuent son mouvement: Les derniers servent à tenir les intestins nets, lesquels outre les matieres fecales reçoivent encore quantité d'ordures, dont le sang se décharge en se fermentant par les arterioles qui sont répandues dans leurs tuniques; & plus encore par le pore choledoque & le conduit Virsongien. Si on laissoit croupir long-tems les impuretés, il seroit à craindre qu'elles ne fussent reprises par les veines, & ne rentrassent dans la masse du sang où

elles causeroient de nouveaux desordres.

On ne fera pas mal cependant d'appliquer sur le côté affecté un cataplasme lenitif pour endormir un peu la douleur, & donner quelque soulagement au malade : Et s'il ne peut pas prendre le sommeil, on pourra se servir du laudanum ou du syrop de pavot qui apaisent merveilleusement bien le trop grand mouvement des esprits animaux, en quoi consiste la veille.



CHAPITRE III.

De la Peripneumonie.

LA Peripneumonie est une inflammation des p^{ou}mons avec fièvre aiguë, toux & difficulté de respirer. Outre ces signes pathognomoniques les malades se plaignent de tems en tems d'une douleur piquante dans la poitrine, d'une intumes-

cence ou enfleure du p^{ou}mon, & du crachement de sang pur ou mêlé avec d'autres matieres: Ajoûtés à cela une soif insupportable, des veilles opiniâtres, une grande douleur de tête, & quelquefois délire avec une grande inquietude dans tout le corps.

Pour rendre plus facilement raison de tous ces symptomes, il est bon d'expliquer auparavant & la cause antecedente & la cause conjointe de cette maladie. Et pour commencer par la premiere où il y a plus de difficulté, je dis qu'elle enferme necessairement deux choses; sçavoir une fermentation extraordinaire & une certaine disposition du sang qui le rend plus propre à s'extravafer plutôt dans les p^{ou}mons, que dans une autre partie du corps: Or cette disposition du sang n'est autre chose qu'une certaine figure dans quelqu'une de ces parties, qui s'acommodant mieux aux pores des p^{ou}mons que d'aucune autre partie, fait qu'il s'y arrête & qu'il s'y fige; De maniere que le sang qui est alors

dans un grand mouvement , & qu'il se porte dans le p^{ou}mon avec une rapidité extrême, ne trouvant pas son passage libre , parce qu'il se le ferme lui-même de la maniere que je viens de dire. Ainsi il faut necessairement que ce viscere s'engorge, que ses vaisseaux s'en remplissent extrêmement, & qu'il s'en rompe quelqu'un par où il s'extravase dans sa substance & cause l'inflammation.

On me dira peut-être qu'elle est plutôt excitée dans le P^{ou}mon que dans aucun autre viscere , à cause qu'il est foible , comme dit Hippocrate, & fort sujet aux fluxions. Mais pour faire voir que cette raison n'est pas bonne, je demande à mon tour , lorsqu'un sang extrêmement chaud & boüillant s'extravase dans le foye ou dans la Plevre, & non pas dans le P^{ou}mon , dans le bras ou dans la cuisse , si c'est la foiblesse ou délicatesse des parties qui fait cela? Nullement , & c'est une chose insoutenable , puisqu'il n'y en a pas aucune d'elles qui ne soit plus forte & plus

capable de résister à l'impetuosité des humeurs que le Poûmon lesquelles n'ont pas couru alors de danger. Il faut donc toujours avoir recours à cette disposition particuliere du sang qui le fait plutôt arrêter dans une partie que dans l'autre, pour s'épancher ensuite, & causer l'inflammation.

De cela, il est évident que la fièvre ardente ne peut causer la Peripneumonie : Car bien que le sang soit alors tout en feu, & qu'il roule dans les Poûmons avec une extrême vitesse, néanmoins parce qu'il n'a pas dans cette fièvre cette disposition particuliere dont j'ai parlé, & qu'il n'y a rien qui l'arrête en passant par ce nombre presque innombrable de vaisseaux qui sont répandus dans ce viscere, il ne sçauroit en faire crever aucun par lequel il puisse couler dans sa substance. Ajoutés à cela que la fièvre ardente n'arrive ordinairement que l'Eté, lorsque les humeurs se trouvent comme grillées par les ardeurs de la saison, & alors les pores

étant fort ouverts le sang transpire facilement. Et passant d'autant plus vite & plus librement dans les poudrons qu'il se décharge par tout ailleurs d'une bonne partie des fumées qu'il élève en circulant.

Par une raison toute contraire à cela, l'hiver doit être plus fertile en peripneumonie qu'aucune autre saison, comme l'exemple nous montre assés qu'il est effectivement : Car l'air étant extrêmement froid dans cette saison, il fait serrer les parties externes & en bouche les pores, de sorte que le sang ne trouvant pas à se décharger que de peu de fumées, ou presque point, il en devient plus bouillant & plus impetueux : Et ne pouvant d'ailleurs être porté qu'en petite quantité par les arteres & les veines qui sont le long de l'habitude du corps, il est contraint d'aller & plus abondamment & plus vite dans les vaisseaux. Et comme il passe autant dans le poudron que dans les autres parties ensemble, il ne faut pas s'étonner si au moindre exercice que l'on

De la Peripneumonie. 61

fait, sur tout si l'on vient à s'exposer imprudemment au froid, ce qui augmente de beaucoup son mouvement, il ne faut pas s'étonner, dis-je, si ce sang fait rompre souvent quelque vaisseau dans le p^{ou}mon, où il produit ensuite la Peripneumonie: Cela peut arriver ainsi par la seule constipation des pores, sans qu'il soit nécessaire que le sang aye toujours cette disposition prochaine à s'arrêter dans les p^{ou}mons, laquelle concourt avec la fièvre à la production de cette maladie, ainsi que je l'ai déjà expliqué.

La froideur de l'air ne contribuë pas seulement à la production de la Peripneumonie en bouchant les pores & serrant les parties externes: Mais elle est quelquefois si excessive en de certains Pais, comme vers le Septentrion, que l'air étant attiré dans les p^{ou}mons par la respiration, il y glace presque le sang; & diminuant tout-à-coup son mouvement, il est cause que les veines s'en remplissent d'une telle maniere,

62 *De la Peripneumonie.*

qu'il en creve bien-tôt quelqu'une qui le fasse couler dans le viscere ; & c'est ainsi que la Peripneumonie se produit , laquelle est si souvent epidemique parmi les Anglois.

La cause conjointe de la Peripneumonie consiste seulement dans le sang qui est extravasé dans la substance du Poumon. Les signes pathognomoniques de cette maladie sont la fièvre , la toux , & difficulté de respirer. La fièvre est causée par une grande fermentation qui se fait dans le sang : Elle est produite d'ordinaire à même tems que la Peripneumonie , & souvent elle la precede par la même raison que j'ai déjà dit pour la Plevresie : Et si quelquefois la fièvre succede à la Peripneumonie , cela vient par accident & par le moien de quelque cause externe , comme pourroit être (par exemple) une blessure qu'on auroit reçûe dans le Poumon , laquelle est toujours suivie d'une extravasation de sang , & de la fièvre.

La toux se fait lorsque le sang ex-

travasé dans le Poumon vient à picoter les bronchies.

La difficulté de respirer vient de ce que le même sang comprime les bronchies, & ne laisse pas un passage libre à l'air. A quoi on peut ajouter que la forte tension des membranes du Poumon causée par l'inflammation empêche qu'il ne peut se dilater ni se serrer comme il faut pour recevoir & chasser l'air successivement. Les autres symptomes qui accompagnent ordinairement le Peripneumonie sont une douleur assés vive qu'ils sentent de tems en tems dans le Poumon, avec une grande intumescence, une extrême soif, des grandes veilles, douleur de tête, délire, la rougeur du visage & une grande inquiétude.

La douleur dans les Peripneumoniques vient en partie de la forte tension & dilatation des membranes du Poumon, qui font d'un sentiment exquis & délicat; & en partie de l'irritation & picotement des fibres nerveux causées par l'acreté de ce

Difficulté de respirer vient de ce que le même sang comprime les bronchies, & ne laisse pas un passage libre à l'air.



64 *De la Peripneumonie.*

sang extravasé qui fait la Peripneumonie. Cette douleur s'étend quelquefois jusqu'au dos, & quelquefois même jusqu'aux épaules & vers la partie du sternum, parce que le p^{ou}mon est attaché à toutes ces parties par des membranes.

L'intumescence ou enflure des p^{ou}mons n'est autre chose que la grande tension de ces parties membraneuses, avec une dilatation extraordinaire de ses vaisseaux causée par le sang extrêmement bouillant & rarefié.

La soif reconnoit pour cause, des fumées seches & brûlantes qui dégorgeant de la masse du sang par le bout des arteres dans l'orifice supérieur du ventricule, & qui par l'impression qu'elles y font, excitent en nous le sentiment de soif.

Les grandes veilles sont causées par l'extrême chaleur du sang, lequel se portant vers les parties avec beaucoup de vitesse & d'impetuosité, cause de forts ébranlements dans le cerveau, & met les esprits animaux

dans un très-grand mouvement.

La douleur de tête peut proceder de deux causes , ou de la force divulsion que ce sang bouillant & fort rarifié excite dans la dure & pie-mere , en dilatant extrêmement leurs vaisseaux ; ou des fumées acres & mordicantes qui s'en élèvent vers les membranes , lesquelles elles irritent & picotent fortement.

Le délire ne peut mieux s'expliquer que par l'extrême ardeur du sang , laquelle trouble toute l'œconomie du cerveau , & donne aux esprits animaux une agitation violente & fort déreglée qui est proprement le caractère de ce symptome.

La rougeur du visage vient de ce que le sang trouvant moins de facilité à couler vers les parties inferieures par la résistance que l'opression du pōumon fait à son secours , il est contraint de se porter en plus grande quantité vers les superieures : Ce qui fait que les veines en prenant trop & se gonflant excessivement , elles communiquent aux parties où

66 *De la Peripneumonie.*

elles se trouvent cette rougeur vive & éclatante qui provient du sang, laquelle brille & paroît mieux au visage que dans aucune autre partie, à cause que la peau en est très-rare & très-déliée.

L'inquietude n'est autre chose qu'une douleur sourde & profonde dans toutes les parties du corps, laquelle est excitée par des fumées un peu grossières qui se détachent de la masse du sang pour se jeter sur des parties nerveuses.

Les causes évidentes de la Peripneumonie sont les mêmes que de la Plevresie : J'entens en general toutes les choses qui peuvent allumer la masse du sang & exciter de grandes fermentations.

Pour ce qui regarde le pronostic, il n'y a gueres de personnes qui ne sçachent que cette maladie est fort dangereuse, & que la plus grande partie de ceux qui en sont attaqués en meurent ou en reviennent avec peine. La raison de cela s'accorde bien avec l'experience : Car il est fort

difficile de guerir d'une solution de continu , avec une grande extravasation du sang , dans une partie aussi foible , aussi molle , & aussi délicate que le Poûmon , lequel est d'ailleurs dans un perpetuel mouvement.

Mais d'où vient qu'on guerit pourtant quelquefois l'ulcere qui se fait au Poûmon dans la Peripneumonie , & qu'on ne peut jamais guerir celui qui se fait dans la Phthisie. Je répons que parmi les Peripneumoniques il s'en trouve beaucoup qui ont naturellement les Poûmons fort bons & très-bien constitués , & le sang dans son juste temperament , de sorte qu'après qu'on a fait une fois cesser la fièvre , & l'inflammation par le moien des saignées , des purgations , & autres remedes qu'on a acoûtumé d'employer dans cette maladie , le sang se fermente doucement dans les vaisseaux , son cours est égal & paisible , & il ne se fait plus de décharges sur le Poûmon capables d'y entretenir l'ulcere. Voila pourquoi dans cet état ce qui y reste d'impur

& de fordide , s'en allant d'un côté par l'insensible transpiration , & de l'autre rentrant par l'orifice des veines dans la masse du sang pour être évacué par les voyes ordinaires , la partie ulcerée se nettoye peu-à-peu, & ce qu'il y a de rongé se réunit & se consolide , & voila enfin l'ulcere guéri.

Il en arrive autrement dans les Phthifiques , car ils ont tout le sang acre & salé , le p^{ou}mon plein de glandes contre nature & de duretés : Et enfin une fièvre lente qui ne les quitte jamais jusqu'à la mort : Toutes lesquelles choses concourent à la fois à rendre l'ulcere incurable. Voici de quelle maniere le p^{ou}mon mal conformé & skirreux fait deux choses ; j'entens qu'il empêche que le sang ne circule librement dans les vaisseaux , & qu'il n'entre pas assés d'air dans les bronchies pour le rafraichir & le depurer de ses excrements : Ce qui fait qu'étant déjà gâté , il se gâte encore davantage & devient plus salé : Mais la plus gran-

de corruption du sang ne vient pas de-là , car en circulant il s'empreint d'une partie des impuretés de l'ulcere , lesquelles le corrompent & le dissolvent bien autrement.

Ce sont les matieres solides qui entretiennent la fièvre lente , & lui donnent du suc pour se nourrir, puisque la fièvre ne manque pas à son tour de fournir au pôumon , dequoi entretenir le foyer de la maladie par les décharges continuelles qu'elle fait faire sur la partie affectée : Ainsi il n'est pas extraordinaire qu'un ulcere qui est si bien entretenu par tant d'endroits differens élude tous les secours de l'Art , & devienne incurable malgré tous les remedes qu'on y peut faire.

La Peripneumonie survenant à la squinance ou à la Plevresie , est plus à craindre que lorsqu'elle vient d'elle-même, ou à après l'une ou l'autre de ces maladies ; mais de quelle maniere qu'elle arrive , elle est toujours dangereuse : Sur tout si elle est accompagnée d'une fièvre fort aiguë de gran-

70 *De la Peripneumonie.*

des veilles , d'une soif infuportable , & de l'orthopnée : Car tout cela marque une chaleur excessive dans le sang , avec une grande opression de Poitrine.

Les affaires du malade sont encore dans un plus méchant état, quand le délire, la Phrenesie , les mouvements convulsifs , ou la Paralyfie de la moitié du corps se joignent à ces autres symptomes , qui montrent qu'il se fait déjà un transport au Cerveau ; il n'y a pas moins à apprehender pour un Peripneumonique , si avec une fort grande difficulté de respirer il a de cruels vomissemens ou fréquentes défaillances , un petit poulx , & des sueurs froides ; car tous ces signes nous font voir clairement que le Poumon ne se dégage point , que les matieres qui sont extravasées dans la substance ne sont ni crachées ni reprises dans la masse du sang , que la circulation étant de plus empêchée , les esprits se dissipent , les forces s'abattent , & le malade tend à sa fin.

Pour ce qui est des crachats , ceux

De la Peripneumonie. 71

qui sont un peu crasses & blancs , & teints tant soit peu de sang , sont les moins mauvais : Les tenus , & les crus chargés de sang sont plus mauvais , parce qu'ils marquent une fluxion plus abondante ; mais c'est encore un plus mauvais signe de ne cracher rien du tout , à cause que les matieres extravasées sont retenues dans le Poumon. Les autres especes de crachats, comme les jaunâtres, les verdâtres & les noirs sont tous mauvais , parce qu'ils marquent tous beaucoup de feu dans la masse du sang , mais ces derniers sur tout plus que tous les autres. Les crachats extrêmement épais sont beaucoup à craindre par la même raison, de quelle couleur qu'ils soient ; car la chaleur ayant enlevé les parties les plus humides de ces sortes de matieres, ce qu'il y a de plus crasse demeure & fait l'épaisseur.

Je ne dis rien des urines , parce qu'elles sont fort trompeuses , & qu'on ne peut rien conter d'assuré sur leur couleur & sur leur consi-

tance : Et marque de cela, c'est qu'elles sont très-belles dans la fièvre maligne, où il y a beaucoup de corruption. Il est vrai que si les urines s'éloignoient beaucoup de l'état naturel, & qu'elles fussent, par exemple, extrêmement rouges ou noires, on pourroit bien alors les regarder comme d'un très-mauvais augure pour le malade : Car leur couleur extraordinaire seroit un signe visible d'une extrême chaleur dans le sang.

Une sueur copieuse, un flux d'urine, la diarrhée, l'hémorragie du nés, les flux des menstruës ou des hémorrhoïdes sont quelquefois de bon augure dans cette maladie ; & même si quelqu'une de ces évacuations survient à propos, elle l'emporte, ou avance fort la guérison.

L'état des forces est d'une extrême conséquence dans la Peripneumonie : Car au milieu des plus cruels symptômes dont elle peut être accompagnée, pourvu qu'elles se soutiennent & que le pouls soit encore fort, il y a toujours quelque sorte d'espe-

d'esperance ; au lieu que s'il est foible , c'est un très-méchant signe , quand même les autres symptomes seroient apaisés , & ne presseroient plus tant le malade.

Le poulx inégal est le plus mauvais après le petit , en ce qu'il marque une grande opression de poitrine ; car alors le sang ne pouvant circuler librement dans les entrailles, mais au contraire allant avec beaucoup d'inégalité du ventricule droit du cœur vers le gauche , lequel ne se pousse dans les arteres que de la maniere qu'il le reçoit , c'est-à-dire fort inégalement, & c'est-ce qui fait l'inégalité de poulx.

La methode de traiter la peripneumonie étant la même que celle de la plevresie , & la difference des parties affectées n'empêchant pas qu'elles n'ayent toutes 2. les mêmes indications, il faut aussi les mêmes remedes pour la chasser ; de sorte que la saignée, la purgation, & les remedes alterants, & les clisteres conviennent dans cette maladie, mais il faut les ména-

74 *De la peripneumonie.*

ger prudemment; & sur tout il ne faut point purger le malade qu'après l'avoir fait saigner quatre ou cinq fois, plus ou moins, suivant la grandeur de la peripneumonie, & les forces du malade. La raison en est, que si l'on venoit à purger le malade après une ou deux saignées seulement, la fermentation qu'exciteroit le remede purgatif dans la masse du sang, les vaisseaux n'étant pas suffisamment desemplis, pourroit causer une nouvelle décharge dans les poudons, ou faire un transport dans le cerveau.

Cependant il ne faut pas oublier les loochs & les eclegmes, qui servent à faciliter l'expulsion des crachats; car comme on les tient long-temps dans la bouche, ils ne contribuent pas peu à épaissir l'air qu'on respire, & à lui donner une consistance propre pour se charger des matieres qui sont dans le poudon, & les entraîner avec lui dans l'expiration, outre qu'il coule toujours quelque goutte de ce remede liquide dans l'apre artere, laquelle

De la peripneumonie. 75

en étant lubrifiée & humectée , se trouve plus propre au mouvement & à faire des contractions , par le moyen desquelles elle se décharge des serosités dont elle est abreuvée.

On peut encore se servir du laudanum si le malade est fort incommodé des veilles, à condition néanmoins que l'oppression du pōumon ne soit pas extrême ; car alors il vaut mieux se servir d'un narcotique plus doux, comme du syrop de pavot, de peur que le laudanum n'augmente encore son oppression en fixant trop les esprits dans le cerveau , & n'en laissant pas couler assez dans les organes de la respiration pour faire leurs fonctions.

Il y a un cas particulier où les ventouses scarifiées sur le dos n'apportent pas un mediocre soulagement aux peripneumoniques. Car lors qu'on juge que l'inflammation s'est communiquée aux muscles du dos dans cet endroit , où le pōumon est attaché par des membranes , ce qui est aisé à connoître par la grande

76 *De la Peripneumonie.*

douleur que ressent le malade en ces parties en toussant , alors cette operation se fait à raison des muscles affectés, & pour emporter une partie du sang qui est extravasé.

Si tous les remedes sont sans effet , & que le p^{ou}mon ne se trouve pas déchargé , on peut donner avec confiance l'emetique , dont on voit tous les jours des effets admirables en pareilles rencontres , pourvû que neanmoins le malade ait assés de force pour en suporter la violence , & qu'on aye suffisamment saigné. Car si les vaisseaux se trouvoient encore assés pleins , il seroit à craindre que la fermentation extraordinaire que cause ce remede dans la masse du sang ne vint à faire crever bien-tôt quelque vaisseau considerable , pour y causer ensuite une inflammation , laquelle seroit extrêmement dangereuse , & mettroit le malade dans un pitoyable état.



CHAPITRE IV.

De l'Empyeme.

Bien que le mot d'Empyeme pris selon toute son étendue signifie toute sorte de supuration , il se prend proprement pour ce pus ou cette matiere purulente qui s'amasse dans la poitrine : Parce qu'on distingue ordinairement ces deux choses , en disant que ce pus ou matiere purulente renferme avec sa pourriture quelque portion de sang , de bile , ou quelle autre partie d'humour que ce soit.

La cause antecedente de l'empyeme est toujours une autre maladie de la poitrine ; j'entens qu'elle succede à la squinance , à la plevresie , à la peripneumonie , lorsque quelqu'un de ces maladies n'a pû se terminer heureusement : Ainsi le sang qui

étoit extravasé n'ayant pû ni être craché, ni se resoudre par l'insensible transpiration, ni être repris par les veines pour r'entrer dans la masse du sang, & être ensuite évacué par le moyen des saignées & des purgations, il est venu enfin à suppuration & à former un absces dans le poulmon, lequel venant après à se crever a laissé couler une grande quantité de pus dans la poitrine, & ce pus ainsi ramassé dans la capacité de la poitrine, est ce qu'on appelle empyeme.

Il faut raisonner à peu près de la même maniere touchant la squinance & la plevresie. L'empyeme peut encore être produit par accident, j'entens lors qu'on reçoit quelque blessure dans le poumon ou dans la poitrine, ou qu'il se rompt quelque vaisseau dans l'un ou dans l'autre par une grande cheute, ou par quelque violent effort; car de quelle maniere que ce soit, le sang qui coule abondamment dans la cavité de la poitrine, se convertit en pus par le sé-

jour qu'il y fait, & cause l'empyeme de cette façon.

Les signes de l'empyeme sont de deux sortes; les uns nous marquent quand il est sur le point de se faire, ou que le pus, ce qui est la même chose, est prest de tomber ou tombe déjà du larynx, si c'est ensuite de la squinance; du pûmon, si c'est ensuite de la peripneumonie; de la plevre, si c'est ensuite de la plevresie; car le pus tombe de quelqu'une de ces parties dans la poitrine. Les autres signes nous font connoître que l'empyeme est tout fait, ou que le pus est déjà ramassé dans la cavité de la poitrine.

Les signes de la premiere espece sont un redoublement de fièvre avec de grands frissons, & des défaillances & quelque petit sentiment de pesanteur dans la poitrine. La fièvre redouble lorsque l'empyeme est sur le point de se former, à cause que les matieres de l'absçés ayant plus d'agitation que jamais, & le ferment-

tant d'une étrange maniere, communiquent aussi plus de chaleur au sang qui circule dans la partie affectée, & lui fournissant en même tems quantité de parties heterogenées & nuisibles, & augmentant encore son mouvement, contribuent beaucoup de leur côté au redoublement de la fièvre.

Les frissons ne peuvent être mieux attribués qu'à des vapeurs acres qui s'élevant du sang dans la fermentation, font irriter les membranes & leur font faire ces sortes de tremoussemens qu'on sent dans tout le corps. On pourroit dire encore que toutes les membranes étant continues, il suffit seulement que celles qui tapissent les parois de la poitrine soient fortement irritées par l'acreté du pus qui y est ramassé, afin que toutes les parties de nôtre corps en frissonnent.

Les défaillances peuvent arriver en deux manieres: Ou bien parce que l'empyeme emportant beaucoup de sang & d'esprits vitaux, il ne peut

se faire dans le cerveau que peu d'esprits animaux ; de sorte que le corps n'en recevant pas en suffisante quantité pour faire des contractions vigoureuses , & pousser comme il faut le sang dans toutes les parties du corps , il vient bien-tôt à s'en remplir lui-même & à s'en gorger ; c'est alors qu'on se sent évanouir. Ou bien la défaillance peut être causée par des fumées épaisses & grossières qui s'élevant du sang des empyematiques vers la cavité du cœur, s'y attachent fortement , & en tiennent les parois tellement dilatés , que le cœur a bien de la peine à faire de petites systoles pour pousser le sang dans toutes les parties du corps : D'où vient qu'il s'arrête & croupit dans les ventricules , & cette lenteur extrême du sang est la cause prochaine de la défaillance.

On sent un petit poids dans la poitrine , parce que les matieres de l'empyeme qui le causent ne sont pas encore en grande quantité.

Les signes de l'empyeme confirmé

82 *De l'Empyeme.*

son une fièvre ardente avec des redoublements la nuit, & une difficulté de respirer presque continuelle, la fluctuation des matieres dans la cavité de la poitrine quand on se remuë, forces sueurs, & principalement la nuit, une grande rougeur aux jouës, des yeux caves, des ongles courbées, l'enfleure des jambes & des pieds, l'eruption de quelque pustule à la poitrine, & sur la fin une tumeur œdemateuse du côté où est le pus.

Le sang des empyïques ayant puisé dans les matieres de l'empyeme beaucoup d'impuretés & de parties heterogenées capables de les fermenter, il ne faut pas s'étonner s'ils ont une fièvre ardente laquelle redouble la nuit, à cause que les exhalaisons & les vapeurs que le soleil avoit élevées de la terre & des eaux, n'étant plus retenues par sa presence quand il est couché, elles retombent aussi-tôt par leur propre poids; & comme l'air qui les reçoit en devient plus crasse & plus

froid, il bouche les pores du corps , & empêche l'issuë des fumées du sang, lesquelles étant retenues dans la masse y excitent une fermentation extraordinaire, d'où naît le redoublement de la fièvre.

Les sueurs arrivent dans l'empyeme inveteré , parceque le sang est fort dissous , & cette dissolution ne vient que des vapeurs acres & des petits corps tranchants & incisifs qui s'élèvent continuellement du pus jusques à lui & en dissolvent la tissure. Les sueurs arrivent principalement la nuit , à cause que le corps étant sans action , & l'air étant plus froid & plus crasse que le jour, par les raisons que je viens de dire en parlant de la fièvre , les pores du corps se trouvent presque bouchés , en sorte que les vapeurs qui s'élèvent alors en grande quantité de la masse , ne trouvant pas leur issuë libre & leur mouvement étant retardé par ce moyen , elles viennent à s'arrêter sur la surface de la peau, du moins une partie d'elles,

où s'attachant continuellement, elles s'y épaississent petit-à-petit, & forment insensiblement des gouttes d'eau, de la même maniere à peu près que les vapeurs qui s'élevent des liqueurs qu'on distille en Chymie, lorsqu'elles sont attachées en suffisante quantité, au haut de la chape qui les reçoit.

La difficulté de respirer est causée en partie par la pesanteur du pus sur le diaphragme, lequel empêche son mouvement, en partie par l'espace que le pus occupe dans la cavité du thorax, n'en laissant pas assez au p^{ou}mon pour se bien dilater, & recevoir suffisamment de l'air; le flotement de matiere dans cette partie quand on se tourne d'un côté ou d'autre, est une chose si claire, qu'elle n'a pas besoin d'explication.

La rougeur des joues est une suite de l'opression du p^{ou}mon, de la maniere que j'ai déjà expliqué dans la Peripneumonie. Il est vrai que la fièvre seule est quelquefois capable de causer cette rougeur sur le visage,

en faisant aller le sang le plus subtil en plus grande quantité sur cette partie.

Les yeux caves & les ongles courbées reconnoissent tous deux une même cause, sçavoir la mauvaise constitution du sang, lequel étant fort acre, & impur, & peu convenable pour la nourriture des parties, il faut nécessairement qu'elle vienne à se consumer par un défaut d'aliment : Ainsi les yeux s'enfoncent dans la tête, parce qu'il n'y a point de graisse pour remplir les interstices des muscles, & les tenir dans leur situation naturelle ; & les ongles se courbent, parce qu'il n'y a point de chair pour les soutenir.

L'enfleure des jambes & des pieds est encore un effet de la dissolution du sang, dont la partie la plus tenue qui est la sereuse s'épanche facilement des vaisseaux, soit à cause du penchant ou de la facilité qu'elle y trouve, soit que ses parties étant plus éloignées du foyer de la chaleur, le sang qui est déjà fort aqueux & pref-

que épuisé d'esprits, n'a pas assez de mouvement ni de force pour remonter vers le cœur ; en sorte que coulant lentement dans les veines , elles s'en remplissent bien-tôt , & obligent la serosité à sortir à travers leurs membranes pour se répandre dans les parties. A quoi l'on peut ajouter encore que les conduits lymphatiques se trouvant en même-tems remplis de lymphe, il en exude une grande quantité , laquelle se mêlant avec la serosité , concourt avec elle à l'enfleure des jambes & des pieds.

L'éruption des pustules dans la poitrine n'est autre chose que la partie la plus fixe & la plus déliée du pus , laquelle a rongé & percé la membrane qui tapisse les côtes , & s'est faite un passage à travers les muscles intercostaux , jusques à la peau où elle s'est attachée en forme de croute ou de pustule.

Enfin après que le pus a long-tems croupi dans la cavité de la poitrine , il s'en détache des parties sereuses & aqueuses , lesquelles se

jettant dans les interstices des muscles intercostaux, y causent cette tumeur œdemateuse, qui est un des signes les plus assurés de l'empyeme inveteré.

Pour le prognostic on le peut faire avant & après l'operation, si ayant trop tardé à la faire, on voit que les forces du malade sont abolies, & la maladie accompagnée de tres-méchants symptomes. Car on peut dire alors qu'il n'y a plus d'esperance pour lui, & bien loin d'entreprendre l'ouverture du côté, il est plus à propos à un Medecin de laisser mourir le malade, de peur que l'on ne l'accuse de l'avoir tué. Que si au contraire les forces sont encore bonnes, & que les symptomes ne soient pas trop violents, il en faut venir hardiment à l'operation; & après qu'elle est faite, si le pus qui en sort est blanc, égal & bien cuit, c'est un bon signe, & on a lieu de s'en promettre un bon succez. Mais si le pus au contraire est tenu, puant & un peu teint de sang, c'est une méchante

marque, & l'esperance de la guerison est fort petite.

Lorsque l'éprouvete du Chirurgien a reçu du pus une couleur de feu ou d'or, c'est un mauvais presage, suivant Hippocrate; parce que ces couleurs marquent l'extrême acreté du pus qui s'attache fortement à cette forte d'instrument, en ce qu'ayant des sels fort pointus & fort pénétrants, il se glisse facilement dans les pores de l'instrument, & nous y fait voir cette couleur.

La methode de traiter l'empyeme est presque toute renfermée dans l'ouverture du côté, du moins quand on a des signes évidents: Car si les signes qu'on peut avoir de l'empyeme sont douteux, il vaut mieux attendre quelques jours que d'entreprendre au hazard & temerairement cette operation, de peur de se decrier & de jeter le malade dans un état plus dangereux. Quand on le connoit d'une maniere à ne pouvoir presque pas en douter, & que l'empyeme est assuré, il ne faut pas hesi-

ter un moment à ouvrir le côté pour donner issue au pus qui est ramassé dans la cavité de la poitrine. Il y en a qui s'amuse à prescrire des cataplasmes pour être appliqués sur la partie, & des apozemes propres pour cuire & meurir les matieres, & les faire sortir ensuite par les crachats; mais ne voyant pas comment le poulmon peut s'en charger, & ne connoissant pas de voye pour cela, je dis que ces remedes sont hors de saison & inutiles.

Pendant que l'on fait l'operation, il faut bien prendre garde à deux choses. La premiere est, d'évacuer le pus peu-à-peu, & à diverses reprises, parce que les trop promptes & les trop grandes évacuations sont toujours suivies d'un grand abatement de forces, & emportent quelquefois les malades. La deuxieme est, de ne laisser point entrer d'air que le moins qu'il se pourra dans la cavité de la poitrine: Car il n'est pas si-tôt mêlé qu'il le rend incomparablement plus puant qu'il n'étoit auparavant, en

le faisant fermenter , & mettant en plus grand mouvement les petits corps piquants & acres qui s'en élevent & qui faisoient de fort loin l'odorat. Pour prevenir cet accident , ou du moins pour le faire bien - tôt cesser , il est à propos de faire deux ou trois fois le jour des injections dans la poitrine avec l'eau vulneraire : & si après l'operation de l'empyeme on veut sçavoir si ce qu'on évacuë est du pus ou de la matiere purulente seulement , on n'a qu'à en prendre une portion & la jeter dans un bassin plein d'eau ; car si elle va jusques au fond , c'est une marque que c'est proprement du pus , puisqu'étant fort terrestre , la pesanteur l'entraîne en bas ; si elle nage au contraire dans l'eau , c'est un signe que c'est de la matiere purulente, laquelle pese moins que le pus étant soutenuë toujours par le mélange de quelques humeurs.

Cependant pour rafraichir la masse du sang & pour adoucir ce qu'il y a d'acre & de salé , il est bon de faire

prendre au malade des juleps & des emulsions. Que si le pus ne coule pas comme il faut, on ne fera pas mal d'appliquer un emplâtre convenable sur la partie qui le pousse avec force au dehors.



CHAPITRE V.

Du vomica du p^{ou}mon.

LE vomica est proprement un abs^cs ou une petite tumeur qui s'est faite dans une des parties du p^{ou}mon. Cette tumeur se forme petit à petit, & comme en cachette, sans que le malade s'en aperçoive, & sans qu'il y aye aucun signe asseuré pour le connoître & pour la distinguer des autres maladies de la poitrine. Et comme il y en a beaucoup de ceux qui en sont atteints qu'elle laisse vivre assez long-tems, on peut dire avec raison que ceux-là portent dans leurs entrailles la cause

Pulmonal
vomica
peridyl
du

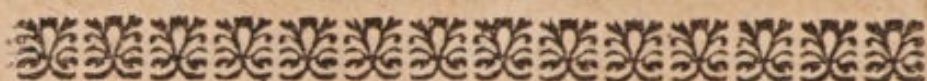
de leur mort sans le sçavoir. Car du moment que cette tumeur se fait connoître, venant à se crever tout à coup, le pus se répand tout aussi-tôt dans le poumon, & dans cette distribution, une partie se mêlant avec la masse du sang, empêche la circulation; & l'autre presse tellement les bronchies, qu'elles ferment quasi le passage à l'air, de sorte que le malade en cet état perd la respiration, & bien-tôt vient à suffoquer.

Et si quelqu'un échape du vomica après qu'il s'est rompu, il faut assurément qu'il soit bien vigoureux, & que le pus se trouvant en petite quantité dans le poumon, soit pris par les bronchies à diverses reprises pour être rendu par le crachat en même tems: Encore cet absces laisse toujours à ceux-là un ulcere au poumon, qui les jette dans la phthisie, & les conduit bien-tôt au tombeau.

Quoique l'origine de cette maladie soit fort incertaine, on peut dire néanmoins fort vrai-semblablement qu'elle procede de quelque serosité,

ou de quelqu'autre humeur, qui s'étant épanchée hors des vaisseaux dans une des parties du poumon, aparemment dans quelque vesicule, elle est venue à se fermenter peu-à-peu, & finalement à se supurer, & puis à se répandre tout-à-coup après avoir rompu son envelope. Il y a une autre espece de tumeur qui se fait dans le poumon, qu'on appelle tubercule cru, lequel differe du vomica, en ce qu'il ne supure jamais; mais venant à s'augmenter peu-à-peu, & à occuper un plus grand espace dans le poumon, il cause une très-grande difficulté de respirer au malade, & avance fort ses jours.

Comme le vomica laisse toujours un ulcere au poumon & degenerate en phthisie, lorsqu'il ne suffoque pas d'abord le malade, il ne demande pas aussi une methode de traiter particuliere; & il faut seulement se servir des mêmes remedes que dans la phthisie, de laquelle je parlerai en son lieu.



CHAPITRE VI.

De l'hydropisie de la poitrine.

L'Hydropisie de poitrine n'est autre chose qu'un amas d'eau qui se fait dans cette partie. Or cet amas d'eau peut se faire en trois manieres. 1o. Lorsque le sang étant fort sereux & dissous, & les bords des arteres fort lâches, & même un peu ouverts, il s'en échape quantité de serositez qui tombent dans la cavité de la poitrine. A quoi l'on peut ajoûter encore, que les veines prenant trop de sang aqueux, & s'en remplissant, à cause qu'ayant peu d'esprits il n'a pas assez de mouvement pour circuler vite, la serosité qui en est la partie la plus tenuë, exude facilement à travers les membranes de ces vaisseaux, & se joignant en même tems avec celle qui coule de l'orifice des arteres dans la poitrine, elles

y forment toutes deux ce grand amas d'eau qui fait l'hydropisie de cette partie.

20. Cette affection de poitrine peut arriver lorsque les vaisseaux lymphatiques qui sont répandus dans cette partie en grande quantité dans la surface du pōumon , venant à se remplir de limphe, parce qu'il y en va trop abondamment, ou qu'étant bouchés en quelque part , elle n'y peut couler librement, ils forment ces vesicules hydatides dont parle Hippocrate , lesquelles se rompent enfin , laissant couler une grande quantité de lymphe dans la cavité du thorax , & même sans que les vesicules ou les vaisseaux lymphatiques viennent à se crever , ou par une abondance de lymphe, il suffit seulement pour produire cette maladie qu'elle en exude simplement , & s'épanche sans peine lorsqu'ils en sont pleins.

30. Il se peut faire que la grande quantité de vapeurs qui s'élèvent continuellement du sang dans les entrailles où il bouillonne, & est beau-

coup plus chaud que dans aucune autre partie du corps , ne pouvant s'insinuer dans les pores du p^{ou}mon par quelque obstacle que ce soit pour s'exhaler dans l'expiration , ou ne pouvant s'échaper à travers les parois de la poitrine , il se peut faire , dis-je , que ces vapeurs soient retenues dans la cavité , où se condensant & s'épaississant en eau avec les gouttes qu'elles forment sans cesse , elles forment insensiblement l'hydropisie dans cette partie.

Mais remarqués que de quelle façon que l'hydropisie se fasse , l'ascite ou même l'anasarque se joignent souvent à elle , tantôt l'une , tantôt l'autre , & quelquefois toutes deux ensemble , comme au contraire l'hydropisie de poitrine survient quelquefois aussi à l'une & à l'autre de ces deux especes d'hydropisie ; & il ne faut pas s'en étonner , puisque toutes ne reconnoissent qu'une même cause , sçavoir est la serosité du sang qui s'épanche , tantôt dans une partie , tantôt dans l'autre , suivant
les

les différentes dispositions qu'elle y trouve, ainsi quand l'humeur sereuse se répand dans l'habitude du corps, elle fait l'anasarque; lorsqu'elle s'épanche dans la cavité du bas ventre, elle fait l'ascites: Et quand elle se jette sur la poitrine, elle y forme l'hydropisie dont il est question: Et comme elle peut se répandre tout à la fois dans ces trois différentes parties, il est aisé de voir qu'elle peut causer ces trois sortes d'hydropisie.

Les signes de l'hydropisie se prennent de l'enfleure des jambes qui arrive aux hydropiques dès le commencement de la maladie; au lieu que les Empyiques n'ont les jambes enflées, que lorsque l'empyeme est inveteré: Encore en voit-on mourir quelques-uns qui n'ont jamais ces symptomes. La raison de cette difference est, que les hydropiques de poitrine ayant le sang incomparablement plus dissout & plus aqueux que celui des Empyiques, la décharge des serosités se fait sur les jambes dès le commencement de

cette maladie , pour les mêmes raisons que j'ai déjà alleguées en l'empyeme inveteré.

Le second signe est une plus grande difficulté de respirer tant la nuit que le jour , laquelle interrompt le sommeil ; ce qui n'arrive pas précisément dans l'empyeme, dont la raison est, que les humeurs ne transpirant pas si facilement la nuit que le jour, & sur tout pendant le sommeil, il se fait un grand amas de serositez dans les vaisseaux : Et comme elles ne peuvent pas être renduës par les veines, la décharge en est plus grande sur la poitrine, laquelle augmente conséquemment la difficulté de respirer : Et pour ce qui est de l'interruption du sommeil , cela vient des fumées qui s'élèvent alors du sang dans le cerveau , où se mêlant alors avec les esprits , elles les agitent & leur donnent trop de mouvement.

Outre cela l'empyeme succedant toujours à la squinance, à la plevresie, ou à la peripneumonie , ne peut-on pas asseurer toutes les fois qu'il se

fait quelque amas de matiere dans la cavité de la poitrine, sans qu'aucune de ces maladies aient precedé; ne peut-on pas asseurer, dis-je, que c'est plutôt une hydropisie de poitrine qu'un empyeme?

Pour ce qui regarde le prognostic, on peut dire asseurement que cette maladie est tres-dangereuse & presque toujours incurable; car quand même on pourroit évacuer les eaux qui sont répandues dans la cavité de la poitrine, comment peut-on empêcher qu'il n'y en affluë de nouvelles, les conduits étant déjà fort ouverts, & le sang étant entierement dissout, & tout propre à s'y épancher? En verité il est bien difficile d'en venir à bout, quelques remedes qu'on employe pour cela; on voit au contraire par experience, & sur tout si l'ascites se joint à l'hydropisie de poitrine, que le sang se gâtant de plus en plus tous les jours, & les forces du malade s'affoiblissant par une grande dissipation d'esprits, la mort finalement s'ensuit.

La methode de traiter cette maladie renferme deux indications. La premiere se prend de la cause conjointe, qui consiste dans les eaux qui sont amassées dans les cavités de la poitrine, lesquelles il faut évacuer s'il se peut en quelque maniere. La seconde se tire de la cause antecedente, qui n'est autre chose que les serosités qui abondent dans la masse du sang, & se jettent sur cette partie abondamment : J'entens qu'il faut empêcher leur décharge sur cette partie par des remedes convenables.

Pour satisfaire à la premiere indication, il semble qu'il n'y ait point de meilleur remede que l'ouverture du côté pour faire sortir les eaux. Mais parce qu'elle ne réussit presque jamais, & que les meilleurs Praticiens la rejettent, il vaut mieux s'en tenir simplement aux remedes hydragogues qu'on pourra ordonner de tems en tems, avec une decoction rafraichissante, & aperitive, pour détourner les serosités de la poitrine, & les évacuer en même tems & par

les selles & par les urines. Ces remèdes ne regardent que la cause antécédente.

Il est bon encore de se servir des diuretiques seuls pour pousser les serosités par les urines, pourvû qu'ils ne soient pas des plus forts, parce qu'ils pourroient mettre le sang dans un grand mouvement, & faire faire de nouvelles décharges; les racines de gramen, d'oseille, de borrache sont les meilleures pour cette maladie. Les cauterres aux jambes, & aux cuisses sont assés utiles pour faire diversion des serosités; Cependant il ne faut pas oublier les choses qui peuvent adoucir & incrasser le sang, comme sont le lait & les emulsions.

Enfin comme cette maladie est ordinairement accompagnée de l'obstruction de quelque viscere, on ne fera pas mal de faire prendre l'opiate d'acier à ce malade durant quelques jours, avec les precautions necessaires. J'entens en faisant purger le malade, avant; dans le milieu, & après l'usage de certe opiate. On peut

encore faire quelque saignée au malade dans le commencement de l'hydropisie, tandis que les forces sont bonnes, pour empêcher qu'il ne se fasse pas une si grande décharge sur la partie affectée.



CHAPITRE VII.

De l'hemoptysie, ou crachement de sang.

LE crachement du sang est une maladie assez ordinaire au p^{ou}mon, & il y a de quoi s'étonner de ce qu'elle n'arrive plus frequemment qu'elle ne fait ; car à considerer de près la structure de ce viscere, qui n'est à proprement parler qu'une toile tres-subtile, & entre-tissuë d'une infinité de vaisseaux, diversement repliés & entremêlés les uns entre les autres¹, à peine peut-on concevoir que le sang qui se porte dans les entrailles avec une rapidité ex-

trême, puisse couler librement & sans interruption parmi tant de replis & détours, qui semblent former une espece de labyrinthe dans le pōumon.

Les causes internes de cette maladie se prennent immédiatement de la trop grande quantité du sang, ou de sa mauvaise qualité, ou bien de la méchante conformation des vaisseaux.

Lorsque le sang peche en quantité, & qu'il se porte trop abondamment & trop impetueusement dans les vaisseaux du pōumon, on connoit facilement qu'il peut s'ouvrir un passage à travers le bout des arteres, ou rompre quelque veine à force de la dilater ou de l'étendre.

Lorsque le sang peche en qualité, quand il est à la fois fort acre & fort subtil, il est capable non seulement d'ouvrir l'extremité des arteres par son acreté & ses pointes, & s'échapper d'autant plus facilement, parce qu'il est subtil, mais encore de se faire jour à travers les tuniques des vei-

Hæmoptis
causæ int.
quantitate
et
ex nimia
quantitate
et
qualitate
vitiosa

nes , en les rongeant ou en les perçant ; de même aussi s'il est quelquefois trop crasse & propre à se coaguler, comme il arrive dans le scorbut, ou dans l'affection hypocondriaque , n'étant pas repris assez promptement , il demeure extravasé.

Car le crachement de sang vient de la mauvaise conformation des vaisseaux , ou de ce que les arteres étant trop humides & trop lâches , s'entrouvrent dans leur extrémité, & laissent couler le sang hors de leur lit , ou de ce que les veines étant trop tendres ou trop gresles , ont de la facilité à se rompre par quelque mouvement violent.

Il en est de même des causes évidentes & externes , qui sont capables de produire le crachement de sang. Les unes le font par elles-mêmes , & immédiatement , comme une toux forte & violente, des grands cris, un effort de voix en chantant, une blessure dans le Poumon, & d'autres accidents de cette nature qui peuvent faire rompre quelque veine. Et les

autres causes le font par le moïen de la plénitude, ou de la trop grande fermentation qu'elles excitent dans la masse du sang, comme la trop bonne chere, les grands exercices dans le boire & dans le manger, & principalement si on use des viandes salées & poivrées, qui laissent des impressions d'acreté & de saleure dans le sang, la supression des hemorrhoides ou des mois, les veilles excessives, & toute sorte de violents exercices.

Mais de quelle maniere que le crachement de sang arrive, soit par la plénitude ou par une extrême éfervescence, soit enfin par la seule acreté & tenacité du sang, il est toujours vrai qu'il s'échape plus souvent des bouts des arteres lâches & entr'ouverts, qu'il ne sort d'une veine rompue du Poûmon. Comme la toux nous fait connoître que le sang qu'on crache vient des Poûmons, la maniere de tousser jointe à la quantité du sang qui est rendu par la bouche nous peut faire connoître de quel

endroit du p^{ou}mon il vient : ainsi si avec une petite toux , ou même sans tousser, après avoir senti un petit picotement dans le fonds du gosier, on rend une petite quantité de sang mêlé avec un peu de pituite , c'est une marque qu'il vient du larynx , dans la cavité duquel il est tombé du bout ouvert de quelque artere du p^{ou}mon, ou de quelqu'une des bronchies que donne l'aorte à l'ap^{re} artere. Et si cette sorte d'extravasation de sang arrive quelquefois durant le sommeil , à peine aperçoit-on qu'on le crache dès qu'on est éveillé , à cause qu'en dormant il avoit été poussé déjà du larynx de ce gosier, ou des fibres.

Que si le sang sort avec impetuosité & abondance , en même tems la toux presse le malade , en telle sorte qu'il semble plutôt le vomir que le cracher. On peut dire que le sang qui vient toujours fort vîte & fort écumeux, sort toujours de quelque vaisseau considerable , qui s'est ouvert ou rompu dans le milieu du

poumon , avec cette difference pourtant , que celui qui s'échape du bout des arteres est beaucoup plus impetueux, & même en plus grande quantité que celui qui vient des veines , dont , celles qui sont rompuës en laissent plus couler que celles qui sont rongées.

Que si enfin le sang ne sort qu'en petite quantité & avec une toux profonde & souvent reïterée , c'est un signe qu'il vient des vesicules orbiculaires , dans lesquelles il s'est jetté après s'être échapé de quelqu'un des vaisseaux qui ferment le lassis d'où elles sont entourées , d'où il a été pressé au dehors à diverses reprises. Mais le sang qui s'extravase du poumon , n'est pas si tôt pris par l'apre artere ou par ses conduits , qui sont comme la cloaque & le reservoir où les autres vaisseaux se déchargent de leurs excrements & de leurs impuretés , pour être jettés dehors par la bouche, ou il croupit dans les interstices des petits lobes du poumon, & y forme un absces, ou perçant la mem-

brane externe , il tombe dans la poitrine , & fait l'empyeme.

Quelqu'un pourroit objecter pour-
quoi la Peripneumonie ne survient
pas ordinairement à un crachement
de sang , puisqu'il ne faut pour cela
autre chose que l'extravasation de
sang dans la substance du Poumon.
Je répons qu'il ne suffit pas seule-
ment que le sang s'extravase dans la
substance du Poumon pour y pro-
duire la Peripneumonie , mais qu'il
faut encore qu'il y croupisse en suffi-
sante quantité , & s'y fermente : Et
c'est ce qui n'arrive pas dans le cra-
chement de sang : Car à mesure qu'il
s'y épanche des vaisseaux dans le
Poumon , il est aussi-tôt pris par les
bronchies qui en étant irritées , font
de fortes contractions pour les pouf-
fer dehors. J'ai dit qu'il faut que le
sang croupisse en suffisante quantité :
Car s'il n'y en avoit (par exemple)
que deux ou trois gouttes d'extrava-
sées , elles feroient plutôt la phthisie
que la peripneumonie , comme il ar-
rive assés souvent , parce que cette pe-

tite quantité de sang qui est retenue dans les Poumons se convertit bientôt en pus par le séjour qu'il y fait , & ce pus étant acre & rongeur , produit après un ulcere.

Si l'on me demande encore pourquoi le sang extravasé dans le Poumon, ne s'arrête pas aussi-bien dans l'hémoptysie que dans la Péripleurésie ; je répons que cela vient de ce qu'il est différemment conditionné dans ces deux affections. J'entens que dans la Péripleurésie étant plus gluant & plus visqueux , au lieu que dans l'hémoptysie , comme il est fort tenu & fort coulant , il peut être plus facilement pris par les bronches pour être jeté dehors au plutôt , c'est que le sang des Péripleurésiques , pour ne déterminer pas sa constitution particulière , qui pourroit bien être autre que celle que je viens de dire , a des parties tellement figurées , qu'étant reçues dans les pores du Poumon, lorsqu'elles s'arrêtent hors des vaisseaux , & s'y figent en même tems , au lieu

que le sang des homoptoïques n'ayant pas cette figure, il peut être repris par les bronchies.

Pour ce qui regarde le pronostic, on peut dire absolument parlant, que le crachement de sang n'est jamais sans danger : il est vrai que les uns en courent moins que les autres ; car si un homme d'une complexion forte & vigoureuse, par exemple, tombe dans cette maladie par quelque cause évidente que ce soit, il en peut guerir, au contraire un homme foible & d'une constitution delicate a peine de se tirer d'affaire, & il tombe ordinairement dans la phthisie ; & principalement si l'hemoptysie est une maladie hereditaire dans sa famille : car on remarque presque toujours que ces sortes de malades ont la poitrine étroite, le pōumon foible & fort sujet à la toux avec un sang acre & tenu.

Le crachement de sang est encore fort dangereux dans ceux qui ont eu quelque peripneumonie ou quel-

ou crachement de sang. III

que autre maladie de poitrine, & sur tout s'il y a quelque obstruction & quelque mechante conformation dans le poûmon. Pour les differentes especes du crachement du sang, je dis que celui qui sort des petits vaisseaux de la trachée artere, est souvent hors de danger, celui qui vient des petits vaisseaux qui sont à l'extremité des poûmons, se guerit quelquefois, ou du moins il est plus seur que cette grande hemoptysie qui arrive par l'ouverture ou rupture de quelque insigne vaisseau qui est dans le milieu du poûmon.

Outre la méchante conformation & la delicateffe du poûmon qui se trouve dans ceux qui viennent des parents autrefois sujets au crachement de sang, il y a encore deux choses en general qui rendent la guerison de cette maladie fort difficile dans tous ceux qui en sont atteints, sçavoir la structure même du poûmon & son mouvement continuel. Pour le premier on voit que le poûmon n'étant qu'un tissu de dif-

ferents vaisseaux, desquels lorsque quelqu'un est rompu ou ouvert, il est mal - aisé qu'il se reprenne n'y ayant pas de chair; & parce qu'il se meut sans cesse dans la respiration, il empêche encore la réunion des parties laquelle demande au contraire du repos.

Pour bien traiter cette maladie, il faut avoir en vûë deux choses. La premiere, d'empêcher que le sang ne coule dans la partie affectée. Et la deuxieme, de guerir la solution de continuité.

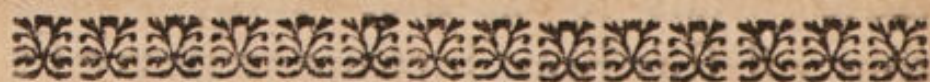
Pour satisfaire à la premiere indication, il est à propos de diminuer le sang, d'apaiser son éfervescence, de corriger son intemperie, & de le détourner ailleurs, tout cela se fait bien par des saignées, par des purgations où la rhubarbe entre, laquelle a la vertu de resserrer en purgeant, par des juleps & des émulsions, & enfin par le lait & les bains tiedes d'eau douce.

Pour remplir la deuxieme intention qui s'attache à fermer les vais-

seaux ouverts , ou les faire reprendre quand ils sont rompus, il faut se servir des remedes astringents & aglutinatifs , comme sont les sucs de pourpier & de plantain , & encore on peut venir à des plus forts , comme sont la terre sigillée , le bol d'armenie , & le sang de dragon.

Le Laudanum & le Quinquina conviennent encore dans cette maladie ; mais le dernier remede sur tout est fort bon, lorsque la fièvre se joint au crachement de sang : Car par ses parties embarrassantes il calme le grand mouvement des humeurs. Les orges , les avoines , & les laits d'amandes , & sur tout la creme de ris sont preferables aux boüillons qu'on fait avec du mouton ou de la volaille : Car ceux-cy étant fort nourrissans & ayant beaucoup de parties sulphureuses & volatiles , sont capables d'augmenter l'agitation du sang, & de faire faire de plus grandes décharges sur la partie affectée ; Au lieu que les autres aliments , outre qu'ils ont dequoy nourrir suffisamment les

parties , peuvent encore adoucir le sang, lui donner de la consistance , & le rafraichir tout à la fois , qui sont ces trois choses dont il a le plus de besoin , étant tout ensemble fort acre & tenu, & extrêmement chaud & bouillant. La boisson du malade doit être une ptisane faite avec de l'orge, & feuilles ou racine de symphytum.



CHAPITRE VIII.

De la Phthisie.

QUoique le mot de phthisie pris dans toute son étendue signifie toute sorte de maigreur des parties , il se prend ici seulement pour cette extenuation de tout le corps , qui vient ensuite d'un ulcere ou de quelque autre affection du p^{ou}mon. J'ai dit d'un ulcere ou de quelque autre affection dans le p^{ou}mon , parceque les anciens n'ont reconnus que l'ul-

cere pour la seule cause de la phthisie, & ne l'ont définie que par rapport à lui ; quoique l'expérience nous montre tous les jours par la dissection des cadavres ; qu'il meurt quantité de phthifiques sans avoir le p^{ou}mon ulcéré, mais seulement rempli de duretés ou de tubercules, ou des matieres sabuleuses ; ce qui n'est que trop suffisant pour produire la phthisie dans ceux qui ont les p^{ou}mons infectés. Car alors le sang ne pouvant circuler librement dans les vaisseaux, & ne recevant pas assez d'air par les bronchies pour se dépurer de ses excrements, il s'en décharge une bonne partie dans ce viscere, & la reprenant après en circulant, il se gâte d'une telle maniere, qu'il n'est point propre pour la nourriture des parties, & c'est ce qui fait que ces malades meurent phthifiques. De sorte donc que la meilleure définition qu'on puisse donner de la phthisie, est celle de M. Villis, qui dit que c'est une extenuation de tout le corps, laquelle vient de la mauvai-

se conformation du p^{ou}mon.

Mais comme l'ulcere du p^{ou}mon est la cause la plus ordinaire de cette maladie , il est bon d'expliquer comment il se forme : Et pour cet effet il faut plutôt découvrir les routes que prennent les humeurs pour aller dans la poitrine : Car c'est une chose de laquelle tout le monde ne tombe pas d'accord. Il y a bien des Medecins prevenus en faveur de l'antiquité qui sont encore dans cette erreur , que l'humeur qui fait l'ulcere du p^{ou}mon tombe du cerveau par le palais dans ce viscere : L'Anatomie cependant nous montre le contraire, en ce qu'il ne coule rien du cerveau dans la glande pituitaire qui semble être le seul passage du cerveau au palais & à la poitrine , qu'il ne soit aussi-tôt porté par les conduits particuliers pour être jetté dehors : D'où je conclus qu'il n'y a que les arteres du p^{ou}mon , par le bout desquelles les humeurs coulent dans le p^{ou}mon même , & la tunique glanduleuse de l'apre artere d'où elles exudent dans

ces cavités , lorsque les glandes se trouvent trop abrevées.

Cela supposé, je dis que l'ulcere du p^{ou}mon peut être produit en deux manieres , par l'abondance & par l'acreté des humeurs.

Pour le premier il est certain que la masse du sang étant fort dissoute par quelque cause que ce soit , il s'échape ordinairement une grande quantité de serosités dans le p^{ou}mon par le bout des arteres , & il en exude en même tems une bonne partie de la tunique glandueuse de l'apre artere dans les cavités ; de telle sorte que le p^{ou}mon en étant comme inondé & irrité , le malade a presque toujours necessité de tousser & cracher. Mais jusques là il ne produit rien que ce qu'on appelle ordinairement catarrhe ou rhume , & on en est quitte ordinairement pour la peine de tousser & de pousser ces matieres dehors , & souvent même cette sorte d'évacuation est salutaire, & tourne au soulagement du malade , lorsque le sang & les p^{ou}-

mons en se purgeant de ses excrements ont acquis une constitution tout à fait loüable , & tres-propre à rétablir fortement la santé.

Mais si la toux devient de jour en jour plus fâcheuse & plus violente , & que la fluxion augmente au lieu de diminuer, il arrive que cette grande décharge des serosités sur les poudmons remplit & dilate si fort les vesicules du poumon , qu'elle en fait crever peut-être deux ou trois , & voila l'ulcere quasi tout formé : car de deux ou trois vesicules rompuës , il ne s'en fait qu'une grande qui est comme une espece de lac , d'où la matiere ne pouvant être toute chassée dehors, celle qui reste vient bientôt à se pourrir & corrompre dans la substance du poumon. Et comme le sang se charge en passant par les veines de l'impureté de l'ulcere , il le rend aussi avec usure au poumon par les arteres ; de sorte que se gâtant tour à tour l'un l'autre , & se fournissant une nouvelle matiere de corruption , il ne faut pas s'étonner

si l'on voit dans la suite de nouveaux ulceres dans le p^{ou}mon , & le sang devenir le sujet de la fièvre par l'insigne corruption qu'il contracte , laquelle ruine insensiblement le malade , & le jettant dans une langueur extrême , le mene finalement à la mort.

Ce n'est pas toujours les grandes décharges sur le p^{ou}mon qui produisent l'ulcere de la maniere que je viens de dire : il est encore plus souvent causé par des humeurs acres & rongeantes , pour peu qu'il s'en échape dans sa substance : car si elles sont trop subtiles , & n'ont pas une consistance propre pour être entraînées par l'air dans la toux , & servir de matiere aux crachats , ou qu'elles ne rentrent pas bien-tôt dans la masse du sang par les veines , elles ne manquent pas étant piquantes & armées de sels comme elles sont , à ronger la substance du p^{ou}mon dans l'endroit où elles se sont arrêtées ; jusques à ce que l'ulcere y est tout formé.

Mais d'où vient qu'il y a des gens pressés d'une toux sèche & presque continuelle durant toute leur vie, qui ne laissent pas de devenir vieux, & ne meurent pas pour cela phthifiques, & d'autres au contraire qui toussent, & qui crachent souvent, & dont les crachats sont tantôt crasses & jaunâtres, & quelquefois purulents, sans qu'ils tombent toutefois dans la phthisie.

Je réponds que les premiers sont d'ordinaire des gens d'un temperament sec & bilieux, & qui ont le sang fort acre & fort salé; de manière que quand quelque serosité s'est extravasée dans le p^{ou}mon, elle picote d'abord les fibres par ses pointes salines, & excite la toux, qui n'est pas suivie d'aucun crachat, à cause que la matiere est trop déliée & fort fine pour pouvoir être enlevée par l'air dans l'expiration: Et si elle ne cause pas un ulcere dans le p^{ou}mon de ces personnes, c'est peut-être qu'elle n'a pas des pointes assez fortes pour en ronger la substance:

ou qu'elle n'a pas du moins le tems de le faire , étant reprise par la masse du sang bien-tôt après qu'elle s'en est détachée. Et comme le temperament sec & chaud est plus propre aux fluxions , il ne faut pas s'étonner si la toux arrive si souvent , puisqu'il s'échape continuellement dans le Poumon quelque humeur acre , & capable de l'exciter.

Ajoûtés à cela , que quand même la matiere acre qui fait la toux en irritant les Poumons , auroit assés de masse pour y produire un ulcere , il se peut faire qu'elle sera tellement disposée dans toute la substance , qu'elle ne sera point capable du tout de produire cet effet ; de même à peu près que plusieurs épingles appliquées contre une main ne pourroient y faire que chacune une petite piqueure , étant séparées & éloignées les unes des autres , lesquelles si elles étoient bien ramassées dans un endroit de la main , y feroient une ouverture considerable.

Pour ce qui est des autres qui font

toujours les crachats en touffant , tantôt jaunâtres , tantôt crasses & épais , & quelquefois mêlés de pus , je dis qu'ils ont assurément le pōumon ulceré , mais que l'ulcere est muni & entouré de matieres calleuses , qui empêchant le commerce du pus avec le sang , s'éloignent de la fièvre , & de la phthisie conséquemment , & comme si ce n'étoit là qu'un cautere que la nature ait pris plaisir à former pour l'évacuation de ces ordures par la voye du crachat : de là vient que ces sortes de personnes après cette incommodité jouissent autrement d'une assez bonne santé , ils mangent , respirent , dorment bien , deviennent assez vieux pour faire juger que leur indisposition n'a pas avancé de beaucoup leurs jours.

La cause conjointe de cette maladie étant expliquée ainsi , venons presentement aux causes procatartiques , lesquelles sont en grand nombre & fort differentes ; j'entens qu'il y en a d'externes & d'internes , de proches & d'eloignées , de na-

turelles & d'étrangères, chacune desquelles regarde le sang ou le pōumon séparément, ou toutes deux ensemble, pour la production de la phthisie, & voici comment.

Les causes accidentelles qui se prennent du côté du sang sont toutes celles qui le peuvent fermenter beaucoup, & le mettre dans un grand mouvement; comme (par exemple) un regorgement de lympe dans la masse du sang, par l'obstruction des vaisseaux lymphatiques du pōumon qui y sont répandus en grande quantité, la suppression des mois, des hemorrhoides, d'un caustere, ou de quelqu'autre évacuation particuliere, la repercussion des pustules & des gales, & plus encore que tout cela, la respiration empêchée par un extrême froid: car quoiqu'il n'agisse pas immédiatement sur la masse du sang comme les autres causes, en lui fournissant quantité de parties heterogenées, & fort nuisibles, néanmoins parce qu'il bouche les pores du corps, & empêche

l'issuë des fumées, il est plus à craindre que tout le reste pour ceux qui ont de la disposition à cette affection : Car les fumées étant retenues dans la masse du sang, elles y causent une très-grande fermentation, & en dissolvent la tiffure, & le chargent d'une abondance extrême de ferosités, lesquelles se jettent bientôt sur les pûmons, causent la toux & l'opression, qui sont souvent les precurseurs de la Phthisie.

Les causes procatartiques qui regardent le pûmon sont trois ; sçavoir, la méchante conformation de la poitrine, la debilité naturelle des pûmons, la disposition hereditaire à la Phthisie, & les maladies precedentes de la poitrine, comme sont les playes & les blessures, la Plevresie, la Peripneumonie, le crachement de sang, la rougeole, la petite verole & quelques autres.

Pour ce qui est de la mauvaise conformation de la poitrine, on voit assés que les pûmons pour se conserver & garantir de cette maladie :

doivent toujours se mouvoir vigou-
reusement ; & faire , pour ainsi dire ,
à plein voile , la sistole & la diastole
tour-à-tour , afin que par ce moien
l'air soit abondamment reçu jus-
ques dans les coins les plus cachés ;
que de là il soit aussi-tôt repoussé au
dehors pour la plus grande partie ,
avec toutes les fumées du sang à
chaque expiration. Or comme cette
sorte d'actions des Poumons dépend
beaucoup de la Poitrine , qui est
comme la machine mouvante , il
faudra nécessairement que si elle
vient à manquer par sa méchante
structure , le respiration soit aussi de-
fectueuse en plusieurs choses.

Or il y a deux especes de méchan-
te conformation de la Poitrine ; sça-
voir la bosse , l'élevation des épau-
les en formes d'ailes , à cause desquel-
les il se trouve beaucoup de gens qui
ont la disposition à cette maladie ,
dont la raison est que dans l'une ou
l'autre de ces figures de la Poitrine ,
ou bouffu , ou trop élevé , ni les Pou-
mons n'ont pas un espace assés libre

pour se mouvoir comme il faut , ni les muscles de la poitrine ne peuvent pas si bien faire leurs fonctions que si elle étoit carrée.

La disposition hereditaire à cette affection consiste principalement en deux choses ; sçavoir , en ce que ces sortes de personnes ont un sang acre & boüillant , & qu'il se forme dans leur poumon des glandes contre nature : mais cette disposition ne produit son effet que dans un certain tems : car les glandes étant dans leur commencement fort tendues & fort souples, elles cedent facilement au mouvement du poumon, & n'empêchent pas celui du sang , qui est alors fort mediocre ; de sorte que la respiration est libre jusques là qu'il n'y a point d'apparence de phthisie. Mais comme ces glandes viennent à s'endurcir avec le tems , & à occuper un plus grand espace dans les poumons , elles servent d'obstacle à la respiration aussi bien qu'à la circulation du sang , lequel étant devenu & plus chaud & plus

bouillant dans un âge avancé, s'y porte avec beaucoup de rapidité : D'où vient que ne pouvant circuler librement, en partie par la compression des vaisseaux, & en partie par un défaut d'air, il laisse échaper souvent beaucoup d'excremens dans le pōumon, lesquels par leur acreté en rongéant petit-à-petit sa substance y forment un ulcere. Et comme tous ceux qui viennent de parents Phthiques, & qui héritent de leurs incommodités, n'ont pas leur sang également acre & caustique, & n'ont pas la même quantité de glandes dans les pōumons, ou disposées d'une même manière à l'accroissement : De là vient que quoiqu'ils meurent Phthiques, les uns tombent plutôt dans cette incommodité, les autres plus tard, les uns (par exemple) à dix-huit ou vingt ans, les autres à vingt-cinq, & il y en a même qui vont jusqu'à trente, trente-cinq, & quarante années, mais c'est fort rare.

Ajoutés à cela, que ces malades ont ordinairement le col fort long,

la poitrine étroite , & les vaisseaux extrêmement délicats & tendres : toutes lesquelles choses ne contribuent pas peu à cette affection. Premièrement , pour ce qui regarde le col, il est certain qu'une partie des fumées les plus crasses du sang , que l'air élève dans l'expiration, ne pouvant être portées au dehors à cause de la longueur du canal , retombent dans les p^{ou}mons où elles s'aigrissent, & où elles rongent sa substance dans la suite par son acreté. 2^o. La poitrine étroite est d'un grand obstacle à la respiration, ou à la circulation du sang , en ce que les p^{ou}mons n'ont pas assez d'espace pour faire leur sistole & leur diastole , & que le sang par conséquent n'est pas assez animé par l'air qui lui manque. 3^o. Lorsque les vaisseaux sont tendres & délicats, ils s'entrouvrent dans leurs extrémités , & laissent échapper fort facilement leurs serosités & les excremens du sang dans les p^{ou}mons, outre que si l'on fait quelque effort , ils peuvent se rompre tout aussi-tôt.

Ce qui a fait peut-être dire à Hippocrate , que la jeunesse est de tous les âges , celui qui nous rend les plus sujets à la Phthisie , à cause qu'ayant beaucoup de feu , elle fait des efforts extraordinaires , & s'abandonne à toute sorte de violents exercices ; de plus elle ne regarde ordinairement aucun regime de vivre, mais se plait à la débauche ; d'où vient que le sang qui n'est que trop bouillant dans cet âge , se fermentant & s'allumant encore davantage , s'extravase facilement dans les entrailles , & cette extravasation du sang degenerate souvent en Phthisie. Enfin les maladies precedentes de la poitrine, comme l'empyeme , la pleuresie, la peripneumonie, &c. peuvent causer la phthisie, de la maniere que j'ai déjà expliqué , en parlant de chacune de ces maladies en particulier.

On peut ajouter encore à toutes ces causes , la contagion & la mauvaise constitution de l'air , lesquelles regardent le pōumon, & chacune

desquelles est capable de produire la phthisie.

Pour ce qui est de la contagion , on voit assez (par exemple) qu'un homme qui frequente un phthistique pendant long - tems , & qui a un commerce particulier avec lui, tombe tôt ou tard dans la phthisie , parce qu'il s'éleve continuellement du p^{ou}mon ulceré du malade, des fumées tabifiques , ou de petits corps acres ou tranchants , qui perçant dans les p^{ou}mons de l'autre avec l'air qu'il respire , ne manquent pas de faire à la longue la même impression , c'est-à dire , qu'ils rongent sa substance par leur acreté & par leur pointe.

Tout cela se prouve évidemment par l'exemple du mari & de la femme. Ces personnes étant necessitées d'être toujours ensemble , & même ne s'abstenant pas de la liberté que leur donne le mariage d'avoir un même lit , il est impossible que l'une d'elles , étant atteinte de cette maladie contagieuse , ne la communique facilement à l'autre , & sur tout si

celle qui n'a pas le poumon encore affecté y a quelque disposition.

La mauvaise constitution de l'air consiste en ce qu'il est trop subtil, ou trop crasse : s'il est trop subtil, il rarefie & fermente extrêmement le sang, laquelle rarefaction peut faire rompre quelque veine dans le poumon, outre qu'il n'a pas alors la consistance qu'il faut pour se charger de matieres qui sont dans les bronchies, & les autres conduits de l'air, & les entraîner avec lui dans l'expiration : de sorte qu'étant retenues elles pourrissent, & en se pourrissant contractent une acreté capable d'ulcerer les poumons. D'où vient qu'on voit force pulmoniques parmi ceux qui habitent des lieux élevés, ou qui sont proche des montagnes, où l'air est extrêmement subtil : s'il est trop crasse, il nuit pareillement à la poitrine, à cause qu'il bouche les pores & empêche la transpiration des humeurs, de maniere que les fumées du sang qui doivent s'échaper ne trouvant pas

leur issuë libre , excitent une grande fermentation dans la masse du sang, laquelle est suivie de beaucoup de décharge sur les p^{ou}mons , & puis l'air crasse & humide les humecte trop & les rend lâches , & ne sert qu'à entretenir l'ulcere quand il est formé ; outre qu'il n'anime pas assés le sang qui passe dans le p^{ou}mon; d'où vient qu'il y croupit presque toujours & s'y décharge d'une partie de ses excremens.

Mais l'air n'est jamais si dangereux pour ceux qui ont de la disposition à la Phthisie, que dans les lieux où il y a des eaux minerales : Car c'est là qu'il se charge des vapeurs, & des exhalaisons sulphureuses & salines, lesquelles étant reçûes dans les p^{ou}mons par le moyen de la respiration s'y attachent quelquefois. Et comme les exhalaisons & vapeurs sulphureuses le dessechent, celles qui sont salées le rongent aussi par leur pointe: Ce qui arrive principalement le soir & la nuit , à cause que le Soleil qui les avoit élevées de la terre

& des eaux pendant le jour , ne les retenant plus quand il est couché , elles retombent par leur propre poids , & sont enfin respirées avec l'air , par le poumon , qui en reçoit toutes les incommodités que je viens de dire : & il ne faut pas demander après cela pourquoi on voit tant de Phthifiques parmi les Anglois : Car bien qu'il n'y aye pas par tout des eaux minerales pour fournir à l'air des vapeurs sulphureuses & salines , comme ils sont néanmoins accoutumé de faire feu pendant l'Hyver qui est fort rude en ce Pais , avec des pierres chargées de bitume & de souphre qu'on tire des mines, n'ayant que très-peu de bois pour se chauffer, il s'élève de ces pierres une grande quantité de petits corps salins & sulphureux qui entrent avec l'air dans le poumon & le rongent peu à peu.

Les signes de cette maladie sont de trois sortes. Les uns marquent quand quelqu'un en est menacé. Les autres quand elle commence à se for-

mer ; & les autres enfin quand elle est toute faite & desespérée.

Les signes qui nous font connoître que la phthisie n'est pas loin ; sont une petite toux avec un crachat salé & un peu amer, les inquietudes qui prennent quelquefois , & enfin un dérèglement de chaleur, ou quelque petit accès de fièvre de tems en tems : mais il faut que cela arrive à des corps cacochymes & foibles , & qui ont de la disposition à cette maladie , autant par la mauvaise constitution de leur sang, que par la méchante conformation de leur poitrine ; autrement ces signes seroient équivoques, & on pourroit bien s'y tromper.

On peut seulement dire de quelqu'un qu'il est menacé de la phthisie, lorsqu'il a toutes les mauvaises dispositions que je viens de remarquer. La toux est petite dans le commencement , à cause que la matiere qui s'est échappée dans le poumon n'est pas en grande quantité & qu'elle ne s'irrite que foiblement : outre que le

poûmon n'ayant reçu aucune atteinte considerable , est plus en état que jamais de résister à l'impression des objets étrangers & nuisibles. Le crachat salé est l'effet d'une fluxion salée sur le poûmon , qui est la plus propre pour les ronger & y causer un ulcère. Et parce qu'il est quelquefois un peu amer , c'est déjà un signe que la matière a croupi quelque tems dans les viscères , où elle a contracté cette qualité par le séjour & par les diverses alterations qu'elle a reçu d'une grande chaleur.

Les vapeurs acres qui s'élèvent du sang dans tout le corps & qui font quelquefois ces inquiétudes , nous prouvent assez la mauvaise constitution de ce sang & le danger qu'il y a pour le poûmon : il y a de tems en tems quelques petits accès de fièvre , à cause que ces humeurs qui se sont jettées dans le poûmon échauffent beaucoup le sang & le font fermenter plus qu'à l'ordinaire. Et comme il n'y a que peu d'humours , la fermentation ne peut pas

durer long-tems , ou plutôt le mal est dans le sang même qui est fort acre & fort salé , & qui se fermente à la moindre occasion. Mais parce qu'il n'y a que fort peu de levain pour le mettre dans un mouvement déreglé, de là vient que la fièvre ne continuë pas dans le commencement : Elle ne prend même que de loin à loin sans aucun ordre , suivant les differens amas de matiere étrangere qui se font dans la masse du sang , quelquefois plutôt , quelquefois plus tard.

Les signes de la Phthisie qui commence sont une toux plus forte, une pesanteur dans la poitrine, une grande fièvre avec des frissons , des crachats fort épais , & quelquefois mêlés d'un peu de pus, & de sueurs dans la nuit.

La toux est plus forte & plus violente dans le commencement de la Phthisie : J'entens quand l'ulcere se forme , à cause que la matiere étant plus abondante & plus acre , elle picote aussi & irrite plus fortement

les bronchies , qui par des contractions vigoureuses font sortir en même tems l'air de la poitrine avec plus d'impetuosité & de vitesse. La pesanteur de la poitrine vient de la quantité des serosités ou du pus qui sont dans les poumons & qui pesent sur lui : Mais il y a bien des Medecins qui ne veulent pas que ce viscere soit capable de sentiment en aucune maniere , à cause , disent-ils , qu'il est fort lâche , & que les nerfs dont il y a une assés grande quantité ne sont pas assés tendus , afin que les objets aillent jusqu'au cerveau pour causer à l'ame ce sentiment d'incommodité.

Mais cela est faux & repugne à l'experience : Car il est vrai qu'il n'est point de Phthistique qui ne sente quelque petite douleur dans le poumon , ce qui se confirme même après leur mort : Et si l'on ouvre le corps de quelqu'un, on ne manquera pas de trouver un ulcere precisément dans l'endroit où il avoit cette sensation douloureuse ; & si cela n'étoit pas

ainsi, à quoi bon, s'il vous plaît, tant de nerfs dans le p^{ou}mon, & pourquoi lui ôter cette sensibilité, lorsqu'il est bien garni des instrumens du sentiment. Mais s'il est émoussé en lui-même, il est du moins fort vif & fort aigu par les membranes qui s'attachent au sternum & au dos, comme chacun peut experimenter facilement dans lui-même dans une violente toux, par les douleurs qu'il ressent dans ces deux parties.

La fièvre ne peut être que grande quand la supuration se fait dans le p^{ou}mon, parce que le sang est toujours dans une grande agitation, & qu'il se fermente beaucoup lorsqu'il se fait une décharge considerable dans quelque partie. Et comme le sang se charge d'ailleurs en circulant des matieres de l'ulcere qui se forme ou qui est déjà formé, il s'allume encore davantage, & la fièvre en reçoit un nouvel accroissement. Les crachats épais viennent d'une pituite visqueuse qui est dans les p^{ou}mons, ou des serosités qui sont

épaissies par le séjour qu'elles y font : Car la chaleur de ce viscere ayant eu le tems d'enlever les parties les plus subtiles , les plus crasses ont demeuré pour servir de matiere aux crachats , lesquels sont quelquefois purulents, parce qu'il se mêle du pus de l'ulcere.

Pour ce qui est des frissons & des sueurs de nuit qui arrivent quand l'ulcere est formé , il n'est pas nécessaire que j'en dise rien , puisque je l'ai déjà expliqué assez au long dans le chapitre de l'empyeme.

Les signes de la Phthisie confirmée & desespérée sont une toux extrêmement forte , des crachats fort purulents, & souvent ce n'est que du pus même , grande fièvre avec redoublement de tems en tems , le dégoût, le flux de ventre, l'extenuation de tout le corps avec la chute des cheveux, les joues livides & l'enfleure des pieds.

La toux est extrêmement forte dans la Phthisie desespérée , parce qu'il y a une plus grande quantité

de pus qui irrite par son acreté les bronchies des Poumons, & c'est pour cela encore que les crachats sont tout-à-fait purulents, ou si vous voulés même, ce n'est que du pus, lesquels étant jettés sur des charbons ardents rendent une très-mauvaise odeur, & capable d'infecter tout ce qu'il y a de gens dans la chambre : Et cela vient de ce que l'action du feu débarrasse & donne du mouvement à ces parties acres & piquantes qui causent après de forts ébranlemens dans le nerf de l'odorat.

Le dégoût, le flux de ventre, l'extenuation de tout le corps & la chute des cheveux, procedent de la même cause, sçavoir de la méchante constitution du sang des Phthisiques.

10. Il est certain que le sang étant fort dissous & fort impur ne peut fournir à l'estomach que de méchants acides ; & qui étant encore embarrassés dans des matieres heterogenées, n'agissent que foiblement contre la membrane de l'estomach. D'où vient le dégoût lequel est bien-tôt

suivi du flux de ventre : Car comme les acides ne peuvent faire que de foibles impressions sur des nerfs du ventricule pour l'exciter à l'appetit , ils peuvent encore moins tourner les pointes contre les aliments qui y sont , pour les dissoudre comme il faut , & les reduire en un bon chyle ; & les alimens ne recevant pas toutes les alterations necessaires, la meilleure partie passe d'abord dans les gros intestins , & s'en va en excréments. A quoi l'on peut ajoûter les diverses ordures dont le sang se décharge en se fermentant continuellement par le canal *Virsungien* & le conduit *choledoque* , lesquelles se mêlant dans les boyaux avec les autres matieres mal cuites & mal digerées qui viennent du ventricule, augmentent de beaucoup le flux de ventre. Or comme le flux emporte une partie du chyle qui devoit se changer en sang pour servir après à la nourriture du corps , c'est une necessité que le malade devienne maigre & extenué.

Il y a encore une autre raison plus forte, qui est que le sang des phthifiques s'étant ainsi gâté par les matieres fordides de l'ulcere du pöumon dont il s'est chargé en circulant, & se charge encore sans cesse, il n'est pas du tout propre à reparer la perte continuelle que font les parties, outre que le peu de chyle qui lui vient du ventricule n'est pas même ni assez épuré, ni assez élaboré faute de bons acides.

La lividité des joües est un effet de la dissolution ou de la pourriture du sang, comme une couleur vive & naturelle est une marque d'un sang vif & bien conditionné.

Je ne dis rien ici de l'enfleur des jambes qui survient aux phthifiques, parce que j'en ai déjà parlé dans l'empyeme inveteré, & dans l'hydropisie de poitrine.

La fièvre continue toujours dans les progrès de la phthisie, parce que le sang se charge continuellement en circulant les incommodités de l'ulcere, qui sont des ferments capables

de l'entretenir ; outre que le sang est déjà en lui fort acré & fort propre à se fermenter. Et comme il se fait de tems en tems de nouvelles fluxions sur les p^{ou}mons qui supurent & passent en des nouveaux ulceres , c'est pour cela qu'il y a un redoublement de fièvre.

Outre tous ces signes de la phthisie desespérée , il y en a bien encore un autre qui est le plus asseuré de tous ; sçavoir une douleur tres-vive & tres - cuisante dans le gosier avec inflammation , ce qui marque une tres-grande pourriture du p^{ou}mon , d'où il s'élève des vapeurs puantes , ou de petits corps acres & tranchants , lesquels s'attachent fortement en picotant , & irritent fort violemment les fibres tendres & delicates , & causent par ce picotement ce sentiment vif & douloureux. L'on peut dire que quand le malade est arrivé dans cet état, il meurt si-tôt qu'il ne crache plus, parceque cette quantité de pus qui est dans le p^{ou}mon, duquel il en jettoit auparavant



une quantité par les crachats , étant enfin toute retenüe , vient fermer entierement le passage à l'air & suffoque le malade.

Pour ce qui est du pronostic , il est à croire qu'un homme fort maigre & qui a la Poitrine étroite court risque de tomber dans la Phthisie , lorsqu'il est pressé d'une toux presque continuelle, & sur tout s'il vient de parents qui ayent été sujets à cette maladie , c'est pourquoi il ne faut pas negliger ce mal. Et comme il est le plus souvent dans ces sortes de temperaments le précurseur d'un autre bien considerable , il est bon de le prevenir à bon-heure par des remedes convenables , & détourner entierement l'orage s'il se peut , & même lorsque l'ulcere commence à se former , ou qu'il est fort recent ; on est encore assés à tems pour y apporter du remede , quoique fort difficilement.

Mais si l'ulcere est formé depuis long-tems , & que la Phthisie ait jetté de profondes racines , elle en devient

devient incurable , & en voici la raison. Le p^{ou}mon se meut continuellement pour faire la respiration, & se meut d'un mouvement extraordinaire toutes les fois qu'il est pressé de la toux: Ce qui empêche la réunion de ces parties & la guerison de l'ulcere. Mais ce n'est pas principalement par cet endroit que la Phthisie ne peut pas se guerir, c'est plutôt que le p^{ou}mon est rempli presque par tout de skirres & de dartres qui font un obstacle invincible à la circulation du sang , lequel se charge d'ailleurs en passant des matieres sordides de l'ulcere , & se gâte de plus en plus tous les jours. D'où vient que l'hydropisie ou un flux de ventre continuel , qui sont des suites de la dissolution ou corruption du sang , emportent ordinairement un Phthisique,

Pour traiter methodiquement la Phthisie , il la faut considerer en trois tems. 1^o. Quand elle n'est pas loin & qu'elle menace quelqu'un. 2^o. Quand elle commence. 3^o. Dans

sa plus grande force.

Quand la Phthisie menace quelqu'un, j'entens que le p^{ou}mon n'est pas encore affecté, & que tout le mal est dans le sang, lequel est dans cet état fort acre & fort sereux, & tout-à-fait propre aux fluxions ; il faut alors s'appliquer tout entier à changer son temperament dans un meilleur, & le remettre même dans son premier état. Pour cet effet une petite saignée ou deux dans le commencement seront fort utiles : Et comme la masse du sang est remplie de mauvais levains, il est bon de purger de tems en tems le malade pour emporter une bonne partie par les selles.

Si vous ajoutés à cela le changement d'air, l'usage du lait, les demi-bains d'eau douce, une maniere de vie humectante & rafraîchissante, & outre cela les loochs & les eclegmes & autres remedes pectoraux propres à aider aux crachats dans la toux, & adoucir & lubrifier les parois de la trachée-artere, vous avés la methode

de traiter un homme qui est disposé à la Phthisie. Les mêmes remèdes prudemment menagés & donnés à propos, servent pour la Phthisie qui commence : Il faut seulement prendre garde à ne pas se servir comme font beaucoup de Chimistes, de diverses préparations de souphre pour dessécher & deterger l'ulcere qui est déjà formé dans le Poumon.

Il y en a qui font prendre encore au malade, principalement par la fumée, de l'orpiment & des autres remèdes qui reçoivent l'arsenic : Mais l'usage en est aussi mauvais que des premiers pour la même raison. Le lait d'ânesse vaut mieux que tout cela : Car outre que par ses parties butyreuses & caseuses, il adoucit & embarrasse les sels qui abondent dans le sang des Phthisiques, il nettoye d'ailleurs & deterge fort bien par la partie sereuse l'ulcere du Poumon.

Il est bon encore de remarquer touchant la maniere de vivre, que les viandes de grand suc & fort nourrissantes, comme les Perdrix & les

chapons , ne conviennent pas à ces malades , à cause qu'étant remplis de parties sulphureuses & de sels volatils , elles les échauffent extrêmement , & servent à entretenir leur fièvre : Mais il est mieux de leur faire prendre des orges , des avoines , le crème d'orge , & le lait d'ânesse ou de chevre , ou de vache ; car ce sont des aliments de facile digestion qui nourrissent assés , & que le sang peut tourner plus facilement en sa propre substance.

Il faut remarquer seulement pour ce qui est du lait qu'on ne le donne qu'en petite quantité aux premiers jours , afin d'y acôûtumer l'estomach , par ce qu'il y a des malades qui l'ont quelquefois en aversion , puis on en augmente tous les jours la dose , jusqu'à ce qu'on est venu à une certaine quantité où l'on se tient quelque tems , après quoy on le donne pour toute nourriture , & c'est le mieux , parce qu'il n'y a pas tant à craindre qu'il se pourrisse dans l'estomach , lorsqu'il est pris seul , que

lorsqu'il est mêlé avec des bouillons ou autres aliments. Pendant l'usage du lait il ne faut pas oublier de purger de tems en tems le malade.

Enfin dans la Phthisie qui est tout-à-fait desespérée, & dans laquelle le Poumon est presque tout gâté, tout ce qu'on peut faire c'est de donner seulement quelque soulagement au malade, & de prolonger ses jours : Et pour cet effet on a deux indications. La premiere, de diminuer l'ardeur de la fièvre & le mouvement des humeurs, & empêcher autant qu'il est possible qu'il ne se fasse de grandes décharges sur le poumon. La deuxieme est, de nettoyer & deterger quelque peu l'ulcere, si l'on ne peut pas entierement le guerir.

Pour satisfaire à la premiere intention, si le malade n'est pas trop maigre & trop extenué, une petite saignée ne seroit pas hors de propos, après laquelle il le faut purger benignement, & réiterer de tems en tems la purgation suivant qu'on la

trouve-à-propos. Cependant il ne faut pas oublier les emulsions & les juleps rafraîchissans, & autres remedes pectoraux, & la ptisane d'orge pour la boisson; & enfin les demi-bains d'eau douce, s'il a encore assés de force pour les souffrir. Et en cas qu'il ne puisse pas dormir, comme il arrive ordinairement, on ne fera pas mal de mettre un grain, de laudanum, ou trois dragmes de syrop de pavot blanc dans l'emulsion, ou dans les juleps, ou dans quelque'autre liqueur appropriée.

Pour satisfaire à la seconde indication, qui est de deterger & nettoyer l'ulcere autant qu'il est possible, il n'est rien de meilleur que le lait d'ânesse ou de chevre qu'on lui doit donner pour toute nourriture.





CHAPITRE IX.

*Des maladies du Cœur. De la
Syncope.*

Comme le Cœur pousse le sang dans tout le corps par les artères, & qu'il le reçoit après par les veines, selon les loix de la circulation, & que de la plus pure & de la plus subtile portion de ce sang se forme l'esprit animal dans le cerveau, où il sert aux fonctions de l'ame, & d'où se répandant en même tems par les nerfs dans toutes les autres parties du corps, il leur donne le sentiment & le mouvement.

Comme c'est le cœur, dis-je, qui est le principal & le plus noble ressort de cette machine admirable de nôtre corps, & l'ame, pour ainsi dire, du mouvement circulaire des humeurs dont il est sans cesse arrosé; il est sans doute visible qu'étant

considérablement affecté, toutes les autres parties du corps doivent en même tems se ressentir de son affection : Et ainsi voit-on qu'un homme qui tombe en syncope perd tout à la fois la connoissance & le mouvement, il n'a plus de pouls, ou du moins l'artere bat avec tant de langueur que le battement en est imperceptible, son visage & ses mains se couvrent d'une pâleur mortelle : Et enfin de cette maniere de mort, quand elle dure trop long-tems, on passe infailliblement à une mort réelle & très-veritable. La premiere ne consistant que dans une grande interruption de la circulation du sang d'où dépend immédiatement la vie. Et la seconde, n'étant, à proprement parler, que la cessation entière ou l'abolition de cette même circulation.

On définit ordinairement la syncope, un prompt abattement de toutes les forces. Par ce mot de prompt, on distingue cette affection de toutes les autres, dans lesquelles les

forces se dissipent peu-à-peu, jusqu'à ce enfin que la mort s'ensuive. Par le mot de toutes, on la distingue principalement de l'apoplexie, dans laquelle bien que les forces s'abattent aussi-tôt tout d'un coup, celles du cœur néanmoins se conservent dans cet abattement general; Ce qu'on connoit facilement au poulx qui est assés bon & assés plein. De plus la respiration est entierement empêchée dans l'apoplexie, & se fait même avec bruit & beaucoup d'agitation dans les muscles de la poitrine; au lieu que dans la syncope, la respiration est tellement affoiblie qu'il semble qu'elle ne se fait plus.

Le cœur tient bon dans l'apoplexie pendant que les forces des autres parties demeurent abatuës, à cause que les nerfs qui s'insèrent dans la substance étant plus ouverts que pas un des autres, les esprits animaux y coulent aussi plus facilement & en plus grande quantité: Et ainsi quoique le cerveau & les nerfs soient bouchés & comprimés par la ma-

154 *Des maladies du Cœur.*

tiere morbifique de l'apoplexie , & que le cours des esprits animaux y soit par consequent interrompu; comme il trouve neanmoins le passage libre dans les nerfs du Cœur qui ne sont pas exactement fermés à cause de leur grande ouverture , il y en coule autant qu'il en faut pour conserver son battement & lui faire faire sa sistole , d'où il arrive que le pouls soit assés élevé , & que les nerfs du Cœur ne soient plus ouverts que les autres , il n'y a pas lieu d'en douter pour peu que l'on fasse d'attention à son action continuelle.

Mais en cela même, dira-t'on, que les nerfs du cerveau sont plus ouverts, que pas un de ceux qui s'insèrent dans les autres parties du corps; la matiere morbifique qui est répandue dans toute la substance du cerveau ne devoit-elle pas , ce semble, se glisser plus facilement que dans les autres pour les boucher , & consequemment les forces du cœur ne devoient-elles pas s'abbatre aussi bien pour le moins que celles des au-

tres parties par un défaut d'esprits.

Je réponds que tout cela devroit arriver ainsi qu'on le propose, supposé que la matiere morbifique fût répandue dans toute la substance du cerveau & dans tous les principes des nerfs. Mais il faut prendre garde en cecy à une chose, qui est que l'apoplexie ne fera pas toute seule cet abattement general des forces du malade, mais ce seroit plutôt parce que la Syncope se joindroit à elle, de sorte que le cœur ne recevant plus d'esprits animaux, & n'ayant plus de commerce avec le cerveau, il cesseroit d'agir, & le malade mourroit tout aussi-tôt.

Mais lorsque je dis que le cœur tient bon dans l'apoplexie, j'entens qu'elle arrive toute seule, & qu'elle est causée par une matiere qui est seulement extravasée dans quelque endroit du cerveau, laquelle en comprimant sa substance & les principes des nerfs qui sont sous elle, empêchent que les esprits n'y coulent, non pas si bien pourtant qu'il n'en

aille beaucoup encore dans ceux du cœur qui se trouvent , comme j'ai déjà dit , plus ouverts que les autres ; & c'est la raison pour laquelle je pretens que son battement se conserve, tandis que les autres parties sont sans action.

Mais comment peut-il se faire que dans l'apoplexie toutes les parties du corps étant privées des esprits animaux , les muscles de la poitrine se meuvent encore d'un mouvement plus fort que dans l'état naturel , ce qui fait la respiration si violente dans les malades. Je répons que si ces muscles se meuvent lorsque toutes les autres parties sont sans mouvement , c'est parce que leurs nerfs après ceux du cœur sont les plus ouverts , à cause de leur action continue dans la respiration ; c'est pourquoi ils reçoivent assés d'esprits alors pour se mouvoir. Or que leur mouvement soit plus fort que dans l'état naturel , c'est ce qui est facile à voir, & dont je ne sçai pas bien la raison.

Il y en a qui répondent que le

mouvement des muscles est plus grand dans l'apoplexie que dans l'état naturel, à cause que tous les nerfs des autres parties étant affectés & quasi tout-à-fait bouchés par la compression de la matiere morbifique de l'apoplexie, pendant que ceux qui s'inserent dans les organes de la respiration sont ouverts par la raison que je viens de dire, il arrive que tout ce qu'il y a quasi d'esprits animaux dans le cerveau, y coule facilement par ces nerfs, ne trouvant pas d'autres passages libres que celui-là.

Cette réponse seroit bonne si le cerveau n'étoit si comprimé qu'il est dans l'apoplexie, & que les esprits animaux y trouvaient leur cours libre, & qu'enfin il n'y eût point d'embarras qui empêchât qu'il ne s'y en fit de nouveau pour continuer le sentiment & le mouvement aux parties. Mais parce que toutes les mauvaises dispositions se rencontrent à la fois dans le cerveau de l'apoplectique, il est très-évident qu'il ne peut

pas couler une aussi grande quantité d'esprits dans les muscles de la poitrine que dans l'état naturel , & que ce n'est pas conséquemment pour cette raison que le mouvement des muscles est plus petit quand on se porte bien.

D'autres disent que le mouvement est plus fort dans l'apoplexie , parce que le cerveau est alors affecté & non pas le cervelet , duquel les nerfs qui donnent à la poitrine tirent leur origine : Ainsi il se peut faire que tandis que les autres parties sont sans mouvement & sans sentiment, celles-cy reçoivent suffisamment des esprits animaux par des nerfs qui ne sont point du tout affectés pour être capables de cette agitation extraordinaire que nous y remarquons.

Mais cette raison ne paroîtra gueres meilleure que l'autre , à qui connoîtra tant soit peu la structure du cerveau : car encore qu'il n'y aye que lui d'affecté & de pressé par la matiere morbifique de l'apoplexie

quelle qu'elle soit , néanmoins comme on voit que tous les nerfs prennent leur origine de la moëlle allongée , & que la substance du cerveau ne sçauroit être trop pressée, que celle qui est immédiatement sous elle ne le soit aussi ; en même tems il s'ensuit que les nerfs qui donnent aux muscles de la poitrine sont affectés & comprimés à leur tour , non pas tant que ceux des autres parties, à cause qu'ils sont plus durs & plus ouverts après ceux du cœur, que non pas un des autres , & plus capables par conséquent de résister à la compression de la matiere morbifique, & de recevoir une plus grande quantité d'esprits , quoique pourtant elle ne soit jamais si grande que dans l'état naturel.

D'autres répondent enfin que l'agitation extraordinaire des esprits animaux dans les muscles de la poitrine fait la violence de ce mouvement dans l'apoplexie : Et cette agitation extraordinaire des esprits animaux , ne provient que de ce que

ceux qui sont dans le corps des muscles & dans le tuyau des nerfs qui s'y inferent , ne sont point suffisamment pressés par d'autres qui doivent incessamment couler du cerveau , pour pouvoir continuer leur fil ; parce que leur cours est fort interrompu , & qu'il ne s'y en forme plus de nouveaux, ce qui fait que les esprits s'échappent tumultueusement & en désordre les uns d'un côté , les autres de l'autre ; de sorte que dans cet état leur mouvement déréglé & impetueux est la cause prochaine de celui des muscles de la poitrine.

Et pour prouver que cela peut arriver de la sorte , n'est-il pas vrai qu'après une fièvre continuë de dix-sept ou vingt jours , on tombe quelquefois dans une phrenesie ou dans de grandes convulsions. On ne peut pas dire alors qu'il y ait une si grande quantité d'esprits animaux dans le cerveau & dans les autres parties , pour y causer ce grand mouvement : au contraire il n'y en eut jamais si peu , le malade ayant été épuisé d'es-

prits & de sang par des saignées , par la fièvre , & par les autres évacuations tant sensibles qu'insensibles. Il faut croire donc que ces mouvements extraordinaires procedent de la violente agitation des esprits animaux , de quelle maniere qu'elle se fasse , & par la même raison il faut penser que le grand mouvement des muscles de la poitrine dans l'apoplexie peut provenir de la même cause.

On peut encore goûter mieux cette raison, par l'exemple d'un cœur d'un animal en vie dont on lie les nerfs , lesquels ne recevant pas alors une si grande quantité d'esprits animaux qu'à l'ordinaire, ne laissent pas néanmoins de l'agiter violemment , & d'être quelque tems en convulsion, comme je dirai plus au long dans le chapitre suivant.

Mais s'il est difficile de dire pourquoi le mouvement des muscles dans l'apoplexie est plus fort que dans l'état naturel : Il ne l'est pas moins d'expliquer comment dans la simple défaillance qui n'est pas de beaucoup

prés si forte ny si dangereuse que la syncope , bien que le cœur soit pris, la respiration ne laisse pas d'être libre , ou du moins fort peu empêchée.

Pour entendre comme cela peut se faire, il est bon de considérer qu'afin que la respiration soit libre , il est nécessaire seulement qu'à proportion du sang qui passe dans les p^{ou}mons, il y entre aussi d'air pour l'attenuer & le rendre plus propre au mouvement circulaire. Or comme dans la simple défaillance il ne va pas peu de sang dans les entrailles , le cœur étant pris , & ne pouvant faire que de foibles contractions pour le pousser , il n'est pas nécessaire aussi qu'il y entre une grande quantité d'air , & que le p^{ou}mon par conséquent se dilate beaucoup pour le recevoir. Ainsi quoiqu'il ne soit porté qu'une petite quantité de sang dans le cerveau, toutefois le peu d'esprits, animaux qui s'y forment alors coulant de-là dans les organes de la respiration , suffit pour la rendre libre,

ou du moins fort peu empêchée, n'étant pas besoin, comme j'ai déjà dit, que les parties fassent des grands mouvements pour cela.

La cause prochaine & immediate de la syncope est un défaut d'esprits animaux dans le cœur, ou une plus grande quantité de sang qui remplit les cavités. Mais ces deux causes étant une suite nécessaire l'une de l'autre, il n'est point de syncope où elles ne se joignent toutes deux ensemble, & ne se donnent, pour ainsi dire, les mains. C'est ce que nous allons voir tout-à-l'heure, en expliquant les différentes manières, dont les causes procatartiques & évidentes agissent dans cette maladie.

Car les causes évidentes de la défaillance sont en grand nombre & fort différentes. Il est bon pour faire les choses avec ordre, de les réduire en général à quatre; sçavoir, aux évacuations extraordinaires tant insensibles que sensibles. 2°. Aux passions. 3°. A la mauvaise qualité de l'air; & 4°. Aux venins. Je parlerai

164 *Des maladies du Cœur.*

ensuite des odeurs trop douces & trop puantes , & des douleurs très-fortes, qui sont quelquefois capables de causer cette affection.

Par les évacuations externes qui tombent sous les sens, j'entens le flux excessif des hemorrhoides , les grandes saignées dans les longues maladies , & autres plus considerables. Par les évacuations insensibles je comprends celles qui se font par insensible transpiration dans ceux qui ont l'habitude du corps extrêmement rare , & les pores fort ouverts ; ce qui arrive principalement dans les grandes veilles , dans une étude extraordinaire , & dans des violents exercices , & toutes les évacuations tant sensibles qu'insensibles emportant une grande quantité de sang & d'esprits, produisent la syncope d'une même maniere. J'entens que si le sang se trouve alors en petite quantité & presque dépouillé d'esprits , il ne se peut faire dans le cerveau que très-peu d'esprits animaux , & encore sont ils sans vigueur : De sorte que

le cœur n'en recevant pas assés pour faire ses contractions & pousser vigoureusement le sang dans les autres parties , il ne faut pas s'étonner si les cavités s'en remplissent quelquefois, & si l'on tombe en syncope.

Mais remarqués qu'après un grand épuisement de forces , la situation du lieu dans la convalescence est seule la veritable cause de la défaillance , quand ils veulent , par exemple , tout d'un coup s'élever d'un siege où ils étoient assis , ou qu'ils demeurent trop long-tems debout , ils tombent ordinairement dans cette affection. Et la raison de cela est , que le cœur étant obligé de pousser le sang dans l'un & dans l'autre cas de bas en haut , il a besoin de beaucoup d'esprits animaux pour faire de fortes contractions. Mais comme il ne s'en fait qu'une petite quantité dans le cerveau , le sang des convalescens qui en est la matiere , n'étant plus spiritueux, mais comme moisi, & n'y coulant même qu'en petite quantité, il s'ensuit que le cœur n'en reçoit

pas assés pour pousser comme il faut le sang dans les autres parties : D'où vient qu'il s'engorge aussitôt & qu'il tombe en défaillance ; au lieu que quand on est couché dans le lit, toutes les parties du corps étant dans une égale situation & à niveau, pour ainsi dire , les unes & les autres. Comme il n'est pas nécessaire que le cœur fasse de vigoureuses sistoles pour pousser le sang vers la tête , lequel y va quasi de lui-même , aussi n'est-il pas besoin que le cerveau lui fournisse beaucoup d'esprits pour cela.

20. Les passions qui peuvent causer la syncope sont ordinairement une grande peur , une profonde tristesse & une extrême joie. Les deux premières produisent cette affection d'une même manière ; j'entens que le sang quittant tout d'un coup les parties externes , ne roule que dans les grands vaisseaux, & se porte abondamment vers le cœur ; & que l'ame étant en même-tems occupée de la vûe du peril , fixe beaucoup les

esprits dans le cerveau ; de maniere que le cœur recevant trop de sang d'un côté , & de l'autre peu d'esprits animaux par les nerfs pour s'en décharger par des contractions vigoureuses , c'est une nécessité qu'il s'engorge dans le moment , & que la défaillance soit excitée.

Elle vient de la joye d'une maniere toute differente ; car les esprits animaux vont en foule du cerveau dans le cœur , avec tant d'impetuosité & en si grande quantité , qu'il en est comme en convulsion : De sorte que ne pouvant faire que de petites contractions dans cet état , les cavités viennent à se remplir bientôt de sang , & à causer par ce moïen la syncope.

30. Quand l'air est extrêmement crasse il peut causer quelquefois la défaillance , en ce qu'étant continuellement attiré dans le pōumon par l'inspiration , bien loin d'atténuer & de subtiliser le sang qui y passe pour le rendre plus propre au mouvement circulaire , il lui apporte

au contraire tant de fumée, & les épaissir d'une telle maniere qu'il le fait presque croupir dans les cavités du cœur : C'est de ce croupissement que naît la pâmoison. De-là vient que lorsqu'on se trouve beaucoup de monde ensemble dans une Eglise ou dans quelque'autre endroit, il y en a quelqu'un qui tombe ordinairement en défaillance, & cela vient de ce que les vapeurs & les fumées qui s'élèvent du sang dans les poudrons de ce grand nombre de personnes, & qui sortant sans cesse dans l'expiration, le rendent entièrement crasse, épais, & vapoureux. Et comme l'on est obligé après de respirer le même air, il ne manque pas de communiquer toutes ces mauvaises qualités au sang qui circule dans le poudron, & de produire conséquemment l'accident que je viens de dire.

Il y en a qui veulent que le sang soit assés crasse naturellement dans quelques personnes pour exciter la défaillance ; ce qui peut arriver.

Mais

Mais je voudrois qu'on me dit pourquoy cela n'arrive pas toujours, puisque la même cause perseverant dans leurs corps, il doit s'ensuivre le même effet, ou du moins on verroit évanouïr fort souvent ces sortes de personnes, ce qui repugne à l'expérience. Ainsi je crois que quand on tombe en syncope par un sang crasse qui engorge le cœur, ce sang n'est pas tel de lui-même & naturellement; mais il acquiert cette mauvaise qualité par le moyen de quelque cause interne ou externe qui change la constitution naturelle.

Au reste il est bon de remarquer que ces sortes de défaillances qui sont excitées par un sang crasse sont plus dangereuses que les autres, & l'on n'en revient que fort difficilement, & cela pour deux raisons. La première est, que le sang est tres-propre à se coaguler dans le cœur dès qu'une fois il est arrêté. Et la deuxième est, que le peu qui en sort par les contractions languissantes du cœur dans cet état, se porte d'un

170 *Des maladies du cœur.*

mouvement tres-lent dans le cerveau à cause de sa consistance. Ainsi il n'y a presque point de commerce entre ces deux nobles parties ; & c'est pourtant de ce commerce que dépend principalement la circulation du sang & la vie de l'homme.

4°. Les venins peuvent exciter la défaillance en deux façons ; sçavoir : les uns en dissolvant le sang , les autres en le coagulant. Ceux-là sont armés de petits corps tranchants & incisifs qui rompent d'abord la tissure du sang , & emportent une grande quantité d'esprits. Dans ce cas , la cause prochaine de la défaillance sera un défaut d'esprits animaux dans le cœur , de la maniere que je l'ay expliqué en parlant des grandes évacuations. Pour les autres causes qui coagulent le sang , & qui font par conséquent qu'il s'engorge & qu'on tombe en défaillance , elles ont une vertu stiptique , qui consiste en certaines parties propres à figer les humeurs dans les vaisseaux , & à fermer entièrement leur tissure , tels sont à

peu près les petits corps qui s'élevent des personnes pestiferées , qui causent aussi la défaillance dans ceux qui les reçoivent , ou en dissolvant, ou en coagulant leur sang.

Il reste maintenant à faire voir comment les odeurs douces & les trop puantes peuvent causer la syncope , comme aussi les douleurs fort vives , & pour ne differer pas plus long-tems à m'éclaircir d'une chose que je desire sçavoir, je diray que les choses odoriferantes peuvent exciter la défaillance , en ce qu'étant remplies de parties volatiles & fort spiritueuses, elles sont capables de mettre les esprits animaux dans un mouvement extraordinaire , & d'en augmenter en même-tems le nombre dans le cerveau ; & les esprits étant ainsi agitez & en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, entrent en foule & tumultueusement dans les nerfs du cœur, qu'ils tiennent en convulsion, à peu près comme dans la joye , & c'est alors que ne pouvant pas en faire les fonctions , il s'engorge de

172 *Des maladies du cœur.*

sang. Les choses au contraire qui sentent fort mauvais envoient au cerveau par le nerf de l'odorat force petites parties salines & terrestres, qui fixent seulement les esprits animaux, & entretiennent une si grande quantité dans le cerveau qu'il n'y en a pas assez au cœur, & leur défaut est alors la cause prochaine de la défaillance, ainsi que je l'ay déjà expliqué.

Pour ce qui regarde les douleurs tres-vives & tres-piquantes qui causent la syncope, il est difficile de dire comment cela se fait. Pour moi je pense qu'il y a deux choses qui contribuent à produire cet effet. La première, c'est que la grande agitation qui se fait dans la partie douloureuse détermine les esprits animaux à y couler en grande quantité. Et la deuxième, c'est que l'ame en retient encore beaucoup dans le cerveau par la forte aversion qu'elle a du mal, ou de cet objet nuisible qui excite en elle cette sensation triste & facheuse: ainsi comme il ne va que peu d'es-

prits animaux dans le cœur pour faire son siltole & pousser le sang dans les autres parties, il faut necessairement qu'on tombe en syncope.

Les signes diagnostiques sont de deux sortes. Les uns qui nous marquent quand la syncope doit arriver, comme sont la pesanteur de tête, le vertige, le trouble d'esprit, une vision confuse, & composée de diverses couleurs, un changement subit du poux & du visage. Les autres nous font connoître quand elle est presente, comme un extrême pâleur & lividité du visage & des mains, le poux tres-rare & presque point sensible, le corps froid, & principalement les extremittez, une sueur froide, & sur tout au col, aux tempes, & à la poitrine.

La pesanteur de tête vient un peu avant la syncope, par un défaut d'esprits animaux dans le cerveau, lesquels ne sont pas capables de la soutenir. Et comme il n'en va pas assez aussi à proportion dans les nerfs optiques, pour les gonfler & faire dans

174 *Des maladies du cœur.*

les tuniques, & les humeurs des yeux
les différentes refractions des rayons
qui sont nécessaires pour avoir une
vision claire & distincte; de-là vient
qu'elle est fort confuse, & que dans
cet état on croit voir tout à la fois
blanc, rouge, & noir; l'irregularité
& le mouvement déréglé des esprits
animaux dans le cerveau qui est une
suite de leur défaut, fait le trouble
des esprits & le vertige.

Ce dernier qui a plus besoin d'ex-
plication que l'autre, se fait à peu
près de cette manière: j'entens que
le sang n'étant poussé dans les parties
supérieures que foiblement & en
petite quantité, il ne forme que peu
d'esprits animaux; de sorte que
ceux-cy ne pouvant continuer leur
fil ny entrer dans les tuyaux des
nerfs, parce qu'ils ne sont pas suffi-
samment poussés par d'autres, ils
sont obligés nécessairement de se re-
flechir en haut; & c'est dans cette
reflexion d'esprits animaux que tous
les objets paroissent tourner en
rond, en quoy consiste principale-

ment le caractère du vertige.

Pour le changement du pouls & du visage , on peut dire qu'ils arrivent alors, à cause que le cœur commençant d'être pris , ne pousse pas assez vigoureusement le sang dans les artères & jusques à l'habitude de corps ; d'où vient que le pouls est foible & inégal , & que les parties externes changent leur couleur vive & naturelle dans une qui est pâle & livide.

Lorsque la syncope est pressante, le visage & les mains deviennent extrêmement pâles , & le pouls étant rare, on n'est presque point sensible, parceque le cœur est alors considérablement affecté , & qu'il ne peut faire que de fort petites contractions pour distribuer le sang à toutes les parties du corps, ce qui fait la grandeur des symptomes : par la même raison , le corps est froid , j'entens à cause que les parties du dehors sont privées de l'écoulement du sang & des esprits, & principalement les extrémités, parce qu'il faut que le sang

aye à proportion plus de force & plus de mouvement pour venir jusques à elles ; d'où vient que dès que le cœur est notablement affecté , elles sont les premières à se ressentir de son affection.

Il y a une sueur froide par tout le corps, à cause que le sang qui se porte en petite quantité dans l'habitude , & qui n'a pas un grand mouvement, n'entraîne que peu de lymphes avec lui en passant des arteres dans les veines ; de sorte que les conduits lymphatiques la prenant presque toute, viennent à s'en remplir d'une telle maniere qu'ils sont obligez enfin à s'en décharger. Et comme cette lymphe trouve les pores, & les issues des autres petits vaisseaux ouverts par un défaut de sang qui ne circule pas , elle s'échape facilement par là, comme par la premiere porte qu'elle trouve ouverte ; & s'arrêtant après sur la superficie de la peau , elle y forme cette quantité de gouttes fluides qui font la sueur, laquelle est plus abondante dans le col & dans

les temps , parceque ces parties ont des vaisseaux fort considerables , & qu'elles sont d'ailleurs fort dénuées de chair : cette sueur aussi vient plus abondamment sur la poitrine que dans aucune autre partie , à cause que la masse du sang passant dans le p^{ou}mon, y eleve aussi une plus grande quantité de vapeurs, lesquelles venant à s'épaissir sur la peau, forment cette espece de sueur froide.

Pour ce qui regarde le prognostic, il y a beaucoup à craindre pour un homme, qui étant tombé en syncope ne revient pas bien-tôt à lui , & qui étant revenu après qu'on l'a excité; retombe un moment après dans cette affection : car c'est une marque que le cœur ne peut pas se dégager du sang qui croupit quasi dans ses ventricules, & qu'il ne lui vient du cerveau que fort peu d'esprits animaux pour faire les contractions.

La cure de la syncope doit varier suivant les differentes causes qui la produisent : toutefois par quelle cause qu'elle soit produite , il faut faire

nécessairement ce qui suit. J'entens que dès qu'un homme est tombé en défaillance, il faut le faire coucher d'abord sur le dos, & lui jeter de l'eau froide sur le visage, lui donner des sternutatoires, lui presser le nés & les doigts, lui tirer les cheveux, & l'agiter de toute maniere. Tout cela se fait pour faire mouvoir les esprits animaux; & pour cela même il n'y a rien de meilleur que le vin ou l'eau de canelle, ou un peu de theriaque dans le vin, ou autre chose de cette nature, qu'il est bon de faire prendre au malade après qu'il est évanouï.

Mais demandera quelqu'un, comment est-ce que l'eau peut donner l'agitation aux esprits animaux, ne semble-t'il pas qu'elle devroit plutôt les assoupir & empêcher leur actions? Je répons qu'il y a dans l'eau des parties acides qui se glissent dans les pores des nerfs, les piquotent & les ébranlent. Or cet ébranlement ne peut se faire que les esprits ne se meuvent plus que de coûtume.

Pour ce qui est du vin, il est si pro-

pre à animer les esprits & leur donner de la vigueur, qu'il ne faut quelquefois que l'approcher du bout des levres de celui qui est tombé en défaillance pour le faire bien-tôt revenir. C'est que les parties insensibles du vin les plus pures & les plus subtiles, se mêlent d'abord avec les esprits animaux dans les nerfs des levres, qui ont communication avec ceux du cœur, elles le fermentent & les animent entierement ; en sorte que le cœur reprenant à l'aide des esprits animaux ainsi animez, le mouvement que la syncope lui avoit presque ôté, & faisant des contractions assez vigoureuses, il se décharge bien-tôt de ce sang qui remplissoit ses cavitez, & le pousse dans toutes les parties du corps, lesquelles reprennent aussi-tôt avec leur nature le mouvement & le sentiment qu'elles avoient perdu : & c'est ainsi que le vin en le goûtant simplement fait revenir d'abord un homme qui est tombé en défaillance.

Pour ce qui regarde les differen-

tes causes qui produisent la syncope, & la methode à peu près de la traiter, les voici. Si la syncope est causée par un flux excessif, un écoulement des menstrués ou des hemorrhoides, ou par de grandes hemorrhagies, il est à propos de faire faire d'abord quelque petite saignée pour détourner le sang loin du cœur & faire revulsion : il faut encore se servir des juleps & des emulsions pour le rafraîchir & adoucir, & diminuer son mouvement. Si les évacuations sont extraordinaires, & que le malade s'affoiblisse beaucoup, il est bon de mêler à ces remedes adoucissans quelques petits astringents, pour arrêter, s'il est possible, ce torrent de sang, il ne faut pas oublier de faire appliquer des topiques astringents sur la partie affectée, pour resserrer le bout des vaisseaux qui s'y répandent.

Si la syncope est excitée par des grandes veilles ou par des violents exercices, ou par une longue diete, il faut ordonner au malade une ma-

niere de vie rafraîchissante , avec un grand repos d'esprit & de corps ; & lui procurer le sommeil par des narcotiques. Si cette affection vient par des fièvres malignes & pestilentes , il ne faut pas se servir d'autres remèdes que de ceux qu'on employe ordinairement pour ces maladies desquelles je parlerai en leur lieu. Si c'est pour avoir pris du poison qu'on tombe en syncope , il faut tâcher de faire vomir le malade aussi-tôt qu'il est revenu , en lui faisant avaler quantité d'eau ou d'huile tiède , ou quelque'autre vomitif ; & puis on doit lui faire prendre du lait pour corriger les mauvaises impressions que le poison a laissé dans l'estomac , & dans la masse du sang : on le donne après pour toute nourriture pendant quelque tems.

Que si quelque passion a causé la syncope, comme la peur & la tristesse , il n'est point de meilleur remède que la saignée , par le moyen de laquelle le cœur se dégage , & la circulation du sang devient libre. Le

même remede est encore fort bon pour tout ce qui peut faire croupir le sang dans les cavitez du cœur, comme un air fort crasse & incrasant, ou comme certains venins en le coagulant.

La poudre de vipere est admirable en ces deux cas; parce qu'elle purifie & nettoye le sang, & lui redonne par la fermentation qu'elle y excite les mouvemens que ces deux causes lui avoient presque ôtez : & si la poudre de vipere n'est pas assez forte, on peut se servir de son sel volatil qui fermente encore davantage le sang, & y excite un plus grand mouvement.





CHAPITRE X.

De la palpitation du cœur.

LA palpitation du cœur n'est autre chose qu'un mouvement extraordinaire & convulsif de cette partie, qui est quelquefois si violent, qu'il se fait non seulement appercevoir & entendre de loin ; mais même, s'il en faut croire quelques Auteurs, il rompt les côtes & les fait sortir de leur place.

La cause conjointe de la palpitation est ou dans le sang ou dans le cœur, & quelquefois dans son enveloppe qui est le pericarde.

Premièrement elle est dans le sang, lorsqu'il y a quelque matiere acre, laquelle en passant dans les cavités du cœur en irrite si violemment les fibres, qu'elle met les esprits animaux dans un mouvement déreglé & impetueux, capable de faire faire au

cœur des irritations extrêmement fortes , ou des battements extraordinaires, qui ne sont autre chose que la palpitation du cœur.

Ce n'est pas qu'il en faille chercher la cause dans une matiere acree qui pique les fibres du cœur, il suffit seulement qu'il y ait de mauvais levains dans la masse du sang pour produire cette affection ; ainsi nous voyons que les hypocondriaques & les scorbutiques ; ceux qui ont des corps cacochymes & les convalescens enfin , sont atteints de la palpitation au moindre exercice qu'ils font : ce qui arrive de ce que les parties heterogenées, ou les mauvais levains de leur sang, étant mis dans un plus grand mouvement qu'à l'ordinaire , comme ils sortent des vaisseaux pour entrer dans le cœur , où l'espace est plus grand, & plus libre, ils s'y rarefient & le ferment extrêmement. Or cette rarefaction ne sçauroit se faire qu'à même-tems les ventricules du cœur ne se dilatent beaucoup, & que les esprits ani-

maux ne soient obligez à y couler en plus grande quantité par cette dilatation extraordinaire, qui est comme une espee d'irritation en cette partie, de sorte que dans cet état le cœur est extrêmement pressé à faire un sistole violent & vigoureux, & qui réponde enfin à la grandeur du diastole.

2°. La cause conjointe de la palpitation est dans le cœur, lorsqu'il y a dans les cavitez ou dans les racines des vaisseaux qui y sont attachez, quelque polype ou excrescence qui empêche que tout le sang qui doit sortir à chaque diastole n'en sorte. Mais aucontraire une partie de ce sang repoussé en même-tems dans le cœur, à cause de l'embarras qui s'y trouve, & s'y reverberant, pour ainsi dire, elle en dilate si fortement les parois, que le cœur est contraint pour s'en décharger & pousser celuy qui vient de nouveau dans toutes les parties, de faire des contractions extraordinaires & frequentes.

On voit arriver la même chose

*Cause de Cordis
Palpitatione*

dans les grandes passions , comme dans une extrême tristesse , dans une grande peur & dans un grand amour, parceque les nerfs qui lient les gros vaisseaux du cœur étant fort tirez. ils resserrent extrêmement ceux-cy près de leurs racines ; de maniere que le sang qui est poussé à chaque sistole ne trouvant pas son issue aussi libre qu'auparavant , il en revient toujours quelque portion dans les ventricules du cœur , laquelle excite la palpitation.

Il se peut faire encore que cette palpitation soit produite par un grand déreglement d'esprits qui vont en foule & tumultueusement au cœur , toutes les fois qu'on se sent agité d'une forte passion. Et par la même raison il arrive par hazard qu'il se jette sur les principes des nerfs du cœur quelque matiere acre, qui en les irritant fortement , met les esprits animaux dans une agitation extrême ; je ne doute pas que la palpitation ne s'ensuive aussi tôt , puis qu'elle n'est , à proprement parler ,

qu'un mouvement convulsif de cette partie.

Il peut arriver encore que le défaut d'esprits animaux dans le cœur, soit quelquefois la cause de leur dérèglement, & par conséquent de la palpitation : dont la raison est, que les esprits qui sont déjà dans le cœur n'étant plus poussez par des nouveaux, pour pouvoir continuer leur fil, & fournir à ces fonctions, ils se réfléchissent d'abord, & vont s'agitant d'un côté & d'autre ; ce qui rend les contractions du cœur plus violentes & plus irregulieres, en quoi consiste la palpitation.

Cecy se confirme par experience, car toutes les fois qu'on lie les nerfs du cœur à un animal en vie, la ligature n'est pas si-tôt faite, qu'on voit battre le cœur extraordinairement, & s'agiter d'un mouvement convulsif & irrégulier : ce qui ne peut arriver que de ce que les écoulements des esprits animaux étant interrompus dans les nerfs, ceux qui y sont déjà se meuvent fort irregulierement,

comme j'ai déjà dit.

Il se peut faire aussi que les nerfs des autres viscères, comme de la ratte & du ventricule, qui ont communication avec ceux du cœur, étant extrêmement irrités par une matière fort acre, la palpitation soit produite par une raison de sympathie. J'entens que comme il est impossible de mouvoir l'un des deux bouts d'une corde sans que l'autre ne soit mué en même-tems, il est aussi impossible d'ébranler les nerfs de l'estomac ou de la ratte, sans que cet ébranlement ne passe bien tôt aux nerfs du cœur, par le commerce qu'il y a entr'eux. Or comme cet ébranlement est toujours suivi d'une violente agitation des esprits animaux dans cette partie, il ne faut pas s'étonner si la palpitation arrive tout aussi-tôt. On l'appelle sympathique à la différence de celle qui arrive des affections propres du cœur qu'on nomme idiopatique.

3°. Lorsqu'il y a dans le pericarde des eaux ramassées, ou de petits

corps étrangers , quels qu'ils soient, ils ne manquent pas de produire bien-tôt la palpitation ; parceque le cœur étant fort pressé dans cet état par les matieres nuisibles , le pressement desquelles y tient lieu d'agitation , & determine les esprits animaux à couler dans ses parties abondamment , il fait des extrêmes efforts , & se meut avec beaucoup de violence , pour éloigner la cause de son mal , & se remettre dans son assiete naturelle, & c'est dans ces mouvements extraordinaires que consiste la palpitation.

Le diagnostic de la palpitation est fort facile ; parceque cette affection tombe sous les sens en plusieurs manieres ; & le Medecin n'a que faire de porter la main sur le cœur du malade pour se convaincre de son battement extrême , puisqu'il lui est aisé de le voir & de l'entendre d'assez loin. Mais pour sçavoir si la palpitation est causée par une excrescence qui est dans le cœur, ou par des eaux qui sont dans le sang qui l'irritent

Diagnosis

extrêmement en passant, c'est une chose qui n'est pas si facile à expliquer.

Il y a pourtant deux signes qui nous peuvent assez faire connoître ses différentes causes ; sçavoir, la continuité & l'intermission de la palpitation, & la foiblesse & l'inégalité du poux. J'entens que si cette affection n'a pas de relâche, & presse continuellement le malade, il y a apparence qu'elle est produite par le polype du cœur, ou par les eaux du pericarde ; parceque la même cause demeurant toujours, s'ensuit le même effet ; mais si elle donne des intervalles au malade, on peut dire qu'elle est excitée par l'acreté du sang qui irrite les fibres du cœur en passant : car comme il n'est pas toujours acre ou mauvais, & que l'on peut moderer son intemperie, il ne doit pas par conséquent toujours produire la palpitation.

D'ailleurs le poux est foible & inégal dans la palpitation qui est causée par les excrescences du cœur, enco-

re bien que ses contractions soient toujours fortes & vigoureuses ; parce que le sang est poussé dans les artères en petite quantité & inégalement , par les obstacles qui se trouvent dans les cavitez du cœur même , ou dans les racines des gros vaisseaux , lesquels en arrêtent une partie à toutes les sistoles. Il n'en est pas de même dans la palpitation qui vient d'un sang acre , où la vitesse, & la grandeur du poux , répondent assez au mouvement convulsif du cœur.

Pour ce qui est du prognostic , la palpitation du cœur n'est pas une maladie fort dangereuse , quand elle donne quelque relâche ; parce qu'elle ne vient tout au plus que du sang acre , comme j'ay déjà dit , ou des mauvais levains qui sont dans la masse du sang , qu'on peut facilement ôter par des remèdes convenables. Mais quand cette affection est continue , on peut dire qu'elle est incurable ; car c'est une marque qu'il y a dans le cœur ou dans les gros vais-

Prognosis

seaux quelque excrescence qui en est la cause , laquelle il est impossible d'emporter , quelque remede qu'on y fasse.

Quoique les causes de la palpitation soient differentes , la curation pourtant de cette maladie doit être la même en toutes. Ainsi, que la palpitation soit causée ou par un sang acre , ou par de mauvais levains qui s'y trouvent , ou par le polype du cœur , ou par les eaux ramassées dans le pericarde , il faut toujours avoir recours à la saignée , à la purgation , aux juleps , aux emulsions & autres remedes rafraîchissans ; parceque le sang a besoin d'être rafraîchi , adouci , & déchargé de ses mauvais ferments : & c'est dequod l'on vient à bout par les remedes que je viens de dire.

Il faut seulement remarquer , que la saignée convient principalement , & est d'un grand secours pour la palpitation qui est causée par l'excrescence du cœur: car en desemplissant les vaisseaux & diminuant l'abondance :

dance du sang, on fait que le cœur est plus dégagé & plus libre dans ses fonctions, malgré les embarras qui se trouvent dans ses cavitez, & que la palpitation par conséquent n'est pas si grande: & quoique cette maladie soit incurable, étant impossible d'emporter jamais cette excrescence par aucune sorte de remede, on ne doit pas laisser néanmoins de réiterer de tems en tems la saignée, suivant qu'on le trouvera à propos, & d'employer les autres remedes qui peuvent tenir la masse du sang nette, & la rafraîchir, quand cela ne feroit que pour soulager le malade & lui prolonger ses jours.

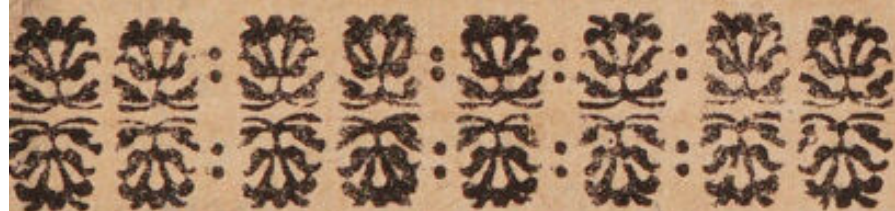
Ily en a qui se servent des sels volatils, & croient resoudre par ce moyen les excrescences à la longue: mais ils ne prennent pas garde que les sels volatils bien loin d'agir sur cet amas de matiere, ne pouvant s'appliquer immédiatement dessus, ils tournent au contraire toute leur action contre la masse du sang qu'ils fermentent, & dissolvent extrême-

194 *De la palpitation du cœur.*

ment ; c'est pourquoy étant si nuisi-
ble aux malades , j'estime que c'est
fort prudemment se comporter de ne
pas s'en servir , non plus que dans la
rougeole , petite verole , & toutes
fièvres malignes , dans lesquelles le
sang étant fort dissout , les sels vola-
tils bien loin d'en appaiser le mou-
vement & retarder la dissolution, ou
la corriger, l'augmentent encore da-
vantage.

Fin du premier Traité.





TRAITE'
DES MALADIES
DES FEMMES.

CHAPITRE I.

*De la maladie appelée chlorosis,
ou pâles couleurs.*

IL n'y a pas lieu de croire que les pâles couleurs des filles soient causées par la matrice, puisqu'elles surviennent lors même que la matrice fait ses fonctions, & que les menstruës fluent copieusement ; & s'il arrive par succession de tems, que les menstruës cessent d'avoir leur cours, cela vient à cause d'un sang

grossier qui ne circule pas comme il faut , & qui empêche le flux périodique , par les obstructions qu'il fait dans les vaisseaux de la matrice & des autres parties. La maladie *Chlorosis* n'est donc autre chose qu'une habitude mauvaise du corps , causée par l'obstruction des vaisseaux du foye , de la ratte , du pancreas , du mesentere , & quelquefois de la matrice, & qui est accompagnée de plusieurs symptomes.

Ainsi on peut prendre pour cause de ces obstructions, tout ce qui peut alterer le sang ou dans sa qualité ou dans son mouvement , comme de manger du fruit cru & qui n'est pas meur, de boire beaucoup d'eau froide , ce qui pourtant ne change pas beaucoup le sang , s'il est d'ailleurs bien conditionné : car l'expérience nous fait voir , que l'eau froide fait du bien à ceux qui sont en santé. Le défaut d'exercice cause souvent cette maladie ; car en cet état , la chaleur du corps languit & ne remuë pas le ferment qui est dans l'estomac ; ce

qui fait l'indigestion & qui cause plusieurs crudités, le sang circule lentement, & par son retardement dans les vaisseaux il s'épaissit & fait une infinité d'obstructions. Un trop grand exercice au contraire agite les humeurs avec trop de violence, enflâme les esprits, consomme le sang, en ce qu'il en brûle la matiere grossiere & tartareuse, & la rend tout-à-fait propre à faire des obstructions. Il n'est personne qui doute que les diverses passions de l'ame ne soient aussi quelquefois les causes de ces effets. Les unes enflâment & consomment les esprits, les autres font aller ces esprits des parties inferieures aux parties superieures; & comme cela figent, pour ainsi dire, & congelent le sang, d'où vient que n'ayant pas son mouvement, il s'épaissit, & crouissant dans les visceres, il fait obstruction aux vaisseaux.

Il faut donc conclure de toute cecy, que le sang qui ne peut pas circuler abonde en tartre & en sel, & que le sel, selon sa differente quan-

rité & son différent mouvement, fait plus ou moins, plutôt ou plus tard, dissoudre & corrompre le sang, & cause tous les symptômes qui surviennent, tels que sont, 1^o. La couleur pâle au visage & dans tout le corps. 2^o. La lassitude & enflure aux cuisses, & quelquefois aux jambes, à cause d'une humeur que le poids du corps fait tomber en ces parties : Et parceque cette humeur circule plus facilement vers les parties supérieures ; de là vient que la nuit à cause de la diverse situation de la malade, cette humeur fait enfler la face & les paupières, comme elle avoit fait enfler auparavant les cuisses.

3^o. La pesanteur & la paresse du corps, parceque le sang destitué d'esprit inspire un long & profond sommeil. Ce long sommeil pourroit aussi venir d'une grande quantité de ferosité répandue dans le cerveau, ou contenuë dans les vaisseaux qu'elle emplit & comprime. 4^o. La difficulté de respirer : la palpitation du cœur

& le mal de tête peuvent avoir la même cause : car quand les sels qui sont dans le sang sont effervescence, le sang rarefié extrêmement, fait une grande distention aux poumons, aux ventricules du cœur & aux vaisseaux du cerveau, & cette distention produit tous ces symptomes. 5. Un dégoût pour les viandes, parce que les humeurs salées & vitieuses se jettent dans l'estomac, consomment son ferment & le dissolvent, ou bien parceque les humeurs sont infectées de quelque venin. Car alors tenant lieu de ferment dans l'estomac, elles font une certaine impression à l'orifice supérieur du ventricule qui frappe l'imagination, & lui laisse des images des choses les plus bisarres & les lui fait souhaitter ; c'est la source de tous ces desirs inquiets & pressants pour les choses les plus absurdes. 6. L'enfleure des hypocondres, parceque la matiere grossiere & tartareuse les farcit, y fait obstruction, les durcit & y produit des skirres ou autres tumeurs, si elle y de-

meure & y croupit quelque tems. En dernier lieu la suppression des mois, dont nous rechercherons la cause dans le chapitre suivant, où nous dirons que cette suppression survient ou accompagne cette maladie, à cause de ce même sang grossier & tartareux qui fait obstruction dans les vaisseaux de la matrice, & empêche le flux periodique.

*Cause et
Symptomes
distinguer*

On peut connoître les causes de cette maladie par les symptomes, qui ne se trouvent pourtant pas toujours tous ensemble en toutes les personnes qui ont cette maladie. On en voit quelques-uns en ceux-cy, quelques autres en ceux-là.

Effets

Pour ce qui est des effets & des suites de cette maladie, elle est ordinairement fort longue, mais peu dangereuse. Cependant par succession de tems elle peut engendrer plusieurs autres maladies, ainsi il faut tâcher de la guerir au commencement. Les moyens de la guerir consistent tous en des remedes apéritifs, rafraîchissans & laxatifs : il faut donc

donner des lavemens de cette façon.

Prenez une livre de decoction emolliente & rafraîchissante, dans laquelle il faut dissoudre une once de catholicum fin, deux onces de miel mercurial, & en faites le lavement.

Ensuite il faut tirer du sang du bras droit à la quantité de huit onces; le lendemain de la saignée il faut user de l'apozeme suivant.

*Quinzi. sangui
= viij. à dix-huit
Branche de viij.*

Prenez de la racine de gramen & de rubia major, de chacune une once, de feuilles de dent de lion, avec toute la plante, de la pimpinelle, du capillaire & de la buglose, une poignée de chacune, du fenné mondé, de la rhubarbe, de l'agaric mis en trochisque, demi once de chacun, une dragme & demy de crème de tartre. Faites bouillir le tout jusqu'à la consommation d'une livre & demy; faites un apozeme pour trois doses à prendre le matin: il faut ajouter à chacune, une once de syrop rosat composé.

Après avoir usé des apozemes, il faudra réiterer la saignée au bras ga-

che en la même quantité de sang qu'au bras droit. Ensuite il faut faire prendre au malade des bouillons ou des juleps aperitifs durant neuf jours.

Prenez de la racine d'asperge & de brusc, de chacune une once; de feuilles de pimpinelle, de bourrache, de laitue & de capillaires, demi poignée de chacun, des sommités du houbelon & des fleurs de soucy, de chacune une pincée, une dragme de creme de tartre, faites un bouillon avec un col de mouton, à prendre le matin pendant neuf jours, il faut infuser dans le troisième bouillon deux dragmes de senné. Faites dissoudre dans ce que vous aurez coulé une once de manne de Calabre. Pour les juleps.

Prenez de la racine d'asperge & de guimauve, une once & demi de chacune, des feuilles de dent de lion avec toute la plante, de l'agrimoine de pimpinelle, de laitue, de chacune une poignée; une once & demy de tamarins, demy once de rhubarbe choisie, un limon coupé par tranches

des sommités d'asperges & des fleurs de violettes, demi poignée de chacune. Faites bouillir le tout jusqu'à consommation d'une livre & demi, faites un julep pour trois doses à prendre au matin. Ajoûtez à chaque dose six dragmes de syrop de limon, six gouttes d'esprit de sel, continuant ainsi durant neuf jours. Cela fait, si la malade souffre suppression de ses mois, il faudra les exciter par la saignée à l'un & à l'autre pied. *Ces guérissent*

Ensuite il faut mettre la malade dans le bain d'eau douce tiède pendant douze jours, & qu'elle s'y tienne le matin pendant une heure à jeun; après demy heure de bain elle prendra un verre de petit lait avec un peu de sucre.

Il est bon d'observer ici, que les bains de decoction d'herbes dont se servoient les Anciens, ne servent à rien, qu'au contraire ils nuisent plutôt qu'ils ne profitent, parceque l'eau chargée du suc des herbes devient plus grossière, & par conséquent moins propre à pénétrer les

*Par le
Bain
d'eau
douce
tiède
pendant
douze jours*

pores de la peau pour ramollir & rafraîchir le sang. Après le bain il faut user de l'opiate suivante.

Prenez de la conserve de capillaire, de l'acier préparé avec le souphre, six dragmes de chacun, du senné mondé, de la rhubarbe choisie, de la poudre de jalap, deux dragmes de chacune; une dragme & demi de tartre vitriolé, un scrupule de canelle dissoute dans du syrop rosat composé; faites une opiate, dont il faudra donner deux dragmes chaque matin trois heures avant de prendre autre chose: après avoir pris l'opiate, il faut que la malade se promene durant une heure, & qu'elle continue de même durant neuf ou dix jours.

Si après tout cela les obstructions perséverent encore, la malade doit boire les eaux minerales aigrelettes, douze verres par jour: avant les eaux & après les avoir prises, il faut qu'elle prenne une purgation.

Il est bon par precaution que la malade avant que de prendre les eaux régulièrement durant les jours pres-

De la suppression des mois. 205

crits, en aye goûté avant trois ou quatre verres, pour essayer si elle les rend bien-tôt & facilement; car supposé qu'elle les retint, il faudroit les laisser.

Pour les remedes topiques qu'on applique ordinairement aux hypochondres, en forme de cataplâme ou de fomentation, je les croi de nulle efficace, ainsi je les laisse à faire aux femmes.



CHAPITRE II.

De la suppression des mois.

ON reconnoit la suppression des mois quand une femme d'un âge requis qui n'est ni nourrisse ni grosse, n'a que rarement, & peu ou point du tout l'évacuation que les femmes ont naturellement & ordinairement chaque mois.

Quelques-uns ont pensé que cette évacuation du sang menstruel dé-

206 *De la suppression des mois.*

pendoit de la structure & conformation particuliere de la matrice. Ils disent que la matrice a des tuyaux d'une figure propre à contenir le sang, qui dilate ensuite les vaisseaux par le moyen d'un ferment qui s'y est ramassé ensemble dans une quantité suffisante pour cet effet, ce qui cause ensuite le flux periodique; mais si ce ferment est vitié, ou en sa quantité, ou en sa qualité, il arrive necessairement que le sang menstruel cesse de couler absolument, ou bien il en sort peu & rarement. Cette opinion souffre tant de difficultez, que je ne l'admets ni ne la rejette. Je reconnois donc pour cause de ce flux, un ferment particulier contenu dans la masse du sang, qui par sa quantité, ou par sa qualité, ou par son mouvement, donne chaque mois une nouvelle ardeur, au sang, dilate les vaisseaux de la matrice, & se fait un passage libre. Et comme le transport de sang dans la matrice semble avoir été destiné de la nature pour servir à la nourriture du fœtus, il ar-

De la suppression des mois. 207

rive que dans les femmes qui ne sont point enceintes, ce sang est rejeté par l'orifice de la matrice, d'où il tombe par son propre poids.

Il ne conste pas quelle est la nature & la qualité particuliere de ce ferment, non plus que la cause du flux periodique. On peut pourtant dire que ce flux est un effet de ce ferment bien conditionné, *ceteris paribus*, & au défaut de cette fermentation il arrive necessairement suppression du flux periodique.

Cette suppression ne peut être *humoris* un effet d'une intemperie chaude de *supplicio est* la matrice, puis qu'aucontraire elle *affectat intum* peut avancer ce flux, en ce que l'hum- *genui calide* meur échauffée dilate les vaisseaux : *matricis* il ne paroît pas non plus que l'orifice interieur de la matrice l'empêche par sa distortion. L'omentum ne le peut pas non plus, puisque les intestins plus pesants que l'omentum, & qui sont appuyez sur la matrice ne l'empêchent point.

Le sang peut donc pecher ou en sa quantité, ou en sa qualité, ou en

208 *De la suppression des mois.*

son mouvement. 1°. En sa quantité si elle est augmentée ou diminuée. Elle est augmentée lorsqu'une quantité de sang qui surabonde dans les vaisseaux est portée dans la matrice, en farcit & en étend si fort les pores, que ces pores tumefiés compriment les vaisseaux, & par leur compression empêchent le flux périodique.

L'inflammation & toutes les tumeurs qui arrivent à la matrice ou aux parties voisines, peuvent aussi de même maniere empêcher le flux de ce sang qui couleroit sans cela par la force de son ferment, sans que son action fut empêchée par l'interruption des vaisseaux. 2°. Le sang peche par son peu de quantité, lors que par des longues fièvres, ou des abstinences, le ferment qui donne le mouvement aux menstres, est presque tout consommé: de sorte que n'étant pas en suffisante quantité, son action ne se peut pas faire. Ainsi il faut attendre qu'il s'en soit ramassé suffisamment. Le sang peche par sa

De la suppression des mois. 209

qualité quand il est trop chaud ; car en cet état il consomme le ferment, il le desseche , devient plus grossier & fait des obstructions. Si cette chaleur rend le sang plus acré , il fait souvent ulcere à la matrice, qui après avoir consommé une grande partie des forces & du sang par faute de ferment , empêche à la fin le flux périodique.

Enfin le sang pêche en son mouvement , quand il sort par d'autres voyes, comme par les narines, le vomissement , & les hemorrhoides. Ces évacuations tiennent lieu de menstres. Le mouvement du sang les détourne encore par les fièvres ardentes & autres qui causent un mouvement si violent au sang, qu'il ne peut circuler que dans les grands vaisseaux , sans penetrer les petits de la matrice, à cause de leur petite ouverture. J'ajoute à cecy, que la chaleur de la fièvre ne consume nullement le ferment.

La suppression des menstres vient aussi souvent d'une qualité vicieuse

*Menstruatio
venit a causa
qualitatis vitiosa*

210 *De la suppression des mois.*

Causes

des vaisseaux quand ils souffrent compression, obstruction ou restric-
tion. Nous avons parlé de la com-
pression, aussi bien que de l'obstruc-
tion qui est la cause la plus ordina-
re. Il naît souvent des excrescences
de chair à l'orifice des vaisseaux de la
matrice, qui ne cedent pas facile-
ment aux remedes, à cause de leur
étroite union avec les vaisseaux. Les
cicatrices & les dechiremens qui se
peuvent faire à la matrice dans un
accouchement violent pressent aussi
les vaisseaux. Enfin les vaisseaux
peuvent être serrez & comprimez
par le froid extérieur, de quelque
cause qu'il puisse venir, sur tout si
c'est dans le tems du flux periodique,
ou bien encore le sang refroidi perd
son mouvement naturel.

Cause

La cause de cette maladie est équi-
voque, étant quelquefois naturelles,
comme si c'est la grossesse que les
femmes ne veulent pas avouer lors-
qu'elles sont devenuës grosses par
des embrassemens illegitimes, ce qui
trompe quelquefois les Medecins :

De la suppression des mois. 211

ainsi pour n'être pas trompé il faut chercher quelque cause assurée. Lorsque la suppression des mois vient de la grossesse, elle est suivie de nausée, de vomissement & de dégoût & quoique ces symptomes arrivent aux autres, ils n'arrivent pas pourtant si certainement. Quelquefois ces symptomes surviennent les premiers jours de la conception, & on n'en devine pas facilement la cause. On peut dire pourtant qu'un certain ferment qui couloit ordinairement par la matrice trouvant les vaisseaux serrez à cause de la grossesse, il demeure dans la masse du sang & coule ensuite dans l'estomac, où il cause la nausée, le vomissement & le dégoût. On peut ajouter à ces signes ceux que Riviere indique.

Les effets & les suites de cette maladie sont fort dangereux, & d'autant plus qu'il y a beaucoup de difficulté à en vaincre la cause : elle attire plusieurs symptomes & un bon nombre de maladies mortelles, cōme nous l'avons rapporté au chapitre precedent.

Effets

*Cura istius
morbi est
illa que adhi-
betur in Fluxu.*



L'on guerit cette maladie de même façon que celle des pâles couleurs, & comme elles ont les mêmes causes, il faut y appliquer les mêmes remèdes.



CHAPITRE III.

Du flux periodique immodéré.

LE flux periodique est immodéré lorsqu'il dure plus long tems qu'à l'ordinaire, ou qu'il sort en plus grande abondance, ou plus frequemment. Cette immoderation peut venir de plusieurs causes; sçavoir de la dissolution du sang, ou de sa trop grande quantité, ou de son acrimonie, ou du déchirement des vaisseaux de la matrice dans un avortement violent, ou dans un accouchement difficile; ou bien d'un ferment qui donne trop d'action & de mouvement au sang. Il y a encore quelques autres causes moins frequentes

que l'on peut lire dans Riviere.

Cette maladie se fait connoître facilement. On voit des mois qui coulent en trop grand abondance, & qui laissent une couleur pâle. La perte des forces, le dégoût, la lassitude suivent. On doit discerner la cause de ce flux immodéré. S'il vient de dissolution de sang, il y a des causes dissolvantes qui ont précédé, & alors le sang a plus de ferosité, & son écoulement dure plus long tems que les autres fois. S'il vient de la trop grande quantité, alors on voit les signes de repletion, la pesanteur, la lassitude & la tension des parties, ensuite le flux quoy qu'immodéré vient à cesser tout à coup. Si ce flux provient d'acrimonie, & ne coule pas en abondance, mais goutte à goutte & avec douleur : & si cette acrimonie dure long tems, il se fait un ulcere dans la matrice, qui se fait connoître par une douleur extraordinaire, & par le pus qui sort avec le sang.

S'il vient de la rupture des vais-

seaux de la matrice, il y a eu auparavant avortement & accouchement mauvais. S'il vient enfin de la trop grande quantité du ferment, le sang paroît naturel, & on n'y remarque aucun vice.

*Aph. 12.
sect. 3.*

Les effets de cette maladie sont dangereux ; car il n'est point d'hémorragie qui ne le soit. C'est pourquoy il faut l'arrêter au plutôt que faire se peut. Non, en appliquant des ventouses aux mammelles, comme l'a voulu Hippocrate ; car cela n'a guere d'autre suite qu'une douleur fort aiguë, à cause de l'extrême sensibilité de la partie, ce qui peut causer inflammation, outre qu'il est faux, comme on le voit par l'Anatomie, que la veine de la mamelle porte son sang à la matrice.

La guerison de cette maladie dépend des remèdes rafraîchissants, évacuatifs, & de ceux qui épaisissent le sang. Ainsi après avoir donné un lavement rafraîchissant & emollient, il faut tirer du sang du bras droit à la quantité de huit onces : ensuite.

Prenez une demy poignée d'orge entier, une once des quatre grandes semences froides pilées, faites bouillir le tout jusqu'à la consommation d'une livre. Faites dissoudre dans ce que vous aurez coulé une once de casse, deux onces de miel violat, faites un lavement qu'il faudra donner & réiterer souvent. Le lendemain de la saignée on donnera une purgation qu'il faudra aussi réiterer plusieurs fois, afin de faire sortir à même tems les humeurs impures qui fermentent le sang.

Prenez trois dragmes de senné mondé, une once de pulpe de casse, de la rhubarbe choisie, du sel de prune, demi dragme de chacun, faites bouillir le tout, & dissolvés dans ce que vous aurez coulé une once de manne choisie, & en faites une potion à prendre au matin.

Cependant il faut s'en tenir à la saignée, horsmis que la malade ne manque de forces & de courage, & qu'elle ne risque de devenir étique; car en ce cas il faut tirer peu de

de sang , au lieu qu'en tout autre ill ne faut rien craindre & saigner beaucoup. C'est pourquoy le lendemain de la purgation il faut tirer du sang en pareille quantité du bras gauche, & reïterer souvent la saignée , selon la necessité & les forces pour rappeler le sang des parties inferieures. Ensuite pour temperer l'ardeur & l'acrimonie du sang , & pour arrêter son cours il faut donner des juleps rafraîchissans & astringents , ou bien des boüillons qui fassent le même.

 Prenez de la feüille de cichorée avec toute la plante , du plantain, de l'agrimoine & de laitue , & chacune une poignée ; une once & demy de tamarins , une once des quatre grandes semences froides, une demy poignée de roses rouges , faites boüillir le tout jusqu'à la consommation d'une livre & demy. Faites un julep pour trois doses à prendre le soir & le matin. Ajoûtez à chacune du syrop de limon & de roses seches, demy once de chacun, une dragme de sel de prune-
nelle..

nelle. Ou bien pour les bouillons :

Prenez de la racine de guimauve & de buglosse, de chacune une once & demi ; de feuilles de plantin , de bursa Pastoris, de laitue & de capillaire , de chacune une poignée , huit amandes douces pilées & noüées dans un linge , une demi dragme de semence de pavot blanc , une dragme de sel de prunelle avec des morceaux de chair de mouton , faites un bouillon à prendre au matin continuant pendant neuf jours. Il faut faire infuser deux dragmes de senné mondé dans le troisiéme bouillon.

Ensuite il faudra reïterer la saignée & la purgation comme devant. Il faut que la malade prenne le bain d'eau douce tiede le matin pendant une heure , continuant ainsi durant dix jours. A la sortie du bain elle prendra un orge passé, ou un bouillon rafraîchissant.

Aprés que le corps sera purgé de cette sorte , il faudra user de lait de vache pendant deux ou trois mois ;

218 *De flux periodique, &c.*

& si le lait n'incommode pas l'estomach de la malade, elle pourra s'en servir comme d'un aliment ordinaire, jusques à ce qu'elle ait repris ses forces; dans le tems qu'elle boira ce lait, il faut qu'elle se purge de dix en dix jours. Enfin pour mieux raffraîchir le sang, elle prendra les eaux minerales aigrettes, pendant un tems, douze verres par jour, prenant avant & après les eaux une purgation.

Les injections & les autres remèdes topiques ne sont d'aucun usage pour cette maladie: car difficilement les injections viennent-elles jusqu'au corps de la matrice: elles demeurent presque toujours dans le vagina, outre que quand elles seroient receûes dans la cavité de la matrice, elles seroient rejetées d'abord dehors avec le sang qui coule continuellement, ainsi elles ne feroient aucun bon effet.



CHAPITRE IV.

Des fleurs blanches.

LEs fleurs blanches des femmes fluent quelquefois continuellement, d'autres fois par intervalle, quelquefois avant le flux periodique, quelquefois après ce flux. Ces fleurs ont diverses couleurs, tantôt elles sont blanches, tantôt jaunes, tantôt vertes, tantôt accompagnées de serositez, tantôt noires, tantôt acres, des fois elles exhalent une odeur fort mauvaise, d'autres fois elles n'ont aucune odeur fâcheuse.

Ces fleurs viennent d'un sang croupi & pourri dans les vaisseaux. Ce sang prend ces diverses couleurs & sur tout la blanche, à cause du défaut de la circulation du sang qui le tient dans sa couleur rouge; comme quand il y a des obstructions, pour lors la trop grande chaleur du

220 *Des fleurs blanches.*

sang lui change la tiffure de ces fibres , & les lui dispose de sorte qu'elles reflechissent la lumiere d'une autre façon , & font paroître une nouvelle couleur dans le sang.

Il ne faut pas attribuer les fleurs à la matrice seule , il en arrive de même aux hommes qui ont les hemorrhoides ; & si le sang reste trop long tems dans les veines, il devient blanc ou d'autre couleur , selon les divers degres de chaleur , & selon le retardement de la circulation.

Quoique cette maladie se decouvre aux yeux, elle est neanmoins difficile à connoître en quelques occasions. On la distingue de l'ulcere de la matrice , en ce qu'elle ne cause pas une douleur semblable : & qu'il ne sort pas du sang chargé de pus. Il n'y a point de signe particulier qui la distingue de la chaude-pisse ; c'est pour cela que pour en connoître précisément la cause, il faut sçavoir ce qui a precedé. C'est sans raison que quelques-uns ont crû que l'ardeur d'urine accompagnoit toujours la chau-

de pisse comme un signe pathog-
monique; puisqu'on trouve plusieurs
femmes qui ont la chaude pisse sans
ardeur d'urine : outre que la chaude-
pisse fait toujours ses ulceres dans
l'orifice interieur de la matrice , où
l'urine ne peut jamais venir. J'avoüe
pourtant que si l'ardeur d'urine sur-
vient avec ces fleurs , c'est un grand
préjugé pour croire que la chaude-
pisse y est mêlée : il ne faut point
pourtant le croire sur cette seule
conjecture.

Cette maladie dure long-tems or-
dinairement , & est quelquefois dan-
gereuse, parce qu'on ne peut rétablir
que difficilement le ferment du sang
corrompu. Et lorsque le sang se cor-
rompt & se dissout de plus en plus, il
cause l'hydropisie , ou son acrimonie
forme un ulcere dans la matrice qui
est tout-fait incurable lorsqu'il est
formé.

On peut toutefois guerir les fleurs
simples, si elles viennent par obstruc-
tion avec des remedes évacuatifs ,
rafraîchissans & aperitifs. Ainsi après

*A Grachio**Dexten exhibet
uncij viij*

avoir donné un lavement, il faut ri-
ter du sang du bras droit à la quan-
tité de huit onces. Pour le lavement.

*Poste à dentie**emolliente
vintrescatia*

Prenez une livre de decoction
emolliente & rafraichissante pour un
lavement, dans laquelle vous ferez
dissoudre une once de catholicon
fin, deux onces de miel violat. Le
lendemain de la saignée il faut pur-
ger avec l'apozeme suivant.

Purgatio

Prenez de racine d'asperge, de
buglose, deux onces de chacune. Des
feüilles d'agrimoine, de dent de lion
avec toute la plante, des sommitez
d'asperge & de l'oublon, demi poi-
gnée de chacun. Une pomme coupée
par tranches, une once des quatre
grandes semences froides, des fleurs
de soucy ou de tamarisc, & de su-
reau, demi poignée de chacune. Une
once & demi de senné mondé, de
rhubarbe choisie, & de l'agaric mis
en trochisque, de chacun une once,
une dragme de crème de tartre, fai-
tes bouillir le tout jusqu'à la con-
sommption d'une livre & demy. Faites
un apozeme pour trois doses, ajoutez

à chacune une once de syrop rosat solutif composé, & quatre grains de poudre de jalap.

Après la purgation il faudra donner un bouillon d'herbes rafraîchissantes durant douze jours, après quoy il sera bon de saigner au bras gauche. Ensuite il faudra user de l'opiate suivante.

Prenez de la conserve de cynorhodon & de l'acier préparé avec du souphre, de chacun six dragmes. Du senné mondé, de la rhubarbe choisie, de chacun trois dragmes. Du tartre vitriolé, & de la poudre de jalap, une dragme & demi de chacune, demi dragme de creme de tartre dissout dans le syrop rosat solutif composé. Faites une opiate dont la malade prendra deux dragmes chaque matin durant douze jours. Après quoi elle prendra un bouillon d'herbes rafraîchissantes, & se promenera pendant une heure.

Il faut que la malade continuë ensuite d'user des bains ou demi-bains durant douze jours, au matin demi



224 *Des fleurs blanches.*

heure après y être entrée elle prendra une écuelle de petit lait.

Après les bains finis, elle usera de ptisane faite d'antimoine crud & de coquilles de noix pendant quinze jours, pour dessécher les humeurs qui abondoient en serosité. Ensuite elle prendra les eaux minerales aigrelettes à douze verres par jour, prenant une purgation avant, au milieu & après les eaux. Il faudra aussi qu'elle prenne le lait d'anesse en Automne, durant deux ou trois mois, à la quantité d'une livre chaque matin, avec trois dragmes de sucre rosat. Pendant qu'elle boira le lait il faut qu'elle se purge de dix en dix jours.

*On avertit
opprimé et Lac
Asine ad
sanandus hanc
morbus*





C H A P I T R E V.

De la fureur uterine.

LA fureur uterine n'est pas une maladie particuliere à la matrice, puisqu'il y a des hommes qui en sont affligez quelquefois; elle ne vient pas non plus des vapeurs de la semence qui s'élèvent faute de trouver chemin: car si cette maladie venoit d'une trop grande quantité de semence, on en gueriroit par la pollution ou par le coït, ou par le jeune, ou par les autres moyens qui consomment la semence: ce qui fait cependant un effet bien different, & ces moyens ne servent qu'à faire dessécher le sang, & le mal s'aigrit. Enfin cette maladie ne provient d'aucune des causes que les Anciens ont assignées.

Ainsi je conclus que cette maladie n'est qu'une veritable manie, accompagnée d'un symptome qui pro-

226 *De la fureur uterine.*

vient d'un desir desordonné du coït, & qui dépend quelquefois du penchant naturel des personnes.

La cause est un sang brûlé & comme calciné, dont la partie la plus chaude & la plus subtile portée au cerveau, y enflâme les esprits animaux, d'où vient qu'ils sont agitez avec violence; & à cause de leur mouvement irregulier & précipité, ils s'écartent de leur chemin, & sont obligez de retrograder. Cette matiere fait encore obstruction au cerveau, qui empêche le cours des esprits dans cette partie; ainsi étant obligez de retrograder, & étant agitez ensuite par les sels de cette matiere, ils courent de part & d'autre en desordre & avec fureur, c'est ce qui cause le delire accompagné de temerité & de fureur: à quoi si faut ajouter la particuliere disposition du cerveau, qui se represente l'action du coït comme une chose fort souhaitable.

Il est surprenant qu'avec une si grande ardeur il n'y ait pas de fièvre, ce qui est ainsi, parce que la matiere

est trop crasse, trop compacte, & peu propre à la fermentation : & quoy que les esprits soient extrêmement agitez, ils ne sont pas pourtant une cause suffisante pour la fièvre.

Ce que nous venons de dire découvre assez la cause de cette maladie. Pour ce qui est de ses suites, elles sont tres-funestes, car difficilement peut-on guerir cette maladie, Si pourtant on y apporte du secours à bonne heure, on peut la guerir. Toute la guerison consiste en remèdes rafraîchissans & évacuatifs. Il faut donc premierement donner des frequens lavemens, afin de tenir le ventre lâche, & qu'il se vuide continuellement de ses excremens : ensuite il faut saigner & aux bras & aux pieds & à la veine jugulaire même : car par cette évacuation le sang se rafraîchit, & le mouvement du sang se ralentit.

Après avoir saigné plusieurs fois, il faut songer à faire sortir la matiere qui cause la maladie ; mais parceque les malades ont ordinairement aver-

228 *De la fureur uterine.*

sion des remedes , & qu'on ne peut les obliger à prendre des portions , ni des juleps , ni d'autres remedes , il faut les tromper pour leur profit , & mettre dans ce qu'ils prennent des poudres purgatives , comme la poudre d'algarot , composée avec du regule d'antimoine & du sublimé corrosif , à la quantité de quatre ou six grains ; ou bien dix ou douze grains de tartre emetique , ou bien enfin des pillules d'ellebore noir avec un peu d'algarot.

Cependant il faut ralentir le mouvement des esprits , & pour cela donner quelques grains d'opium ou de laudanum par jour. Ensuite il faut que la malade prenne les bains d'eau froide pendant un mois : afin que l'eau ne s'échauffe , à cause de l'extrême chaleur de la malade , il faut y jetter de tems en tems de l'eau froide pour la tenir toujours dans sa froideur. Dans le bain il faut lui donner une livre de lait de chevre avec un peu de sucre. Ce bain est d'une grande efficace pour cette maladie.

Il n'est pourtant pas necessaire que la malade se jette d'abord dans l'eau froide , sur tout si elle n'est pas robuste ; car la chaleur du corps , que la froideur de l'eau repousseroit toute en dedans , pourroit rendre le paroxysme de la maladie plus violent , & attirer des symptomes plus fâcheux , ainsi il faut faire en sorte que l'eau du bain lorsque la malade y entre , ne soit ny tout-à-fait tiede, ni tout-à-fait froide. Cependant il faudra tirer du sang par intervalle , tantôt au bras, tantôt au pied.



CHAPITRE VI.

De la passion hysterique.

1°. **I**L ne faut pas attribuer cette maladie à la matrice particulièrement, puisqu'il y a des hommes qui en souffrent extrêmement. 2°. Il ne faut pas croire non plus qu'elle vienne d'un sang croupissant corrompu ; car si cela étoit , celles qui ont les pâles couleurs auroient necessaire-

230 *De la passion hysterique.*

ment cette maladie. 3°. Si elle provenoit d'une semence croupissante & corrompue, les Religieuses auroient tres-souvent cette maladie, ce qui n'arrive pas. A quoy j'ajoute qu'on n'a jamais trouvé de semence croupissante & corrompue, dans la matrice des cadavres des femmes qu'on a ouvertes mortes de cette maladie. 4°. Elle ne vient pas de quelques humeurs peccantes qui se corrompent dans la matrice, puisque les humeurs pourroient couler & sortir par l'orifice de la matrice qui est ouvert dans cette maladie. 5°. Cette maladie ne vient pas aussi des vapeurs qui s'exhalent des humeurs, & qui montent au cerveau faute de trouver chemin ailleurs: car s'il étoit ainsi, il arriveroit que les femmes grosses & celles qui ont ulcere à la matrice auroient continuellement ce mal, ce qui n'est pas, & on ne voit pas comment ces vapeurs pourroient prendre quelque qualité maligne. 6°. Les femmes durant cette maladie ont regulierement leurs mois, &

plusieurs même goûtent le plaisir des embrassemens des hommes.

Je conclus que la passion hysterique est une veritable epilepsie, qui a pour cause une humeur acre & bilieuse, répandue dans la substance du cerveau, & qui pique extrêmement le principe des nerfs, d'où il arrive des mouvemens convulsifs, des maux de tête, la strangulation, la palpitation de cœur, le battement des arteres dans les hypocondres & au dos, la difficulté de respirer, le hoquet, le vomissement, les rots, le dégoût, & un certain poids contenu dans la cavité de l'abdomen, qui se fait sentir à la main comme une boule, ou comme la matrice qui monte. Il survient encore plusieurs autres symptomes qui s'expliquent fort bien par nôtre hypothese, comme je vais le faire voir.

1°. La suffocation provient du mouvement convulsif des muscles du larynx, causé par leur tumefaction & distorsion. La trachée artere est comprimée, & empêche le passage de

232 *De la passion hysterique.*

l'air. C'est ce que les Anciens ont appellé suffocation.

2°. La douleur de tête est causée par cette matiere répandue dans le cerveau, & qui y fait convulsion, ou à cause de sa quantité elle charge les membranes du cerveau, & leur cause distention, ou bien elle les pique & les irrite extrêmement par son acrimonie, ou bien encore par le sang qui bouillonne dans les vaisseaux du cerveau, & qui y cause distention, ou qui y court avec trop de violence.

3°. La palpitation du cœur vient, ou parceque le principe des nerfs de la paire vague est piqué & irrité, ou bien parceque le sang fait trop grande effervescence, & enfle si fort les ventricules du cœur, qu'ils ne peuvent pas le rejeter par un seul mouvement de contraction, de là vient que le cœur palpite si frequemment. On peut dire encore que c'est l'acrimonie du sang qui piquotte les fibres du cœur.

4°. Le battement des arteres aux hypocondres & au dos est causé par

le même mouvement convulsif : car il y a certains nerfs qui en se resserant , resserrent avec eux les arteres , & les compriment par le moyen des muscles : d'où vient que le sang trouvant les arteres pressées , y cause le battement violent.

5°. La difficulté de la respiration vient ou de la convulsion du diaphragme, d'où vient aussi le hoquet, ou de sa compression causée par les intestins enflés de vents, ou bien des poudrons enflés de sang, ce qui l'empêche de s'étendre facilement pour respirer l'air , ainsi le sang reste trop long tems dans les poudrons ; ou bien parceque le sang est trop rarefié & qu'il enfle trop les vaisseaux : ou bien encore parceque les orifices du cœur sont trop resserrez par leurs nerfs, & empêchent ainsi que le sang n'entre.

6°. Le vomissement vient de la convulsion des nerfs. Les rots sont causez par les vents qui sortent des intestins , ou qui étoient renfermés dans le ventricule. Le dégoût vient

234 *De la passion hysterique.*

de quelques humeurs agitées & que se répandant dans l'estomach y gâtent son ferment. Le hoquet suit la convulsion du diaphragme.

7°. On sent dans l'abdomen comme une boule qui n'est pourtant pas la matrice, comme l'ont crû les Anciens, puisqu'elle ne sçauroit monter étant attachée par des ligamens dans sa partie inferieure. Cette boule donc n'est autre chose qu'un amas d'humeurs qui se sont assemblées dans quelque partie de l'abdoment qui se trouvant fort étendue par la rarefaction, se ramasse en une boule, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Cette boule ou masse d'humeurs peut, quelquefois presser le diaphragme & causer la difficulté de respiration. Je passe tous les autres symptomes, qui, comme j'ai dit, se peuvent assez expliquer par ceux-ci, outre que ces symptomes ne se trouvent pas tous ensemble en toutes les personnes.

Pour bien distinguer cette maladie, il faut observer que dans la syncope le mouvement du cœur cesse absolu-

ment, le visage porte la couleur d'un mort, Il sort de tout le corps des sueurs froides, & le paroxysme se termine bien-tôt ou par la mort, ou par la santé. Dans la passion hysterique ou epileptique il en arrive tout autrement ; car le mouvement du cœur ne cesse pas, mais au contraire quelquefois il redouble. Le visage est ordinairement rouge, il n'y a point de sueurs froides, & le paroxysme dure souvent plusieurs jours, quelquefois il se complique avec la syncope, & alors tous les signes rapportez accompagnent cette syncope.

Dans l'apoplexie il n'y a point de mouvement convulsif, au lieu que dans la passion hysterique il y en a toujours ou de tout le corps ou de quelque partie : autrement ce seroit une veritable apoplexie.

Riviere distingue assez mal cette maladie de l'epilepsie, puisque l'epilepsie change ordinairement selon la quantité ou la qualité de la matiere, & de la place qu'elle occupe dans le cerveau.

236 *De la passion hysterique.*

1^o. Selon qu'il y a plus ou moins d'acrimonie, il y a convulsion ou de tout le corps ou de quelque partie, ou d'aucune; ce qui fait qu'il y a quelquefois veritable epilepsie, &c. que d'autres fois elle est fausse. Ainsi cette passion hysterique est accompagnée tantôt d'une grande convulsion, tantôt d'une moindre, tantôt il n'y en a point du tout; il y a pourtant pour l'ordinaire convulsion en quelque partie.

2^o. Dans l'epilepsie il paroît de l'écume à la bouche. Et cette écume dépend de la convulsion des muscles de la bouche, ou bien d'une violente explosion d'air que les poudrons font, parceque les muscles resserrez pressent les glandes salivales, & de cette maniere expriment l'humeur contenue dans les glandes, qui est la salive, sans quoi je tiens qu'il n'y auroit jamais apparence d'écume à la bouche dans cette maladie.

3^o. Le pouls varie selon que les esprits sont irritez plus ou moins, parceque cette irritation donne au

sang un mouvement ou plus lent ou plus violent, & selon que le corps souffre de violentes ou de petites convulsions; car c'est ce qui fait que le mouvement est violent ou lent.

Cette maladie est longue, & quelquefois dangereuse; car un paroxysme violent emporte un malade, sur tout s'il est accompagné de syncope ou d'apoplexie.

La guérison de cette maladie se peut faire ou durant le paroxysme, ou hors du paroxysme. Dans le paroxysme il faut repousser la matiere qui monte au cerveau, & en l'évacuant ou dissipant lorsqu'elle revient. Pour cela il faut donner le lavement suivant.

Prenez une livre de decoction emolliente & rafraichissante, faites-y dissoudre une once de catholicon fin, trois ou quatre onces de vin emetique, & faites un lavement, après lequel il faudra en faire un autre, saigner au bras, & reïterer la saignée selon la necessité. Si le paroxysme

238 *De la passion hysterique.*

dure , il faudra donner la potion suivante.

Prenez trois dragmes de fenné mondé , de tamarins & de pulpe de casse , six dragmes de chacun , de sel de prunelle & de rhubarbe choisie, demi dragme de chacun , & faites une potion.

Si la malade peut prendre un remede plus fort , il faut lui donner la potion suivante , ayant toujours égard à ses forces.

Prenez deux dragmes de fenné mondé , demi dragme de sel de tartre , faites bouillir le tout jusqu'à la consommation de six onces, faites dissoudre dans ce que vous aurez coulé six dragmes , ou une once de vin emetique, & faites une potion.

Si la syncope se complique avec cette maladie , il ne faut point user de ces remedes , il faut donner au plutôt du vin ou quelque autre cordial, afin de remettre le mouvement du sang. S'il y a apoplexies, il faut se servir des remedes ordonnés, exciter l'éternuement avec de la betoine.

ou de la menthe , ou de la marjolaine , ou de l'ellebore noir, afin de dissiper plus vîte la matiere.

Si après tout cela le paroxysme ne finit pas , il faut appliquer une grande ventouse au sommet de la tête, ou bien saigner de la veine jugulaire. Il y a à remarquer que si la personne est sujette à cette maladie , & qu'elle n'en souffre pas de longs paroxysmes , il n'est pas necessaire de lui donner des remedes. Si au contraire elle n'y est sujette que rarement , il faut lui donner les remedes durant la paroxysme, à cause de l'incertitude où l'on est de la fin. Après que le paroxysme aura cessé , il pourroit en survenir un autre qu'il faut prévenir, en usant de remedes qui rafraîchissent , & qui évacuent cette matiere chaude & bilieuse qui cause la maladie. Il faut premierement donner le lavement suivant.

Prenez une demy poignée d'orge entier, de feuilles de mauve, de violettes, de borrache, & de laitue, de chacune une poignée. Une once des

420 *De la passion hysterique.*

quatre grandes semences froides pilées : faites bouillir le tout jusqu'à la consommation d'une livre , faites dissoudre dans ce que vous aurez coulé une once de moüelle de casse , deux onces de miel violat , faites un lavement qu'il faudra donner & reiterer toutes les fois que le ventre ne sera pas libre.

On pourra donner de tems en tems des lavemens de petit lait, avec de la moüelle de casse & de miel violat. Le lendemain du lavement il faudra tirer huit onces de sang du bras droit. Un ou deux jours après la saignée il faudra purger avec la potion suivante.

Prenez une once de pulpe de casse , deux dragmes de senné mondé , une demi dragme de sel de prunelle une pincée de roses rouges, faites infuser le tout dans huit onces d'eau de fontaine , & faites dissoudre dans ce que vous aurez coulé une once de syrop rosat solutif composé, faites une potion à prendre au matin.

Prenez une once de limaille de
fer

fer nouée dans un linge , des feuilles de dent de lion avec toute la plante, de l'agrimoine, de l'oseille, de la buglose, demi poignée de chacune, une pomme coupée par tranches , une dragme de crème de tartre, faites un bouillon avec de la chair de veau , à prendre de matin , continuant de même durant dix ou douze jours. Dans chaque troisième bouillon il faut faire infuser deux dragmes de senné mondé , & dissoudre dans ce qu'on aura coulé une once de manne choisie.

Après avoir usé un tems de bouillons aperitifs, il faudra ouvrir la veine du pied & en tirer huit onces de sang. Le lendemain de la saignée il faudra appliquer deux cauterés des deux cotez de l'épine , entre la quatrième & la troisième vertebre du col, afin que la partie la plus acre de cette serosité qui monte au cerveau, sorte dehors par cette nouvelle voye.

Quelques-uns appliquent des cauterés aux jambes , mais avec peu de fruit. Ensuite il faudra mettre la ma-

242 *De la passion hysterique.*

lade dans le bain d'eau douce tiede,, environ les sept ou huit heures du matin pendant dix ou douze jours,, où elle se tienna l'espace d'une heure par jour. Après qu'elle aura cessé de prendre les bains, il faudra la purger avec la potion ordonnée cy-dessus.. En cas que cette potion ne suffise pas, on y ajoutera douze grains de poudre de jalap.

A la fin il est bon qu'elle prenne le lait d'ânesse pendant deux ou trois mois, le matin à jeun, à la quantité d'une livre par jour, avec trois dragmes de sucre rosat, & qu'elle se purge de dix en dix jours.

Elle boira ensuite les eaux minerales aigrelletes durant quinze jours, douze verres par jour. Il faut qu'elle se purge avant, au milieu & après avoir beu les eaux. Je ne parle pas des topiques, parce qu'en vain s'en serviroit-on, puisque la matrice n'est pas affectée.



CHAPITRE VI.

De l'inflammation de la matrice.

L'Inflammation de la matrice est une tumeur dans cette partie causée par un sang qui s'est répandu dans sa substance. Il faut prendre pour cause de cette tumeur tout ce qui contribué à cette effusion, comme peuvent être, ou la matrice même, ou le sang qui est porté en trop grande quantité dans les pores de la matrice, & y dilate ces pores, & presse les veines; de sorte que le sang qui devroit couler reste là & y cause inflammation. Peut-être aussi que c'est le sang fort échauffé qui est porté avec violence dans la matrice par les arteres, & est arrêté à cause de la petitesse des vaisseaux, ce qui peut aussi causer l'inflammation. J'ajoute que cela peut venir encore du

244 *De l'inflammation*

relachement de la matrice, & de la grande ouverture des passages, ce qui fait que la matrice est plus disposée à recevoir les humeurs en plus grande quantité.

Tout ce qui échauffe le sang peut être cause de cette maladie, comme l'exercice violent, les embrassemens trop frequens, un coup reçu dans la region de la matrice, les différentes passions de l'ame. Cette maladie vient ordinairement après un accouchement penible, ou une fausse couche; c'est-à-dire lorsque le sang, par une trop grande agitation d'esprits, coule dans la matrice en plus grande quantité qu'il n'en peut sortir, & est obligé de se faire issuë par les veines ou par les vaisseaux rompus où il croupit, & y produit inflammation.

Signa Diagnostica
Lyding inochi
 Les signes diagnostiques de cette maladie sont, tumeur, douleur, chaleur, avec fièvre continuë & ardente. Si l'inflammation vient d'un accouchement mauvais, le flux des lochies cesse. Si la suppression du flux periodique a precedé l'inflammation,

de quelque cause que vienne la suppression, elle sera dans cette occasion accompagnée d'ardeur d'urine. Il arrive encore quelquefois qu'il y a retention d'urine, & que le ventre est ferré.

Il peut encore arriver qu'à l'inflammation de la matrice succede un ulcere, sxisre, cancer ou gangrene. Un ulcere si l'inflammation suppure, ce qui se fait connoître par la fièvre, la chaleur, la tumeur & la douleur interieure, avec un batement precipité dans la region de la matrice, aussi bien que par la retention d'urine.

Le skirre vient quand la matiere est plus grossiere, & brûlée de telle sorte, qu'elle ne peut pas venir à supuration: ainsi les symptomes venant à se rallentir, la matiere s'endurcissant, il vient une tumeur skirreuse, qui se fait connoître par le sentiment qu'on a d'un poids en cette partie, accompagné d'une tumeur dure, & par la douleur qu'elle cause. De skirre vient ordinairement le cancer, parce que la matiere skirreuse se trouve

extrêmement chargée de sels , qui d'affoupis qu'ils étoient auparavant, deviennent fort agitez par la chaleur & le mouvement qui surviennent, & qui piquotent la partie avec les pointes. Et c'est en cela que le cancer est distingué du skirre car d'ailleurs l'une & l'autre de ces maladies sont une tumeur dure , produite d'une matiere grossiere & tartareuse.

succedit ch
Inflammation
Gangrena, et
Anter Cancer

 La gangrene succede aussi quelquefois à l'inflammation ou au cancer qui auront été mal pansez ; sçavoir, lorsque la chaleur est suffoquée par une trop grande quantité de sang, ou bien éteinte par une chaleur extérieure : d'où vient que la partie meurt faute de chaleur, car la vie ne consiste que dans la chaleur.

Les effets de cette maladie sont tres-dangereux & bien souvent mortels , en ce qu'elle cause bien-tôt la gangrene , c'est pourquoy il faut y porter remede au plûtôt. On connoît les signes de l'inflammation par une fièvre ardente & pressante. En ce cas il faut au plûtôt saigner aux

deux bras : si la fièvre ne presse pas extrêmement , il faut donner avant que de saigner le lavement suivant.

Prenez des feuilles de borrache , de laitue , de l'umbilic de Venus , de chacune un poignée , des quatre grandes semences froides , une once de chacune. Faites bouillir le tout jusqu'à la consommation d'une livre ; & faites dissoudre dans ce que vous aurez coulé une once de poulpe de casse, deux onces de miel violat, faites un lavement à prendre & à réitérer chaque jour. Ou bien il sera plus expedient de donner des lavemens de lait de chevre, avec du miel rosat , ou du sucre rosat , & des jaunes d'œufs , qu'il faut retenir longtemps , afin que tenant lieu de fomentation ils donnent du soulagement.

Un ou deux jours après il faudra tirer du sang du bras gauche , selon qu'il paroîtra nécessaire , & réitérer cette saignée cinq ou six fois , plus ou moins selon les forces de la malade, aiant toujours égard au flux qui

peut être plus ou moins grand. Après il faudra donner une purgation douce pour dépurer le sang, & moderer la chaleur & la fièvre.

Prenez une once de poulpe de casse, trois dragmes de senné mondé, une dragme de crème de tartre, il faut faire une infusion, qui monte jusqu'à six onces. Faites dissoudre dans ce que vous aurez coulé, une once de syrop rosat solutif composé, & faites une potion.

Cependant il faut donner chaque jour, soir & matin, des bouillons rafraîchissans pour moderer l'ardeur du sang; & si la fluxion presse trop, il faudra faire dissoudre un ou deux grains de laudanum, ou les faire prendre entiers avec un peu de conserve de roses.

Prenez des feuilles d'ozeille, de cicchorée, & de raisins de passe, une poignée de chacun, des quatre grandes semences froides, de chacune six dragmes : vingt-quatre amandes douces pilées & nouées dans un linge; des fleurs de nimphea & de vio-

lettres demy poignée de chacune : faites bouïllir le tout ensemble jusqu'à la consommation d'une livre & demi, faites un julep pour trois doses, à prendre au matin & au soir; ajoutez à chacune six dragmes de syrop de nymphaea, & à la dose du soir trois dragmes de syrop de pavot blanc, ou un grain ou deux d'opium. Cela fait, s'il n'y a plus de fluxion, on pourra saigner au pied, afin d'attirer le sang de la matrice vers les parties inferieures.

Ensuite il faudra donner une plus forte purgation. Et quoique les topiques soient de peu de consideration, on peut neanmoins en appliquer quelques-uns, comme la fomentation avec de l'oxycrat tiede sur la region de la matrice pendant vingt-quatre heures. Ensuite il faudra se servir de la fomentation emolliente & resolvante, telle qu'est la suivante.

Prenez de la racine de guimauve & de lys, deux onces de chacune; des feuilles de guimauve, de la mau-

ve, de parietaire & de violettes, une poignée de chacune, des semences de lin & de fenugrec, trois dragmes de chacune, des feuilles de camomile & de melilot, & de roses rouges, une pincée de chacune. Faites bouillir le tout jusqu'à la consommation de trois livres. Dissolvez dans ce que vous aurez coulé quatre onces de bon vinaigre, faites une fomentation pour fomentier la region hypogastrique, trois ou quatre fois par jour.

Après cela si l'inflammation se résout, les symptomes se diminuent aussi, & en ce cas il faut user des remèdes rafraîchissans : si le skirre se durcit, ou si le cancer survient, ce qui se connoit par les signes sus-nommez, il faut en faire la cure en son lieu. Si l'inflammation suppure, il suit un ulcere dans la superficie intérieure de la matrice, & le pus en sort par le col de la matrice, si l'ulcere est externe, le pus se répand dans la cavité de l'abdomen, & cause un abscez dans le voisinage des aines.

Les ulceres de la matrice peuvent provenir d'autres causes, comme d'une humeur chargée de serosité acre & salée qui ronge la substance de la matrice, comme dans les maladies veroliques, ou bien des fleurs blanches qui durent long-temps & qui ont la même acrimonie. Nous avons dit cy - dessus comme il faut la guerir.

Si enfin la gangrene survient avec l'inflammation, la douleur qui étoit auparavant fort grande devient plus modérée, & il en sort une odeur forte & puante. Si la gangrene n'est que dans le vagina, on peut y porter remede en faisant souvent scarification à la partie, en lavant avec de l'esprit de vin & des decoctions vulneraires, dans lesquelles il faut faire infuser la myrrhe & l'aloës y ajoutant l'egyptiac. Si la gangrene est dans la matrice elle est incurable : & il est tres-souvent faux que la matrice attaquée de gangrene sorte de sa place, & qu'en la coupant les femmes reviennent en santé : au moins ce

cas est fort rare , & l'operation me-
paroit fort dangereuse.



CHAPITRE VII.

De l'hydropisie de la matrice.

L'Hydropisie de la matrice arrive
quelquefois , mais rarement. Ri-
viere en connoit de deux sortes ; l'u-
ne qu'il appelle ventreuse , & l'autre
sereuse. Il en ajoute une troisième
qu'il nomme pituiteuse : mais cette
troisième n'est point , puisque la pi-
tuite est une humeur imaginaire.

La ventreuse arrive tres-rarement,
& est plutôt un symptome de l'hy-
dropisie sereuse, comme l'hydropisie
tympanite est un symptome de celle
qu'on appelle ascite, & c'est ce qu'il
faut observer , sçavoir si l'hydropisie
ventreuse n'est point ensemble avec
la sereuse; on les a veuës quelquefois
ensemble , quoy qu'on ne puisse
guere comprendre comment la ma-

trice peut contenir de l'eau dans le
tems que son orifice est ouvert. Ce-
te eau est contenüe dans les vesicu-
les hydatides qui se rompent petit à
petit & laissent couler cette eau, & se
rejoignent de nouveau, se remplis-
sent de serosité, & causent comme
une nouvelle hydropisie qui trompe
les Medecins aussi bien que ceux qui
le voyent, & font attendre tantôt la
mort, tantôt la vie. Or ces vesicules
hydatides ne sont autre chose que la
tunique de la membrane interne de
la matrice qui est separée des autres
tuniques par une effusion d'eaux
contenuës en icelles qui la relâchent
& lui font prendre la forme de ves-
sie, car il conte par l'Anatomie que
toutes les membranes se peuvent di-
viser en plusieurs autres tuniques. Il
peut se faire encore que les eaux
soient dans la matrice sans qu'elles y
soient par le moyen de ces vesicules,
sçavoir quand l'orifice interieur de
la matrice est skirreux ou fermé de
quelqu'autre façon.

La cause de toutes les hydropisies

est la même, sçavoir les obstructions qui se font à la matrice, à la ratte, & aux autres viscères qui empêchent le sang de circuler & de décharger les impuretez. D'où il arrive que les impuretés infectant toute la masse du sang, en gâtent le ferment, & ainsi il ne se fait que du sang chargé de crudité & de serosité. Et la partie qui est sereuse regorge en diverses parties du corps, & se jette tantôt dans la poitrine, tantôt dans la matrice, selon la différente disposition de ces parties. Cela supposé, il faut examiner comment l'hydropisie sereuse de la matrice se distingue de l'ascite, & en quoy elle differe des tumeurs skirreuses de la matrice, de la grosseffe & de la mole.

L'hydropisie sereuse se distingue de l'ascite, en ce que celle-là fait moins élever le ventre que celle-cy, parce qu'elle n'occupe que la region hypopatrique seulement, & élève cet endroit comme une tumeur. De plus ces symptomes sont moins fâcheux, & cette hydropisie n'extenuë

pas si tôt la malade que l'ascite.

Elle est différente des tumeurs chancreuses & skirreuses, en ce qu'elle ne cause pas de douleur & est moins dure : de la grosseffe, parce aussi qu'elle est moins dure, & que la grosseffe est accompagnée du bon état des mammelles & que les mammelles ont du lait. De plus les femmes grosses sont ordinairement assez gayeres & se portent bien, au lieu que celle qui ont l'hydropisie à la matrice sont tout autrement.

Cette hydropisie n'a point de signe particulier qui la distingue de la mole, quoique Riviere en assigne quelques-uns. De tous ceux qu'il rapporte on ne peut en tirer une véritable difference, ainsi en ce cas il faut user de prudence, & le Medecin doit prendre garde de ne pas se déclarer facilement sur la qualité de la maladie.

Les effets de cette hydropisie sont tres-mauvais ; car toute hydropisie est dangereuse ; cependant si on y apporte les remedes de bonne heu-

256 *De la chute de la matrice.*

re, l'experience & la raison nous ont fait voir qu'on la peut guerir. Il en faut faire la cure de même maniere qu'à des pâles couleurs. Elles ont les mêmes causes, ainsi il faut se servir des mêmes remedes.



CHAPITRE VIII.

De la chute de la matrice.

LA chute de la matrice est, lorsqu'elle se déplace & qu'elle sort de son assiete ordinaire. La cause de ce déplacement vient ou de ce que les ligamens de la matrice sont rompus, ou bien de ce qu'ils sont relâchez : & selon que la rupture ou le relâchement des ligamens est considerable, la chute est plus ou moins grande.

La rupture des ligamens se peut faire par quelque accident, par quelque coup, pour avoir porté un fardeau trop pesant, pour avoir souffert

un choc violent de tout le corps , mais sur tout pour un accouchement difficile , & pour avoir arraché avec violence l'arrierefait de la matrice.

Le relâchement est causé par une humeur sereuse qui s'est portée dans les ligamens par l'orifice des arteres , & elle les rend lâches à cause de sa grande humidité , ou bien ce sont les fleurs qui durent long-tems qui causent ce relâchement.

Cette maladie se découvre assez aux yeux par la chute de la matrice. Ses causes se manifestent par quelque'un des cas que j'ai notés. Ses effets ne sont pas dangereux par eux-mêmes , la mort s'ensuit pourtant quelquefois à cause des symptomes qui l'accompagnent.

La chute de la matrice qui vient de la rupture des ligamens est incurable ; celle qui vient par le relâchement est dangereuse. La cure s'en fait par des remedes qui repercutent, évacuent & dessèchent l'humeur de la partie.

Premierement il faut remettre la

258 *De la chute de la matrice.*

matrice dans sa place, mais parceque les excremens qui sont dans les boyaux pourroient empêcher qu'on ne la pût remettre, il faut auparavant donner un lavement emollient & laxatif. Après qu'on aura vuïdé ainsi les excremens & les humeurs, il faut remettre la matrice sans s'amuser à fomenten, à oindre & d'autres semblables choses; car il y a à craindre que la gangrene ne se ferme à cause de la froideur de l'air, qui ferme les pores, empêche la transpiration des humeurs, & étouffe la chaleur de la partie; car la matrice est chargée de quantité d'humeurs qui se corrompent aussi-tôt qu'il n'y a plus de chaleur, comme l'eau qui croupit faute du mouvement se corrompt. Si la gangrene survient à la matrice, il faut d'abord en couper tout ce qu'on pourra, & empêcher à même tems l'hémorragie en jettant dessus la partie de la poudre de vitriol. Ensuite il faudra s'il se peut user d'un digestif. Avant cela il faut user d'injections qu'il faut toujours faire faire, afin

que l'ulcere soit toujours net & sans ordure. Après avoir remis la matrice dans sa place, il faut l'y retenir. On en vient à bout en mettant dans le col de la matrice vers son orifice intérieur un cercle qu'on appelle utérin, percé dans le milieu, de figure ovale, fait de liege & entouré de cire, afin qu'il ne blesse pas les parties. Après qu'on a mis ce cercle, la matrice ne bouge plus de son lieu, les femmes sentent beaucoup plus du plaisir dans les embrassemens, elles conçoivent, enfantent, & font toutes les autres fonctions de la vie. Au tems de l'accouchement il faut sortir le cercle & le remettre de même après l'accouchement.

Cela fait, il faut remedier au relachement des ligamens, & pour cela il faut repousser, évacuer & dessécher l'humeur qui le cause. 1. Pour la repousser il faut tirer deux ou trois fois du sang du bras droit à la quantité que la nécessité l'exigera: purger souvent pour sortir les humeurs, ensuite prendre les bains ou le demi-

260 *Des maladies aiguës &*
bain dans des étuves , durant quel-
ques jours. 2°. Si cela ne suffit pas,
il faudra user de ptisane desiccative
faite avec d'antimoine crud, la false-
pareille & les coquilles noix.



CHAPITRE IX.

*Des maladies aiguës & chroniques
des femmes enceintes.*

LEs maladies aiguës sont celles
qui font leur cours vîte , mais
avec danger. Les chroniques sont
celles qui tiennent plus long-tems ,
mais avec moins de danger. Si les
maladies aiguës viennent aux fem-
mes grosses , elles sont fort dange-
reuses , tant pour la femme que pour
le foetus qu'elle porte. Ainsi puisqu'il
y a deux sujets dans cette maladie, il
y faut plus de précaution que pour
les femmes qui ne sont point grosses.

La methode de la plûpart des Me-
decins dans les maladies aiguës est :

d'ordonner une nourriture legere, la saignée frequente & les purgations selon les forces de la malade. Si c'est une femme grosse qui ait ces maladies, ils s'y prennent tout autrement, & ils ne songent pas tant à guerir la femme grosse, qu'ils ne songent encore à conserver son fruit. Ainsi ils ordonnent une nourriture beaucoup plus grande qu'il ne convient pour les maladies aiguës, parce qu'il est mieux, selon Hippocrate, de pecher par l'excez que par le défaut.

De peur que le foetus ne perde son aliment, ils font la saignée legere, parceque, selon le même Hippocrate, la femme avorte si on lui tire beaucoup de sang. Ils sont indeterminés sur la purgation, & demandent soigneusement le tems de la grossesse, parceque, comme dit Hippocrate, on peut donner des remedes à une femme grosse quand la matiere surabonde, comme depuis le quatrième jusqu'au septième mois de la grossesse. Dans les premiers mois de la grossesse les ligamens sont fort

delicats & au derniers le foetus est grand & pesant, ainsi par la trop grande fermentation du remede on pourroit le faire sortir; comme il arrive aux fruits des arbres, qui au commencement sont moux, & ensuite ils ont des queue's seches que le vent fait aisement tomber. C'est pourquoy dans les premiers & derniers mois de la grossesse, ils n'ordonnent point la purgation à cause qu'elle est dangereuse au foetus.

C'est la doctrine & la methode des Anciens, dans les maladies des femmes grosses, qui, comme nous ferons voir, repugne à l'experience & à la raison, s'ils conviennent de ce dont personne ne disconvient que les maladies aiguës ont les mêmes causes & la même nature dans les femmes grosses & dans celles qui ne le sont pas. Et cela seul convaint qu'il faut les traiter de même façon.

Or la nature des maladies aiguës consiste en cela, qu'elles donnent une fièvre ardente accompagnée de symptomes étranges. Et puisque la

fièvre vient d'une grande corruption & dissolution de sang, il ne faut pas augmenter cette corruption, mais au contraire la faire évacuer au plutôt avec des remedes convenables. Cela se peut faire par une nourriture legere, par la saignée & par les purgations. Ceux qui croient que la saignée & la nourriture trop legere privent le fœtus de sa nourriture, & que la purgation fait avorter, n'usent ni de l'un ni de l'autre.

Mais pour ce qui est de la nourriture, il est mieux, contre le sentiment d'Hippocrate, de pecher par le défaut que par l'excez : car lorsque le fœtus est malade il lui faut peu de nourriture, & la trop grande quantité l'étouffe. Et comme l'ardeur de la fièvre dissout continuellement le sang & le corrompt, il faut de nécessité que tout ce qui prend la nature du sang, s'altère & se corrompe. Ainsi plus il y a d'alimens, plus il y a de la corruption, & de cette façon le fœtus souffre davantage de la grande nourriture que de la legere :

264 *Des maladies aiguës &*
de sorte qu'il a besoin de peu d'alimens, puisque le peu qu'il en peut prendre ne se peut guere changer en bonne nourriture ; outre qu'il est constant que l'enfant risque plus de mourir par la fièvre que par sa legere nourriture : car étant foible & malade, il ne peut guere resister à l'ardeur & à la corruption que cause la fièvre, & on ne peut moderer cette fièvre, qu'avec des remedes rafraichissans, ainsi pour premier remede il faut tirer du sang.

Je dis encore contre Hippocrate qu'on peut saigner sans danger depuis le premier jusqu'au dernier mois de la grossesse, & qu'il faut de nécessité saigner dès que la femme grosse se trouve atteinte de maladies aiguës. La raison en est premierement,

Parce que la saignée ne prive pas le fœtus de la nourriture, & que les esprits ne sont point du tout propres à faire de bon sang durant la fièvre, à cause de leur corruption & dissolution. Outre que comme nous avons dit, le fœtus atteint de maladie

die

die a besoin de peu d'alimens , puis-
que nous voyons qu'une personne
malade rejette les alimens , & quoy-
qu'on tire beaucoup de sang , il en
reste assez pour la nourriture. Se-
condement la saignée est necessaire
à cause de la fièvre de la mere, & de
celle de l'enfant , & l'un & l'autre
demandent la saignée pour leur con-
servation. Dans la fièvre il faut sai-
gner autant de fois qu'elle se trouve
dans le même état. Il y a lieu de
douter s'il faut saigner au pied une
femme grosse. Les Medecins an-
ciens aussi bien que quelques-uns
des recens l'improuvent en ce cas :
parce , disent-ils , que le saignée au
pied fait que le sang coule en trop
grande quantité dans la matrice &
étouffe le fœtus : Mais l'experience
nous'a fait voir qu'en ce cas on peut
sans danger tirer du sang des veines
inferieures, & la raison nous le con-
firme. Car quoique le sang soit por-
té des parties superieures aux parties
inferieures, la revulsion s'en fait plû-
tôt vers les grands vaisseaux des

266 *Des maladies aiguës &*

cuisse & des jambes , que dans les petits qui sont à la matrice ; outre que cette revulsion ne seroit pas de grande consequence ; toutefois un jeune Medecin ne doit pas opiner pour cette saignée au pied , sinon dans une necessité pressante ; car la saignée au bras fait ordinairement tout l'effet que l'on peut attendre.

Hippocrate dit qu'on ne peut sans danger , purger dans les premiers & derniers mois de la grossesse, hormis que la matiere n'abonde , parceque le foetus est delicat dans les premiers mois, & pesant dans les derniers ; & qu'ainsi il ne peut pas tenir contre la force d'une purgation, & par consequent qu'il ne faut point donner de remede aux femmes grosses dans ces tems de grossesse.

Mais selon le sentiment même de ceux qui suivent celui d'Hippocrate , le purgatif quoique répandu dans toute la masse du sang cause une assez legere fermentation, pourveu qu'il ne soit pas trop fort , &c

qu'il ne cause pas un mouvement si grand qu'il fasse avorter. On peut donc sans crainte en tous tems de la grossesse ordonner les purgations, peu fortes pourtant, pour les donner avec plus d'assurance. Mais s'il arrivoit que la femme grosse fût atteinte d'épilepsie ou d'une forte apoplexie, il faudroit sans tarder ni balancer lui donner un purgatif des plus forts avec le vin emetique : car il vaut bien mieux que le fœtus perisse seul, que s'il perissoit & la mere aussi faute de remede. Quoique pourtant l'enfant ne meurt pas d'ordinaire, & qu'il est souvent heureusement délivré du danger.

Il faut conclurre de tout ce que nous venons de dire, que les maladies aiguës des femmes grosses se doivent traiter par la nourriture legere, les saignées & les purgations, comme dans les femmes qui ne sont pas grosses, avec cette précaution néanmoins, que les remedes doivent être peu forts pour celles qui sont grosses, selon que la nature de la ma-

ladie le permet , & comme l'on a
côûtume de faire dans les maladies
chroniques qu'on traite lentement ,
mais auffi avec affurance.



CHAPITRE X.

*De l'avortement ou fausse-
côuche.*

LA fausse-couche arrive aux fem-
mes de toute sorte d'âge & de
toute sorte de temperament. Elle est
souvent precedée d'une pesanteur
des reins & des cuisses , d'une dou-
leur à l'os pubis & à l'os sacrum , &
d'une perte de sang, immédiatement
avant que le foetus sorte.

Elle vient souvent pour avoir fait
des exercices violens du corps, pour
avoir porté des fardeaux trop pesans,
ou pour avoir fait des chûtes qui
rompent les ligamens , qui tiennent
le foetus & l'arrierefaix attachez à la
matrice, ou bien par une grande fer-

mentation du sang , qui rompt les mêmes ligamens.

Cette maladie est dangereuse à cause de l'hémorragie qui donne la mort à la malade , ou qui du moins ruine ses forces d'une telle maniere que la malade paroît morte. L'avortement est encor suivi des convulsions , de la fièvre , de l'assoupissement ; & toutes ces suites sont autant de signes d'une mort prochaine , si on n'y porte du soulagement , avec des revulsifs , des cordiaux, des évacuatifs & des narcotiques. Ainsi il faut premierement tirer du sang des deux bras à la quantité de six onces. Il est plus expedient en ce cas pour faire une plus grande revulsion de tirer peu de sang , mais reïterer souvent la saignée ; il faut avant la saignée faire prendre à la malade le lavement suivant.

Prenez une livre de lait de chevre, deux onces de miel rosat ou violat, mêlez-le tout & en faites un lavement. Donnez ensuite les remedes narcotiques , comme sont , deux

270 *De l'avortement,*

dragmes de syrop de pavor blanc ;
ou un grain & demi de laudanum,
ou une once & demi de suc d'ortie
qui arrête le sang par sa vertu spe-
cifique. Faites prendre ensuite la po-
tion suivante.

Prenez d'eau de plantin & de ro-
ses, trois onces de chacune, une
dragme de sel de prunelle, un scrupu-
le de terre sigillée, une once de syrop
de grenades aigres, ou de roses se-
ches. Mêlez le tout, & en faites une
potion.

Faites des fomentations d'oxycrat
simple sur l'abdomen. S'il reste dans
la matrice quelque partie de l'arriere-
faix, ou de ce sang qui coule après
que l'enfant est sorti, il faut faire des
fomentations emollientes sur la re-
gion de l'abdomen, avec la decoc-
tion des racines emollientes, des se-
mences de lin & de fenugrec, ensui-
te un Chirurgien expert peut tirer ce
qui reste dans la matrice.

L'hémorragie ne cesse point, tant
qu'il reste dans la matrice quelque
partie de l'arrierefaix, ou des gru-

maux de sang , parce que le sang dilate l'orifice de la matrice, & empêche qu'il ne se ferme ; de sorte que les vaisseaux qui sont dans la matrice & qui lui sont continus vident leur sang par l'orifice qui lui est ouvert. Ainsi il faut sortir ces grumeaux de sang restés dans la matrice ; si l'on trouve de la difficulté à le faire à cause du peu d'entrée que donne l'orifice interieur de la matrice , il faut continuellement faire des fomentations avec la decoction emolliente. On peut même réiterer les remedes ordonnés cy-dessus, jusques à ce que le Chirurgien puisse mettre sa main dans la matrice. Si l'hémorragie persevere il faut réiterer la saignée , les purgations & les narcotiques. Il faut user pour boisson ordinaire de la ptisane de racine de la grande consoude.



TRAITE'
DES MAUX
VENERIENS.

CHAPITRE I.

De la Verole

§ A plûpart des Medecins ont dit, que la maladie venerienne n'avoit été connuë que depuis le Siege de Naples, qui fut l'an 1494 & que les Espagnols communiquerent ce mal aux François en se mêlant dans leur armée, au temps que Charles VIII. Roy de France avoit la guerre contre Alphonse Roy d'Es-

pagne. Quelques-uns ont écrit que les soldats de Christofle Colomb avoient apporté cette marchandise de l'Amerique, & qu'ils l'avoient ensuite débitée dans l'Espagne & dans l'Italie. Mais si on veut regarder de près, on pourra facilement reconnoître, que cette maladie avoit été connue plusieurs siècles avant Christofle Colomb. Moyse parle dans le Levitique de l'écoulement de semence ; & ordonne que ceux qui en sont atteints soient separez de la compagnie des autres Israélites, il les declare pollus. Herodote rapporte au premier livre de son histoire, que les Scythes qui avoient violé le Temple de Venus Uranie de la ville d'Ascalone eurent tous le mal des femmes, que cette Déesse irritée leur fit souffrir en punition.

J'avoüe bien qu'Hippocrate ni Galien n'ont point connu cette maladie, quoy que pourtant on en trouve tous les symptomes marquez en divers endrois de leurs écrits. Car qu'auroient-ils voulu indiquer

par la gonorrhée dont ils parlent si souvent ? que peuvent être ces ulcères malins & ces pustules qu'ils remarquent, sinon la verole ? & nous ne devons pas être surpris, s'ils nous semblent avoir ignoré cette maladie, ou bien s'ils n'en ont pas parlé clairement, puisqu'ils n'ont pas fait non plus l'histoire de la petite verole ni de la roujole.

Quoy qu'il n'y ait rien dans la Médecine de plus ancien, de plus fréquent & de plus commun; je veux bien croire qu'au siège de Naples à cause de la dissolution extrême des soldats avec les femmes débauchées d'Italie, la maladie vénérienne fut plus commune & plus cruelle qu'en autre tems : mais je ne puis me persuader que cette maladie ait commencé pour lors en Europe, & qu'aussi-tôt elle se soit répandue par toute l'Asie & par toute l'Afrique : outre que Salicet, Gordon & Valefcus. Auteurs dont le premier vivoit en l'an 1270. le dernier en l'an 1418. & l'autre vers le milieu de ces

deux , témoignent que les hommes contractent ce mal des femmes impures. De plus ces frequentes lepres des premiers tems , sont-ce pas des suites de la maladie venerienne inveterée, dont le vif argent par sa vertu tres-active guerir de nos jours tout le venin , sans qu'il en reste en aucune façon. Après avoir recherché l'origine de cette maladie , examinons sa nature & son espece.

On definit donc le mal venerien, une maladie venuë par contagion , qui corrompt la masse des humeurs & les parties solides , qui se manifeste par des tâches rouges , des tumeurs , des ulceres & des douleurs aiguës. Ce mal se contracte par l'usage des femmes , ou en couchant avec quelqu'un qui en soit infecté , ou par quelqu'autre attouchement. Si l'on a pris ce mal par le coït , il se fait premierement sentir dans les parties honteuses , & dans ces mêmes parties il fait des ulceres , des bubons , la chaude-pisse & d'autres maux de cette nature. Si le nour-

rifson est atteint de ce mal , le bout des mammelles de la nourrice devient ulceré ; & si c'est la nourrice qui soit infectée , l'enfant aura des ulceres à la bouche & au gosier , & si quelqu'un boit dans un verre , ou se sert d'une cuiliere dont un verolé se soit servi peu de tems auparavant, il vient de petits ulceres dans la bouche , à la langue , au palais & au gosier.

La cause de ce mal consiste en un certain ferment qui dissout les humeurs & qui ronge les membres, & qui après avoir demeuré quelques jours comme assoupi dans la partie où il se trouve , vient à se manifester & cause inflammation ou fait ulcere, ou bien il charge la partie d'empoules ou de tumeurs.

Il n'est pas difficile de découvrir par plusieurs signes le venin caché, comme par exemple si après les ulceres des parties honteuses , la chaude-pisse ou autres symptomes semblables , on sent des douleurs dans les membres ou aux jointures , qui

causent plus de douleur durant la nuit , ou que le malade ait un continuel mal de tête , s'il a des ulcères à la bouche, au palais , au gosier, si la tête & son corps deviennent tous empoulez ou couvert de pustules , si l'Anus est entouré de chancres , s'il y a inflammation au scrotum & autres parties , il n'y a plus à douter que ce ne soit la verole ; & on doit juger qu'elle est inveterée si les os ont des exostoses , en maniere de bosse ou de grains de cha-pelets.

Il sera un peu plus difficile de connoître cette maladie , si on ne remarque que quelques-uns des symptomes que j'ai rapportés : mais tres-difficile si elle se cache sous les symptomes des autres maladies ; comme par exemple si elle est accompagnée de mal aux yeux , de perte de vueë, de surdité, de tintement d'oreille ou de vertige. Il faut en ce cas recourir à un Medecin habile & expert pour découvrir le mal ; qui interroge le malade sur ses maladies pas-

sées, qui lui demande s'il a eu quelque chaude-pisse ou quelques bubons, & de quels remedes il s'est servi: par cette voye le Medecin pourra decouvrir les embûches de l'ennemi caché, & lui porter ses traits à coup seur. De tout cela il paroît manifestement que le mal venerien, n'est pas tant une seule, que plusieurs grandes maladies qui ne laissent aucune partie du corps saine & qui troublent toutes ses actions.

Contre ce cruel mal, il faut mettre en usage les plus forts secours de l'Art, pour faire sortir & pour étouffer entierement toute la corruption maligne & le venin qui sont dans les vaisseaux, dans les visceres & dans les parties solides, & pour donner de la force aux parties affoiblies, il faut user de diette & se servir de la Chirurgie & de la Pharmacie.

Pour ce qui regarde la diette, il faut choisir un air autant temperé que faire se pourra, afin que le venin s'exhale plus facilement, se ser-

vir d'alimens rafraichissans & humectans , afin que l'humeur visqueuse & gluante du venin se detrempe. C'est pour cela aussi qu'il ne faut point deffendre les boüillons comme on le faisoit autresfois ; il faut au contraire les ordonner pour deux fois le jour , le soir & le matin, & même y faire boüillir des herbes rafraichissantes.

Le malade pourra user pour boisson ordinaire d'une decoction de false pareille, de gaiac & de semblables , dont la vertu n'est pas seulement de faire sortir la portion deliée & volatile de l'humeur , mais encor par la force qu'ils ont de penetrer , ils detrempent la lie du ferment & la partie de l'humeur la plus visqueuse & la plus fixe. Si le malade a la fièvre & se trouve sec , l'eau d'orge lui est bonne avant & pendant le repas , son sommeil doit être moderé , ses exercices moins violens qu'à l'ordinaire , & qui lui soient convenables comme la chasse , le jeu de paume & d'autres sem-

blables, qui excitent la matiere crou-
pissante, la subtilisent & la portent
des parties internes aux externes. Il
faut s'abstenir tout-à-fait des fem-
mes: car le coït redouble le mal des
parties genitales, ruine les forces &
déperit tout les membres.

Si le ventre est serré, il faut le ra-
mollir par les lavemens ou avec des
herbes humectantes & des ptisanes
laxatives. Il faut bien se garder de
se mettre en colere, car cette pas-
sion broüille & aiguise les humeurs.
Il faut aussi éviter avec la même pre-
caution, de tomber dans la tristesse
ou dans le chagrin, pour ne pas
fixer extrêmement la matiere cor-
rompue & enfoncer davantage le
venin.

La Chirurgie & la Pharmacie doi-
vent agir de concert de cette sorte.
premierement il faut saigner, afin de
décharger par cette évacuation la
corruption qui est dans les veines &
de preparer tout avec plus d'assuran-
ce & de facilité pour l'usage du vif
argent. Il faut pourtant avant la

saignée donner un lavement émollient & laxatif, de cette composition.

Prenez de feuilles de mauve, de violettes & de borache de chacune une poignée, une once des quatre grandes semences froides pilées, une demi poignée de son sec, faites bouillir le tout jusqu'à la consommation d'une livre; faites dissoudre dans ce que vous aurés coulé une once de catholicum fin, deux onces de miel violat, & faites un lavement à prendre à une heure commode.

Après la saignée, il faudra sortir les excremens du ventre avec la ptisane ou le bolus suivant.

Prenez six dragmes de thamarin, une demy once de fenné mondé, quelques tranches de limon, ou en leur place une dragme de sel de prunele, une pincée de roses rouges, & faites infuser le tout dans autant d'eau de fontaine qu'il en faut pour boire deux grands traits, & cela pendant la nuit à la fraîcheur: après

avoit coulé l'infusion, il en faut faire prendre un grand trait à six heures du matin , & un autre deux heures après , continuant ainsi durant trois jours. Ou bien,

Prenez six dragmes de casse nouvellement extraite , trois dragmes de la confection hamech , un scrupule de mercure doux , une dragme de crème de tartre , mêlés le tout & en faites plusieurs bolus à prendre le matin , qu'il faut réitérer le lendemain.

Après avoir ainsi purgé le corps, il faut saigner au bras gauche selon que les forces & la quantité du sang le demanderont.

Ensuite il faut mettre le malade dans le bain d'eau tiède durant huit ou dix jours , & cela deux fois le jour soir & matin , & il faut qu'il s'y tienne une heure ou demi heure toutes le fois : que si les forces ne lui permettent pas , il prendra le demi bain pendant douze ou seize jours ; cependant après cinq ou six jours de ce bain , il pourra se reposer du

rant deux ou trois jours. Dans le bain ou demi bain il faut lui donner un bouillon fait d'herbes rafraichissantes, ou une livre de lait de chevre ou un verre d'eau d'orge avec du syrop de capillaire. Si le corps est replet, il faut au milieu du bain saigner aux deux pieds jusqu'à la quantité de huit onces de sang, remettant le bain jusqu'à un jour ou deux après la saignée : il faut lui donner durant le bain la ptisane laxative ordonnée ci-dessus.

Il y en a plusieurs qui après que le tems des bains est expiré ne songent qu'à faire suer ou sous un arc, ou sous un pavillon ; avec la vapeur de l'esprit de vin, faisant auparavant prendre une dose de falsepareille & de gaiac. Mais cette methode ne sert qu'à faire sortir la partie de l'humour la plus deliée, & laisser la plus grossiere qui demeure si figée qu'elle est bien souvent à l'épreuve du vif argent. C'est pourquoi il faut condamner cette pratique comme nuisible au malade ; & puisque le vif ar-

gent est le remede specifique pour la maladie venerienne , il faut que tout ce qu'on ordonne lui dispose les voyes en ouvrant les pores , en detrempant , attenuant & adoucissant la masse du sang grossiere, seche & pleine de suc corrosifs , afin que le venin sorte plus facilement par la salivation. Durant que le malade prend les bains & se purge il doit user de cette decoction.

Prenez une once de falsepareille hachée menu , une demi once de rapure de gaiac , faites infuser le tout l'espace de douze heures sur les cendres chaudes dans quatre livres d'eau de fontaine. Faites bouillir le tout jusqu'à la consommation de la quatrième partie , qu'il prenne de cette decoction pour sa boisson ordinaire sans vin.

Le corps ainsi disposé par la saignée , purgation , decoction & bain , il faut venir à l'usage du mercure qui seul peut emporter la racine du mal. Les sudorifiques , comme le gaiac & la falsepareil-

le & autres semblables , diminuent le mal à la verité, mais ils ne le guérissent jamais entierement : ils commencent la cure ; mais ils ne l'achèvent pas ; car le venin vient à revivre peu de tems après , & les symptomes recommencent comme devant. De sorte que la parfaite guérison dépend entierement du vif argent ordonné & pris comme il faut.

Le mercure se prend en diverses façons , les uns s'en servent en friction comme d'un onguent mercurial , d'autres en emplâtre , d'autres en précipité blanc ou rouge pris par la bouche pour exciter la salivation ; mais à mon sens la friction est la meilleure , puisqu'en effet elle est plus propre à faire penetrer le mercure plus facilement. La friction se fait avec l'onguent Neapolitain dont voici la description.

Prenez une livre de mercure crud & net , trois dragmes de therebentine de Venise , battez le tout durant long-tems dans un mortier de metal jusques à ce que le mercure soit

éteint , ensuite mêles-y petit à petit deux livres de graisse douce de pourceau ; broüillez le tout durant un tems & en faites un onguent pour l'usage.

Il faut de cet onguent oindre tout le corps , depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux, excepté l'abdomen & la poitrine qu'il faut laisser pour la qualité des parties qu'elles renferment. Mais afin que l'onction aye son effet , il faut exposer le malade auprès d'un feu fort clair , ou bien s'il est foible il faut l'oindre dans le lit. Il faut employer cinq ou six onces d'onguent à chaque friction. Pour les plus delicats la premiere friction doit être seulement de quatre onces, & à ceux-là il ne leur faut oindre que la plante des pieds , les jambes , les cuisses , les fesses & les bras seulement. Il faut pourtant réiterer cette friction plusieurs fois , mais ne la faire qu'une fois par jour pour le plus , sçavoir le matin à jeun, ou le soir deux heures avant de manger.

Que si après trois frictions , il ne paroît aucun indice de salivation , il faudra en faire deux le jour , sçavoir le matin & le soir , pourveu que le malade soit d'ailleurs robuste , ou bien une pourra suffire en augmentant la dose de l'onguent. Il y a pourtant à observer , qu'il ne faut point faire plus de sept ou huit frictions , & qu'il faut cesser entierement d'en faire, lorsqu'on voit des indices de la salivation. Ce qui se fait remarquer en ce que la tête fait mal, les gencives & la langue s'enflent , le visage devient rouge , le gosier âpre , il se fait des ulceres dans la bouche , on crache beaucoup & souvent, & après quelques jours la bouche est toute en ulcere , & pour lors on a de la peine à parler, à cause de la grande ardeur du palais & de la langue, que si on ne les arrouse souvent avec du lait tiede on souffre des douleurs extrêmes ; & dans ce tems là la salive sort sans intermission avec une puanteur insupportable. Si la salive se déborde de telle sorte qu'il y ait dan-

ger de suffocation , il faut pour ne pas exposer le malade à ce danger, le saigner deux ou trois fois, & lui faire prendre de la ptisane laxative de deux jours l'un.

Il arrive quelquefois qu'après deux ou trois frictions les tranchées & le flux de ventre incommode le malade, & font cesser la salivation ; c'est pourquoi il faut d'abord détremper les excréments avec deux ou trois lavemens par jour , composés de lait tiède , de sucre rosat , des jaunes d'œufs, ou de lait seulement, à prendre vers le milieu ou sur la fin de la salivation.

Pour nettoyer les ulcères de la bouche , il faut user du gargarisme suivant.

Prenez une pincée d'orge entier, de reglisse & des raisins mondés , de chacun six dragmes , une pincée de roses rouges , vous ferez bouillir le tout jusqu'à huit onces & vous dissoudrez deux onces de miel rosat dans ce que vous aurez coulé, & ferez un gargarisme avec lequel le malade

lade lavera frequemment la bouche, ou bien avec du vin rouge mêlé avec de l'eau. Si le malade peut user de celui-ci, il sera beaucoup meilleur & plus efficace.

Pendant que la salivation durera il faut faire prendre au malade de la decoction de salsepareille, ainsi qu'elle est ordonnée cy-dessus, horsmis que la trop grande ardeur ne l'empêchât : car en ce cas il faudroit lui donner une decoction rafraîchissante & humectante ; à quelques-uns il faudra ordonner ensuite le lait d'ânesse pour rétablir la santé. Il arrive tres-souvent lorsque le venin s'est enraciné, qu'après tous ces remedes il reste des tumeurs dans les os avec carie accompagnée d'une douleur extrême. En ce cas il faut découvrir l'os, & par le moyen du fer ou du feu en ôter toute la porriture, & par les autres remedes remettre la partie en son premier état.

Si toutes ces frictions faites comme il faut n'excitent la salivation, ni n'en font paroître aucun indice, il

faut que le malade prenne du repos dans le lit ; & après qu'il aura ainsi pris du repos sept ou huit jours après les frictions , il faut de nouveau le saigner , le purger & le mettre dans le bain , après quoi on peut le laisser sans desespérer de sa parfaite guérison ; puisqu'il en est arrivé de même à plusieurs qui sont guéris parfaitement.

Car le mercure ne guérit point cette maladie seulement par la salivation , mais encor quelquefois par le flux de ventre, d'autres fois même par la seule transpiration & en étouffant le venin , sans qu'il paroisse aucune évacuation sensible des humeurs.

Cependant afin que ces personnes là vivent avec plus d'assurance , il faut leur ordonner l'usage de la decoction d'antimoine & de felsepareille durant vingt-jours, ou l'opiate Neapolitaine de Du-Renaud : les eaux minerales aigrelettes leur seront bonnes après cela.

Les plus malheureux sont ceux

qui ont des ulceres au gosier & aux amygdales, si la salivation ne se fait pas en eux : car difficilement peuvent-ils guerir par d'autres remedes; & s'il y en a quelques-uns qui les en puissent guerir, je croy que sont ceux que j'ay ordonnés cy-dessus; sçavoir, la decoction d'antimoine crud, de felsepareille &c. A quoy l'on peut ajoûter tous les quatre jours une medecine purgative de fenné, avec quelque preparation d'antimoine s'il faut émouvoir plus fortement.

Cependant il faut toucher les ulceres des amygdales & du gosier avec de l'esprit de vitriol, ou de souphre, ou d'eau de sublimé. Il faut laver frequemment la bouche & le gosier avec de la decoction d'orge, y ajoûtant la quatriéme partie du collyre de Lanfranc ou de l'eau de chaux.

Ceux qui ont de coûtume d'exciter la salivation par des emplâtres, s'y prennent de cette maniere. Ils étendent sur de la toile la quantité

nécessaire de l'emplâtre de Vigo, auquel ils ajoutent quatre fois plus de mercure qu'il n'en a, avec quoi ils font des emplâtres, dont ils couvrent la plante des pieds, les jambes, les cuisses & les fesses, les lombes, le dos, les épaules, le col & les bras, & ordonnent au malade de garder tout cela dans le lit, jusques à ce que les symptomes de la salivation paroissent, ce qui arrive quelquefois le second jour, quelquefois le quatrième, quelquefois le sixième; que si dans tout ce tems on ne voit point d'indice de salivation, ils renouvellent les emplâtres, & font quelques frictions.

*qui
guérissent
cette maladie*

*Par la
fumée
du mercure*



Ceux qui guérissent cette maladie par la fumée du mercure, mettent une demi once ou six dragmes de vif argent dans un creuset rougi, au feu, qu'ils placent sur des charbons ardents, afin que le malade assis dans une chaire percée, ou renfermé commodément sous un pavillon, en reçoive la vapeur. Cependant afin que cette vapeur ne donne

pas à la tête , ils lui ceignent le col d'un linge ou d'une étoffe, & le font tenir ainsi jusques à ce que tout le mercure se soit exhalé , ou bien ils font des tablettes de mercure éteint avec la therebentine , du vinaigre distillé , le bol commun & des charbons pulverisez , tout cela joint ensemble en une masse qu'ils étendent sur du papier & qu'ils font ainsi secher à l'ombre. Il faut pourtant garder cette proportion , que toute la composition du mercure fasse la troisième partie de ces tablettes, dont ils jettent petit à petit une once & demi , ou deux onces sur des charbons ardents, ou dans un creuset, afin que le malade en reçoive la fumée. On fait ce parfum une ou deux fois le jour, & on le continuë jusques à ce que la salivation paroisse.

La dernière façon de guérir la verole, se fait avec du mercure précipité, blanc ou rouge , pris par la bouche à la quantité de douze ou quinze grains , continuant pendant six, ou huit , ou douze jours , jusques à

ce que la salivation se fasse en abondance : si elle se fait lentement , il faut la hâter avec six ou dix grains tout au plus de précipité rouge. Mais cette methode est detestable ; car de cette sorte on n'emporte jamais la racine du mal , parceque les ulceres que le remede fait dans la bouche sont petits , ainsi il n'en peut sortir que la partie la p'us subtile du venin , & la lie reste, ne pouvant être portée à la bouche par une si petite quantité de mercure : ce remede ne peut jamais non plus étouffer le venin , au lieu que tout cela se fait fort bien par les frictions.





CHAPITRE II.

*De la gonorrhée virulente, ou de la
chaude-pisse.*

LA chaude-pisse est un flux involontaire de semence purulente & sale, accompagnée de douleur, d'une ardeur d'urine, & d'une tension de la verge, causé par une inflammation des prostates, qui vient de ce que les parties genitales échauffées & dilatées dans le coït reçoivent facilement l'effet du venin verolique.

L'inflammation des prostates dans la chaude-pisse est causée par une vapeur acre & maligne qui s'est insinuée dans les parties par l'uretre durant le coït ; dont l'acrimonie fait enflammer, fermenter, & corrompre ensuite la semence : les glandes s'enflent & s'enflamment & forment un abscez, qui étant venu à suppuration, il en sort une matiere purulente &

296 *De la gonorrhée virulente,*
sale, qui paroît tantôt jaune, tantôt
verte, , selon la différente configura-
tion des parties qui composent le
venin. De là viennent les ulceres
dans l'urètre, l'ardeur d'urine & tou-
tes les excrescences & inflammations
qui suivent.

La chaude-piſſe ne se fait pas sen-
tir d'abord, dans les uns elle demeure
cachée trois ou quatre jours, dans
d'autres dix, jusques à quinze quel-
quefois; & il arrive rarement qu'elle
se manifeste le jour qu'on la prise.

La premiere fois qu'elle paroît,
l'urine est extrêmement ardente, la
tête du membre enflammée & char-
gé d'une humidité sale blanchâ-
tre qui s'augmente de jour en jour &
devient toujours plus acre; elle
change cette couleur blanchâtre en
une autre jaune ou verte, & cause
cette tension fâcheuse & douloureu-
se de la verge, durant la nuit princi-
palement; & quelquefois cette ten-
sion est si forte & si cruelle, que la
verge se recourbe à cause de la gran-
de inflammation de ses ligamens &

de ses muscles ; c'est pour lors la chaude-pisse qu'on appelle cordée, la plus fâcheuse de toutes.

Pour guerir la chaude-pisse , puisque c'est une inflammation des prostates & des parties voisines causée par le venin verolique , il faut se servir des remedes revulsifs , évacuans, adoucissans , & qui étouffent le venin. Sur toutes choses il faut tirer du sang , afin d'empêcher son cours impetueux vers les prostrates , & de faire cesser l'inflammation. Il faut même reïterer la saignée deux ou trois fois si l'on voit que les humeurs surabondent dans les vaisseaux. Après avoir fait une suffisante revulsion , il faut de nouveau ouvrir la saphene du côté de la partie affectée, sans craindre que la saignée ramene le venin au dedans ; car au contraire la saignée fait sortir l'humour qui est dans les parties genitales offensées, & empêche le cours de la cause antecedente. Avant la saignée il faut faire prendre un lavement laxatif.

298 *De la gonorrhée virulente.*

En faisant les saignées il ne faut pas oublier les émulsions, ou bien les juleps rafraîchissans & adoucissans, pour temperer l'acrimonie des humeurs, empêcher la fluxion, étouffer le venin, & moderer l'ardeur d'urine. Ainsi par exemple.

Prenez des amandes douces mondée au nombre de vingt-quatre, une once des quatre grandes semences froides mondées, deux dragmes de semence de pavot blanc, pilez le tout ensemble, en y versant petit à petit jusqu'à une livre & demi d'eau de fontaine, & en faites une émulsion pour trois doses à prendre le matin & le soir, ajoutant à chacune six dragmes de syrop de capillaire, & une dragme de sel de prunelle, ou bien.

Prenez des racines de nymphaea & de fraiser, de chacune deux onces, des feuilles de dent de lion avec toute la plante, de l'agrimoine, du capillaire, de laitue, de chacune une poignée, une demi once de semence de melon, deux dragmes de semence de pavot blanc. Faites bouillir le

tout jusqu'à la consommation d'une livre & demi, faites un julep pour trois doses, ajoutant à chacune six dragmes de syrop violat, une dragme de sel de prunelle. Les trois premiers jours après que la fluxion sera apaisée, ou par la saignée, ou par les adoucissans nommés ci-dessus : il faut pour évacuer la cacochimie surabondante qui est le siege & le levain du venin verolique, prendre le purgatif suivant.

Prenez une once & demi de poulpe de casse, trois dragmes de la confection Hamech, un scrupule de mercure sublimé doux, une dragme de crème de tartre, mêlez le tout & en faites plusieurs bolus à prendre le matin. Si le malade a de l'aversion pour les bolus, donnez-lui ceci à boire.

Prenez trois dragmes de senné mondé, six dragmes de tamarins, une dragme de crème de tartre. Faites bouillir le tout jusqu'à la consommation de six onces, faites infuser avec tout cela une once de poulpe de casse, faites dissoudre dans ce que

300 *De la gonorrhée virulente,*
vous aurez coulé une once de syrop
rosat composé solutif, faites en une
portion à prendre le matin avec re-
gime.

Il faut lui faire prendre aupara-
vant un scrupule de mercure doux,
avec un peu de conserve de rose, ou
avec de la poulpe d'une pomme
cuite; & si les boissons lui sont
aussi desagréables, en leur place il
faudra lui donner des pillules.

Prenez une dragme de la masse de
pillules *sine quibus*, un scrupule de
mercure sublimé doux, mêlez le tout
& faites quatre ou cinq pillules à
prendre le matin; & si elles ne vui-
dent pas assez, ajoutez y six ou huit
grains de précipité blanc. Après la
purgation il faut saigner au pied,
pour faire sortir l'humeur de la par-
tie, il faudra ensuite réitérer la pur-
gation durant deux ou trois jours,
afin d'empêcher le cours de l'humeur
verolique qui s'augmente de plus en
plus. Dans le tems qu'il prend les
purgations, on pourra lui faire pren-
dre une emulsion à l'heure du som-

meil. Si la verge se trouve fort incommodée par la tension, sur tout durant la nuit que le malade est couché dans le lit, il faut fomenters cette partie avec du lait tiede, ou avec quelque decoction pour la ramollir. Cela étant fait, afin que le mal ne monte plus haut, & qu'il ne traîne avec soy la verole, il faut emporter toutes ses restes avec la decoction suivante.

Prenez six onces d'antimoine crud pilé grossièrement, & renfermé dans un linge, quatre onces de falsepareille hachée menu, une once & demy de gayac, avec deux onces de coquilles de noix, faites infuser le tout l'espace de vingt-quatre heures sur des cendres chaudes, dans douze livres d'eau de fontaine, & faites boiillir le tout jusqu'à la consommation de la moitié & le coulez ensuite. Faites prendre au malade trois verres par jour de cette decoction, sçavoir une, trois heures avant diner; la seconde, trois heures après le diner; la troisième, à l'heure du sommeil continuant de

302 *De la gonorrhée virulente*

même pendant vingt ou vingt-cinq jours. Prenés ce qui reste de la decoction, & le faites bouillir dans trois pots d'eau de fontaine, jusqu'à la consommation de la moitié, & faites un bouchet dont il usera pour boisson ordinaire à chaque repas sans boire du vin, durant qu'il prendra cette decoction.

Dans ce même tems il faut le purger tous les quatre jours avec des pillules de mercure, qui sont fort propres pour empêcher que le venin ne revive davantage.

Prenés une once & demi de mercure crud bien net, éteint avec la therebentine, une once de conserve molle de roses, de senné mondé, de rhubarbe choisie, du jalap pulverisé, de chacun deux dragmes, une demi once de scamonée préparée avec le souphre, un scrupule de canelle, avec de l'oxymel, faites du tout une masse de pillules à prendre le matin, qu'on reiterera de quatre en quatre jours. La dose est une dragme.

Aprés cela il faut que le malade pré-

ne le demi bain d'eau de fontaine ou de riviere, qui lui eſt neceſſaire pour moderer l'ardeur des humeurs & pour emporter l'empireume que le venin aura pû laiſſer dans les parties genitales. Si durant le tems du demi bain, il ſort par la verge quelque humeur fale & viſqueuſe, il faut la laver & la nettoyer avec des injections detergeantes & deſſechantes. On feroit pourtant fort mal de ſe ſervir au commencement de ces injections, & cela ne produiroit que des ſymptomes plus fâcheux, comme l'inflammation aux teſticules &c. Pour les injections.

Prenez quatre onces d'antimoine crud pilé groſſierement, & renfermé dans un nouët, une once & demi de falſepareille, trois dragmes d'aristoloché ronde, des ſommités de mille pertuis de roſes rouges, une pincée de chacun. Faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre; faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé deux onces de miel roſat, de cela vous ferez deux injections par jour.

304 *De la gonorrhée virulente,*

Si ces injections causent de la douleur, il ne faut plus en user, & en sa place il faudra user de celle-ci.

Prenez une demi poignée d'orge entier, des roses rouges & des sommités de mille-pertuis, de chacune deux pincées, faites bouillir le tout jusqu'à la consommation d'une livre, faites dissoudre deux onces de miel rosat dans ce que vous aurez coulé, & en faites une injection. Si l'ulcere est trop chargé d'ordure, on pourra ajouter à l'injection deux onces de la premiere eau de chaux. Il est bon d'observer ici qu'il ne faut point trop compter sur les injections en quelque tems qu'on s'en serve : car quoi qu'elles nettoient l'uretre, elles ne vont jamais jusqu'aux prostates, où la racine du mal est fichée. Après qu'on aura fait tout cela, pour emporter entierement le reste de l'ulcere caché dans les parties genitales, il faut ordonner les eaux minerales vitriolées & ferrées, comme sont celles de Vals, de Meynes & de Camarets, qui ont une vertu mer-

veilleuse pour la guérison des ulcères intérieurs, de quelque nature que soit leur origine.

La chaude-pisse est quelquefois accompagnée d'une fluxion & inflammation aux testicules, causées par les injections faites mal-à-propos, ou pour avoir été à cheval, ou pour avoir fait quelque exercice violent, ou pour avoir négligé la saignée, ou quelque autre chose semblable; de sorte qu'il se fait une nouvelle suppuration si on n'y met ordre au plutôt. En ce cas il faut d'abord saigner à l'un des deux bras, & réitérer la saignée, comme on a de coutume de faire aux autres inflammations: pour la partie affectée, il faut lui appliquer le cataplasme suivant.

Prenez une livre de farine de fèves, faites la bouillir dans l'oxymel, faites un cataplasme pour mettre sur la partie.

Si la douleur de la partie presse extrêmement, il faudra faire le cataplasme suivant. Prenez huit onces de pain blanc trempé & cuit dans du

306 *De la gonorrhée, &c.*

lait de chevre, deux onces d'huile rosat, deux jaunes d'œufs, un scrupule de safran, mêlés le tout, faites-en un cataplasme pour mettre sur la partie affectée, & le renouvellez souvent.

Après avoir appaisé la douleur & arrêté l'inflammation, il faut résoudre la tumeur avec l'emplâtre de Vigo, en y mettant quatre fois davantage de mercure qu'il n'y en a : il faut porter cet emplâtre avec un suspensoire durant un ou deux mois, encor la tumeur ne se résout que difficilement. Il reste aux testicules une certaine dureté de la grosseur d'un pois ou d'une fève, que quelques-uns chassent par le parfum de mercure ou de cinnabre. On ne doit pas cependant obmettre les purgations, ni decoctions, les pillules, & les autres remèdes ordonnez.



CHAPITRE III.

Du bubon venerien , ou poulin.

LE bubon venerien est une tumeur dans les glandes des aînes, causée par une humeur virulente & corrompante , lorsque le malade ayant contracté par le coït, le venin verolique qui penetre les rameaux de la veine cave & de la grande artere descendant , infecte la masse du sang , qui ensuite laisse son ordure à la region voisine des aînes , & y produit des tumeurs dures & rouges.

Le bubon verolique est distingué du bubon pestilentiel , en ce que celui-ci est toujours accompagné des autres symptomes de la peste ; du simple & commun , en ce que celui-ci n'a pas été precedé du coït , & qu'ainsi il n'y a pas lieu de craindre la malignité du venin verolique : outre que le bubon venerien est sou-

vent accompagné de la chaude-pisse, ou de carie dans les parties honteuses. Pour bien guerir le bubon venerien, il faut hâter la suppuration par des attractifs & des emolliens, & emporter avec des spécifiques, ce qu'il y a de gâté dans les parties internes. Il faut sur toutes choses appliquer à la partie affectée un emplâtre de galbanum dissout dans du vin: si on ne peut vaincre la repugnance que peut avoir le malade pour l'odeur désagréable de cet emplâtre, il faut en sa place se servir du cataplasme suivant.

Prenez de racine de guimauve & de lys, trois onces des deux, des feüilles de mauve, de lys, de parietaire, de branca ursina, de chacune une poignée, faites les bouïllir, pilée-les, & les passez par le tamis. Ajoûtez à la poulpe que vous en aurez tirée deux oignons cuits sous la cendre & pilez, & avec de l'huile de lys, il faudra faire un cataplasme pour l'appliquer à la partie & le renouveler deux fois le jour; de la

decoction du cataplasme il faut étuver le bubon deux fois le jour, le soir & le matin. Il faudra cependant saigner au pied du même côté du bubon, afin que le sang coule commodément pour la suppuration; il faut appliquer une ventouse sèche sur la tumeur. Si tous ces remèdes ne font pas assez pousser le bubon, quoi qu'on les reitere tous les jours, ou de deux jours l'un, si la matiere est bien cuite, il le faut ouvrir par un caustere potentiel, ou avec le fer, il faudra après y mettre une tente enduite de quelque digestif, & le laisser ainsi ouvert jusques à ce que toute la matiere soit bien cuite & sortie tout-à-fait: on peut cependant hâter sa maturité en y mettant dessus l'emplâtre diachilon grand avec les gommes.

Après qu'on a ouvert le bubon & que le pus en sort, il faut vider le corps avec un bolus, ou avec des pillules, ou avec la boisson, ainsi qu'ils ont été ordonnée ci-dessus pour la chaude-pisse. Après avoir

310 *Du bubon venerien, &c.*

purgé de cette sorte ; pour faire sortir tout ce qui reste de venin , il faut faire prendre la premiere ou la seconde decoction d'antimoine , qu'il faut donner avec des pillules mercurieles, comme il est marqué-cy-dessus.

Cela fait, s'il reste encore quelque dureté dans les aines après que le bubon est fermé ; c'est une marque qu'il y a du venin caché. C'est pourquoi il faudra venir à l'usage du vif argent. Il arrive quelquefois que les bubons sont d'une dureté insurmontable que rien ne peut ramollir, & qu'ils deviennent ensuite comme une matiere skirreuse , il faut en ce cas user du vif argent. Quelques-uns ouvrent les bubons durs & non meurs , & y mettent dedans des onguens putrefians , mais cette methode n'a presque jamais de succez.





CHAPITRE IV.

*Des petits ulceres qui se font au
membre viril, ou des
chancres.*

ON appelle chancres les petits ulceres qui se font au membre viril, provenant d'une cause venerienne. Ils sont causés d'une humeur sale & corrompuë, qui par le pus ou par la semence s'attache à la partie durant le coït, & y fait ulcere un ou deux jours après : D'autrefois ces ulceres ne paroissent pas de dix ou de vingt jours ; en d'autres ils mettent dans un plus grand danger, & il y a lieu de craindre la verole, d'autant que le venin demeurant caché plus long-tems, & minant, pour ainsi dire, les parties, s'insinuë plus facilement & plus profondement dans les parties internes ; cause des ulceres au bout du membre, ou au

prepuce , & ces ulceres sont les plus méchans , à cause du concours des veines & des arteres qui parcourent cette partie , qui sont toutes salies & couvertes d'escarre.

Pour en faire la Cure comme il faut , il faut faire sortir le venin qui est dans le membre , éteindre celui qui est dans le corps, & le faire sortir par l'évacuation : ensuite dessécher les petits ulceres après qu'ils auront un peu suppuré. Il faut avant toutes choses y mettre du précipité rouge, mêlé avec de l'onguent basilicon étendu sur du linge ou sur du charpi, de cette façon on éteint le venin , & il en sort facilement par la suppuration. J'abhorre la methode de ceux qui passent de l'eau forte, de l'esprit de vitriol, ou de l'eau des Orphevres sur les ulceres, parce qu'ils font dans les ulceres une escarre bien plus fâcheuse , & font rentrer le venin en dedans , qui bien-tôt après se répand par tout. Il ne faut pas seulement remedier aux ulceres , il faut encore songer aux autres parties , afin de les
preser

preserver entierement de la verole. Il est bon de prendre une purgation ainsi que je l'ai ordonnée pour la chaude-pisse, avec la decoction d'antimoine continuée par plusieurs jours, ou bien en sa place prendre de l'opiate Neapolitaine de Du - Renoud. Après que les petits ulceres auront bien suppuré, il faut se servir pour les nettoyer & les dessécher, de cet onguent.

Prenez de mercure crud & éteint avec un peu de therebentine, & du mondificatif, de chacun une once & demi mêlez le tout ensemble dans un mortier de metal & en faites un onguent pour l'usage. S'il reste encore dans la partie quelque dureté, après que les ulceres auront été fermés, c'est un signe qu'il y a du venin caché, c'est pourquoi il faudra songer à guerir avec le vif argent : il faudroit en faire de même si les ulceres reviennent quelque mois ou quelques années après.



CHAPITRE V.

Des verruës & porreaux.

LEs verruës & les porreaux naissent à la teste ou dans le reste du membre viril après le coït, causez par un sang visqueux & purulent qui s'est gâté dans les parties, ou qui y a été porté par les vaisseaux. Pour faire la cure il faut se servir de la poudre suivante.

Prenez une demy once de mercure précipité rouge, de l'alun brulé & de sabine, quinze grains de chacun, mêlez le tout & en faites une poudre qu'il faut jetter sur les verruës. Pour les plus délicats, il faut mêler avec cette poudre un digestif ou une pomade, afin que les poudres operent plus doucement.

Cependant il ne faut pas negliger les purgations, les decoctions, les digestifs, l'opiate Neapolitaine, & au-

Des verruës & porreaux. 315

tres. Si ces verruës paroissent plus souvent & en plus grand nombre, c'est un signe de verole, c'est pourquoy il faut songer à la guerir au plûtôt.

Le Collyre de Lanfranc.

Prenez du vin blanc & de l'eau rose, de chacune demi livre, d'orpiment, de myrrhe, & d'aloës, de chacun deux dragmes, une demi dragme de verdet, mêlez le tout, & en faites un collyre pour nettoyer les ulceres, & pour en faire les injections dans la chaude-pisse.



*De la nature du charbon &
de sa guerison.*

LE charbon tient beaucoup de l'inflammation, c'est pour cela qu'on en traite ordinairement ensuite des inflammations, & cela parce qu'il prend son origine d'un sang

316 *De la nature du charbon,*
corrompu & aduste. Cette tumeur a
plusieurs noms. Les Grecs l'appellent
anthrax, & les Latins *carbo* & *carbunculus*, Avicenne l'appelle *pruna*
& *ignis Persicus*.

c. 6. &
20. ad
Glauc-
con.
Le sang chaud, ardent, crasse &
aduste est la cause conjointe de cet-
te maladie, au sentiment même de
Galien, au livre des Tumeurs, & au
chapitre I. & XIV. de sa Methode de
Medecine & en d'autres endroits,
où il dit que le charbon vient d'un
sang enflammé, crasse & pourri, &
qui degenerate en humeur atrabilaire,
ou qui est mêlé avec l'humeur atra-
bilaire, & qui a quelquefois de la
malignité.

Cependant parce qu'il peut y avoir
plus ou moins de malignité, & qu'il
y a des charbons qui viennent aux
malades par la contagion de l'air in-
fecté : on distingue les charbons en
pestilentiels & non pestilentiels.
Nous allons maintenant traiter de
cette difference.

Aussi-tôt que l'humeur qui forme
le charbon a pris quelques degrez

de malignité , la nature porte des parties internes aux externes , des parties nobles aux non nobles.

Il faut ici observer que le cancer se forme d'une humeur melancolique, ou d'une humeur mêlée avec la melancolique. Villis un des plus habiles Medecins de ce siecle definit ainsi le charbon. Le charbon, dit-il, ou *anthrax* est une tumeur enflammée , accompagnée de pustule tout autour , fort acres & fort ardentes , & qui cause aux malades une douleur fort aiguë, qui vient indifferemment en divers endroits sans suppu- rer , & se fait un tour large en brulant la chair, & laisse un ulcere profond , comme si on le faisoit avec un caustique.

Le charbon prend son origine & se forme à peu près de cette façon. Une humeur venimeuse se mêle avec le sang , qui est déjà sec & ardent. Les particules congelées de cette humeur s'attachent aux parties du corps, & forment en cet endroit une tumeur, qui d'abord est petite à cause

318 *De la nature du charbon.*

de la lenteur de la circulation du sang , & qui ensuite devient plus grande à mesure que le ferment de l'humeur maligne s'étend aux environs insensiblement sans qu'il s'y fasse de suppuration du tout , parce qu'une chaleur extrême devore cette matiere extravasée & fixée , à cause encore des particules sulphureuses , & des sels qui sont mêlez avec les particules congelées de la tumeur, & qui se confondent d'abord par ce mélange à cause de leur conformité , il se fait une brûlure comme si on avoit appliqué un cautere à la partie , & les chairs se trouvent découpées , comme si on y avoit fait une escarre : il en tombe même des pieces, parceque le venin rongeur qui se prend aux muscles ne s'attache pas seulement à la superficie , mais de plus ronge leur substance, & fait ainsi tomber des pieces de chair. Quelque fois il ne naît qu'un charbon , d'autre fois il en naît plusieurs, lorsqu'il n'y en a qu'un , il est quelque fois accompagné d'un bubon.

Pour la connoître la cause du charbon, il faut sçavoir, qu'il commence ordinairement par une petite pustule. Il en naît pourtant quelquefois une grande avec plusieurs petites de la grosseur des grains de millet qui paroissent avant les pustules. Quelquefois le charbon commence sans pustules. Il ne faut qu'une croûte, qui est tantôt de couleur noirâtre, tantôt de couleur de cendre, & bien tôt après le charbon devient rond & pointu comme un bubon, accompagné d'une chaleur extrême. L'ardeur & la douleur qu'il cause s'augmentent vers le soir, & tourmentent si fort le malade, qu'à peine peut-il s'empêcher de porter sa main sur la partie pour la froter, & ce frottement, cause bien-tôt plusieurs pustules. La chair qui est au tour s'échauffe extrêmement, & est attaquée d'une grande inflammation. Pour distinguer le charbon pestilentiel, du nom pestilentiel, il faut sçavoir que la contagion precede ou accompagne le charbon pestilentiel. Car il n'est

320 *De la nature du charbon,*
pas possible qu'un charbon qui vient
dans une constitution pestilentielle
ne soit lui-même pestilentiel, outre
que les symptomes sont plus violens
dans les pestilentiels que dans les
non pestilentiels.

De plus le charbon pestilentiel
vient avec une fièvre, qui quoique
dans les apparences soit moins forte
que celle qui accompagne le non
pestilentiel, & qui ne se fait presque
pas connoître; cependant elle est
d'autant plus ardente au dedans, &
d'autant plus dangereuse.

Ceux qui ont le charbon pestilen-
tiel sont travaillez de vomissement,
de nausée, de dégoût, de tremble-
ment, de palpitation de cœur, de
défaillance & de délire, ce qui agite
d'autant plus que la matiere est plus
maligne; outre cela la langue est
noirâtre, l'haleine puante, avec diffi-
culté de respirer, ce qui ne s'observe
pas au charbon non pestilentiel.

Quoique tous les charbons ne
soient pas mortels, cependant, com-
me le témoigne Galien, le pestilen-

tiel est tres pernecieux , c'est-à-dire, 3. Epid. 3.
Com.
men-
tar. 3.
tit. 12.
celui qui outre la malignité particu-
liere est accompagné de ces symptô-
mes mortels ; il y a quelque esperan-
ce de guerison, si les symptômes ces-
sent d'être si violens : mais ils doi-
vent faire desesperer tout-à-fait de la
vie, s'il sont de plus en plus frequens
& violens.

Pour ce qui est des suites du char-
bon , plus il est noir, plus il est mé-
chant , parceque le sang en est d'au-
tant plus corrompu. Au premier en
succede bien-tôt un autre livide &
jaunâtre. Les rouges sont les moins
malins ; les petits sont moins dan-
gereux que les grands, qui ont com-
mencé par une petite pustule noire ,
& qui sont devenus grands. Ceux
qui paroissent & qui disparoissent
aussi-tôt, sont mortels.

Il faut les traiter de cette maniere.
Si c'est un charbon noir dans son
centre , comme il arrive ordinaire-
ment, il faut d'abord l'arracher : &
si la chair des environs est livide &
noirâtre , il faut faire scarification,

322 *De la nature du charbon.*

Ensuite laver les chairs avec du vin rouge ou de l'eau salée, ou de l'eau vulneraire, après appliquer un digestif, & ensuite il faudra user du mondificatif. Si les chairs autour du charbon ne sont pas livides & noires, mais seulement enflammées & dures, il faut appliquer un cataplasme de mie de pain pour appaiser la douleur, & ensuite il faudra se servir du cataplasme décrit dans la suite pour hâter la maturité, après quoi il faudra percer la tumeur & procéder comme de coutume.

Cependant il ne faut pas manquer de saigner & de purger, de donner des lavemens & des juleps rafraîchissans, afin de repousser la cause antecédente, & de moderer l'ardeur du sang.

Il faut pourvoir à la cause antecédente & à la conjointe de cette façon. Après avoir saigné trois ou quatre fois, selon que les forces & la nécessité l'exigent, il faut donner des juleps rafraîchissans & purgatifs tels que les suivans.

Prenez de la racine de gramen, de cicorée & de pissenlit, de chacune une demi once; des feüilles de cicorée, d'agrimoine, de pimpinelle, de buglose, de dent de lion, de chacune une poignée; des trois fleurs, cordiales, de chacune une pincée, des roses rouges une pincée, demi once de reglisse netoyée & contuse. Faites bouillir le tout ensemble dans une livre & demi d'eau de fontaine: faites un julep de trois doses, ajoutez à la premiere pour le soir une once de syrop de limon, une dragme de sel de prunelle; à la seconde dose qui sera pour le matin, ajoutez une once de manne choisie, ou bien une once de vin emetique, s'il paroît nécessaire, une demi dragme de sel de prunelle, deux onces d'infusion de senné mondé. Ajoutez à la troisième dose une once de syrop de capillaire, une dragme de sel prunelle. Ensuite il faut faire des emulsions pour deux doses à prendre le soir & le matin. Il faut aussi donner douze grains de poudre de viperes dans le bouillon,

324 *De la nature du charbon,*
par trois fois. Cette poudre est merveilleuse pour cette maladie , parce qu'elle separe les parties heterogenées de la masse du sang, qu'il faudra ensuite évacuer avec une purgation.

Prenez trois dragmes de senné mondé, une once de poulpe de casse , une dragme de sel de prunelle, faites infuser le tout dans huit onces d'eau, faites dissoudre dans la colature une once de syrop rosat solutif composé, huit grains de poudre de jalap , mêlez le tout , & en faites une potion à prendre le matin.

Eau vulnérable.

Prenez de la racine d'aristoloche & de gentiane , de chacune une once, une poignée d'absinthe, des fleurs de mille-pertuis & de roses rouges , de chacune une pincée : faites bouillir le tout dans une livre de vin rouge : faites dissoudre dans la colature une once de miel rosat. S'il y a des chairs superflues, il faut ajoûter deux dragmes de précipité rouge.

Digestif.

Prenez deux onces de therebentine de Venise dissoute dans un jaune d'œuf, une once & demi de beurre fraix, deux onces d'huile de lys ou de mille-pertuis, mêlez le tout & en faites un digestif: d'autres ajoutent de la myrrhe & de l'aloës, de chacun deux dragmes.

Cataplâme pour hâter la maturité.

Prenez de la racine de guimauve & de lys de chacune deux onces, des feuilles de mauve, de guimauve, de parietaire, de violettes, une poignée de chacune: Faites bouillir le tout jusqu'à la consistance de boulie, faites passer la poulpe, & ajoutez à ce qui sera passé deux onces d'huile de lys, un scrupule de safran, mêlez le tout, & en faites un cataplâme qu'il faudra appliquer à la partie affectée: d'autres ajoutent deux oi-

326 *de la nature du charbon,*
gnons cuits sous la cendre.

Pour un homme qui avoit un charbon à la joue j'ordonnai les remedes suivans qui reüssirent. Le premier jour une saignée, un lavement & une émulsion ; le second jour une autre saignée & un scrupule de poudre de viperes dans un bouillon. Je lui fis appliquer un cautere potentiel sur la partie noire du charbon , & lui ordonnai le julep suivant.

Prenez de l'eau de cicorée , d'oseille, & de pavot rouge , de chacune deux onces , demi dragme de sel de prunelle, une once de syrop de limon, deux dragmes de syrop de pavot blanc : faites un julep à prendre à l'heure du sommeil.

Le troisiéme jour un lavement rafraîchissant & emollient, une saignée au pied , & le digestif suivant pour faire tomber l'escarre.

Prenez une once de therebentine de Venise , un jaune d'œuf , demi once de beurre frais, une once d'huile rosat , mêlez le tout , & faites un digestif.

Le même jour à quatre heures du soir voyant la jouë, fort enflée, je fis faire des scarifications sur toute la partie affectée, & la fis laver avec l'esprit de vin, la myrrhe & l'aloës, selon la formule suivante.

Prenez demi livre d'esprit de vin, de myrrhe & d'aloës, de chacun une dragme, mêlez le tout pour l'usage. J'ordonnai aussi un julep composé à prendre à dix heures du soir, & pour le lendemain au matin & pour la nuit du quatrième jour selon la formule suivante.

Prenez de la racine de gramen, de cicorée & de pissenlit, demi once de chacune; des feuilles de cicorée, d'agrimoine, de pimpinelle, de buglose, de dent de lion, de chacune une poignée, une pincée des trois fleurs cordiales, une petite pincée de roses rouges, demi once de reglisse pilée: faites bouillir le tout ensemble dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & en coulez jusqu'à une livre & demi. Faites dissoudre dans la première dose une once de

328 *De la nature du charbon,*
syrop de limon, & une dragme de sel
prunelle : à la dose du matin demi
once de vin emetique, deux onces
d'infusion de senné mondé : à la der-
niere dose une once de syrop de ca-
pillaire. Faites un julep pour trois
doses. La seconde dose de ce julep
lui fit faire sept ou huit selles, &
deux ou trois fois vomir par le haut.
Le cinquième jour je lui fis donner
un lavement avec du lait, & une
émulsion sur le soir, avec deux drag-
mes de syrop de pavot blanc. Le si-
xième jour trouvant le poulx un peu
élevé, je lui fis ouvrir la veine ; ce-
pendant le Chirurgien faisoit tou-
jours des scarifications sur la partie,
se servant de la teinture susdite & du
digestif pour faire tomber l'escarre.
Le septième jour voyant la fièvre un
peu diminuée, je le purgeai avec le
senné, les tamarins, & le syrop ro-
sat solutif composé.

Le huitième un lavement & une
émulsion. Le neuvième, dixième &
onzième, on continua les lavemens &
les émulsions, & on pensa le malade

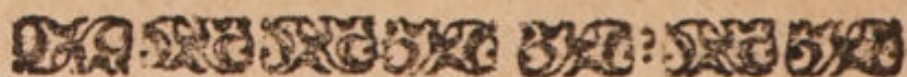
trois fois le jour, se servant du même digestif, de la même teinture, & faisant toujours de petites scarifications. Le douzième on commença d'avoir une suppuration assez loüable qui fit tomber l'escarre dans cinq ou six jours. Après que les matieres furent assez digerées, j'ordonnai l'eau vulneraire suivante.

Prenez de la racine d'aristoloche ronde & de la gentiane, de chacune une demi once, des sommitez d'absinthe & de roses rouges, demi poignée de chacune : faites bouillir le tout dans deux livres de vin blanc : faites dissoudre dans ce que vous aurez coulé deux onces de miel rosat, & de cette decoction je faisois faire fomentation à la partie plusieurs fois le jour.

Ensuite je le purgeai avec le sené, la casse, le sel de prunelle, le jalap & ordonnai le collyre d'antimoine crud pour nettoyer l'œil du côté affecté, qui étoit fort rouge, & les paupieres adherentes, par une humeur fort visqueuse.

330 *De la colique nephritique.*

Prenez trois onces d'antimoine crud pilé grossièrement , & noué dans un linge , demi once de racine d'iris , demi poignée de roses rouges : faites bouillir le tout dans une livre & demi d'eau de fontaine jusqu'à la consommation de la troisième partie. Ajoûtez à la colature une once de sucre candi & faites un collyre, dont il faut laver l'œil trois fois le jour quand il est tiède. Tout cela étant ainsi executé, le malade fut remis en parfaite santé.



De la colique nephritique , ou douleur nephritique.

LA colique nephritique n'est autre chose qu'une douleur qui se fait sentir aux reins ou aux ureteres.

La cause de cette maladie vient tres-souvent d'une pierre ou d'une humeur sereuse & épaisse, ou d'une matiere sablonneuse: car la pierre qui se tient aux reins quelques tems , y

cause une douleur peu aiguë, à cause du peu de sentiment de ses parties. Mais si la pierre coule dans la tête de l'uretere, ou entre dans son canal, elle y fait distension : & si elle ne peut se porter à la vessie à cause de grandeur, elle cause des douleurs atroces, & tourmente extrêmement le malade, à cause du sentiment exquis des ureteres. La matiere sablonneuse peut causer le même mal, mais moins fortement. Toute sorte de matiere sereuse & épaisse peut faire distension & causer la douleur nephritique, mais la douleur en sera moins aiguë.

Les causes les moins ordinaires de ce mal sont des grumeaux de sang renfermez dans les ureteres, ou bien un pus grossier, qui est descendu des reins, ou de quelqu'autre partie supérieure.

Caus. ordinaires

Les signes de cette maladie sont, 1°. Au commencement de la maladie une douleur fixe dans la region des reins. 2. Le vomissement à cause de la communication des nerfs.

332 *De la colique nephretique,*
des reins, avec ceux de l'estomach.
3°. L'engourdissement de la cuisse du
côté du rein affecté : car la pierre
qui est un peu grande comprime le
muscle psoas qui s'insere aux muscles
des lombes placés sous les reins, &
qui servent à leur mouvement. 4°. La
retractioun du testicule du même côté
dans lequel on sent de la douleur, à
cause que les reins étant irrités, les
ureteres par la force de la douleur
se retirent extrêmement, & serrent
par même moyen tous les vais-
seaux qui portent le sang ; & de là
vient que le testicule de ce côté se
retire aussi. 5°. Le sable ou la pierre
sort avec l'urine. 6°. Retention d'u-
rine ; ou bien si on urine, il sort une
eau fort claire, parceque l'urine se
filtre, à cause de l'obstruction des
reins & des ureteres. 7°. Quelque-
fois on fait l'urine rouge à cause
que la pierre déchire quelque petite
veine, ou bien c'est la matiere grave-
leuse qui ronge ces petits vaisseaux
en passant. L'urine ne retient guere
cette couleur rouge qu'un moment,

à cause de la petite quantité de sang mêlé, en comparaison de la grande quantité d'urine.

La colique nephritique differe en tous ces signes de la colique ventueuse; & encor en ce que la douleur de celle-ci est vague & cesse par les lavemens, ce qui ne va pas de même dans la colique nephritique.

Pour ce qui regarde ses suites. La pierre aux reins est fort dangereuse, & cause des symptomes fort violens, comme l'inflammation, les ulceres, douleurs aiguës, l'insomnie, la perte des forces, les fièvres, & la retention d'urine. Il est facile de connoître comme tout cela arrive, ainsi ce seroit perdre temps de l'expliquer.

Si la colique nephritique vient de quelqu'autre cause, elle est moins dangereuse. Toute la cure consiste à faire sortir la matiere qui faisoit l'obstruction & à arrêter les symptomes, en repoussant la cause antecedente.

Il faut premierement tirer du sang du bras droit à la quantité de huit

*Colica nephritica
signis est totali
ter differt à
Colica ventuosa*

*dh
cccc*

334 *De la colique nephritique.*

onces, & reïterer la saignée trois ou quatre fois & davantage, selon les forces & la necessité. Il faut après la saignée donner un lavement préparé de cette sorte.

Prenez une livre de decoction emolliente & rafraîchissante, dans laquelle il faut dissoudre une once de therebentine de Venise dissoute dans un jaune d'œuf, une once de catholicon fin, de l'huile de lys & violat, de chacun une once & demi ou bien deux onces de miel rosat; mêlez le tout & faites un lavement: & après l'avoir rendu, il usera du demi bain d'eau douce tiède, & il y prendra le bolus suivant, il demeurera une heure dans le bain.

Prenez deux dragmes de therebentine de Venise dilayée dans un jaune d'œuf, six dragmes de poulpe de casse, une dragme de creme de tartre, de sucre suffisamment. Faites plusieurs bolus: outre cela il faut que le malade prenne des émulsions soir & matin, de la façon que je les décris ici.

Prenez quatorze amendes douces mondées, une once des quatre grandes semences froides, de la semence de pavot blanc & de laitue, demi dragme de chacune, pilez-les dans un mortier de marbre, & versant petit à petit de la decoction de parietaire & de gramen, autant qu'il faudra de chacune, & faire une émulsion pour deux doses à prendre le soir & le matin. S'il sent de la douleur & qu'il ne dorme pas, ajoutez à l'émulsion du soir trois dragmes de syrop de pavot blanc: ajoutez à celle du matin une once de syrop de capillaire, ou une once de syrop d'althæa de Fernel. Il faut que le malade use de decoction de parietaire pour sa boisson ordinaire. Pour les remèdes topiques, on pourra oindre la region des lombes avec de l'huile de lys, ou de l'onguent d'althæa.

*De la petite verole , & de la
rougeole.*

JE mets la petite verole & la rougeole au nombre des fièvres pestilentiennes & malignes. Il est ordinaire à tout homme d'avoir une fois en sa vie la petite verole & la rougeole. S'il arrive par hazard que quelque personne se trouve exempte de ces sortes d'incommoditez pendant sa vie , ou que d'autres en soient attaquées plus d'une fois , ces exemples sont si rares , qu'ils ne dérogent en aucune façon à la loy ou à la regle generale & ordinaire.

Cette sorte de maladies peut venir de plusieurs causes différentes. Elles peuvent venir de la disposition naturelle du corps , & il y a quelque apparence qu'elles sont l'effet de l'impureté que le sang a contractée dans les commencemens de la formation du fœtus dans la matrice :
car

car dans la matrice des femmes tout de même que dans celle de plusieurs animaux, il se fait un certain ferment qui en se communiquant au sang lui donne de la vigueur, le fait bouillonner en certains tems, & procure l'évacuation du superflu. Si le fœtus a été conçu sur la fin des menstrues, il reçoit une grande quantité de ce ferment, & ses parties heterogenées se mêlent avec la masse du sang comme une matiere étrangere, & se fermentent avec le sang par le mouvement que leur donne une cause évidente. Il y a trois causes évidentes qui remuent les semences du ferment, & qui le mettent tres-souvent en action, sçavoir la contagion qu'on contracte en quelque part: la disposition de l'air; & une fermentation extrême du sang.

Pour la contagion, l'experience de chaque jour nous convaint assez que cette maladie se communique & se glisse de l'un à l'autre. C'est à dire, qu'il sort continuellement d'un corps infecté une infinité de particules,

qui ayant comme volé dans un autre corps, s'y fermentent avec le sang comme du venin, & excitent ainsi les semences cachées de cette maladie qui lui sont homogenes; & de cette sorte elles disposent le sang à cette maladie. Il n'est pas besoin pour l'action de la contagion que les corps se touchent. Ces particules veneneuses se communiquent dans une assez grande distance; d'où vient aussi que les personnes de même lieu prennent facilement le mal contagieux.

2°. La disposition de l'air donne la petite verole d'une telle sorte, qu'elle devient tres-souvent commune, & qu'elle parcourt les pays, les villes & les villages. De là vient aussi qu'elle vient plus ordinairement au Printems & en Automne; parce qu'en ce tems-là il y a dans l'air un fort grand nombre de corpuscules de differente figure, & par consequent tumultueux, que nous recevons avec l'air que nous respirons, & qui causent ensuite des efferves-

cences du sang & des humeurs.

La petite verole est venuë quelque-fois à des personnes dans des tems où il n'y avoit aucune semence de contagion , ni de malignité dans l'air , seulement à cause du mouvement extraordinaire du sang. Villis est de ce sentiment, & il rapporte qu'il en a veu à qui la petite verole est venuë d'avoir fait excez de boire & de manger , ou d'avoir fait quelque exercice violent, sans qu'il y eût au voisinage aucune personne attaquée de cette maladie. Ainsi , sans qu'il survienne aucun corps venimeux & contagieux , les semences cachées de cette maladie étant mises en mouvement par une trop grande effervescence du sang : & à la fin se trouvant associées avec celles du sang qui leur sont homogenes , souillent facilement toute la masse du sang, & l'infectent par leur ferment.

Ces causes ne sont pas les seules qui rendent cette maladie si generale & si commune , il y en a quelquefois plusieurs, & de differente nature ; de

là vient que la petite verole est quelquefois mortelle & comme pestilentielle ; d'autres fois elle est moins funeste ; selon qu'elle a contracté plus ou moins de la malignité de l'air.

Ces sortes de maladies se peuvent fort proprement comparer au bouillonnement que font le vin & la biere, quand ils se purifient dans le tonneau. Si on jette du levain dans ces liqueurs, leurs particules qui sont heterogenées & d'une merveilleuse activité, parcourent aussitôt toute la masse de ce levain, & l'agitent jusques à ce qu'il se fasse despumatation & expulsion des parties heterogenées vers la superficie. De même les semences heterogenées de cette maladie font fermenter le sang, & semblent le dépurer par les pustules qui sortent sur le corps.

Pour connoître si quelqu'un a de la disposition à la petite verole, il en faut sçavoir les symptomes, & observer quelle peut être la force de la contagion qui regne en ce tems là : car si la maladie est venue en un

tems que l'air est infecté, ceux qui auront la fièvre pour lors seront aussi menacez de la petite verole. Les symptomes de cette maladie sont tout-à-fait semblables à ceux de la fièvre maligne, c'est pourquoi je les ai rapportez dans le traité particulier que j'ai fait de cette fièvre.

Quant aux effets de la petite verole, ses signes & ses symptomes font juger assez si elle est mortelle ou salutaire, ou bien d'un événement douteux. Les pustules livides, noirâtres & pestiferées sont plus dangereuses que les rouges, pâles ou blanchâtres, ou d'autre couleur. C'est un fort mauvais signe si ces pustules disparaissent bien-tôt après qu'elles ont paru, & cela doit faire juger que la matiere s'est retirée en dedans. Si après que la petite verole a passé il survient un flux de ventre, ou un flux de sang, c'est un signe mauvais qui donne lieu de croire que le venin qui étoit sorti en dehors rentre encore une fois en dedans.

Pour la guerison de cette maladie,

il faut premierement saigner pour faciliter la sortie des pustules, quoique pensent au contraire les Anciens : car je conçois que par la saignée on vuide les vaisseaux, & on les nettoye plus facilement de ces humeurs heterogenées qui sont dans la masse du sang. Il faut la reïterer deux ou trois fois selon la necessité & l'ardeur de la fièvre. Ensuite il faut donner chaque matin pendant trois jours la dose de douze grains de poudre de vipere dans un boüillon. S'il y a lieu de craindre qu'il se fasse ou qu'il commence à se faire transport au cerveau, il faut saigner au pied, & donner selon que le Medecin le trouvera à propos, aux enfans jusqu'à trois dragmes de vin emetique, à ceux qui ont quelque âge jusqu'à une once. Il ne faut pas donner des remedes cordiaux de peur qu'ils n'augmentent la fermentation, le malade doit user pour breuvage ordinaire de ptisane d'orge, à laquelle il faut mêler quelques gouttes d'esprit de souphre. ou d'esprit dulcifié de sel, ou de vitriol.

Si la dysenterie survenoit , il faudroit faire des lavemens avec du lait, de la decoction d'orge & de miel rosat , qu'on doit donner aussi durant la maladie , bien qu'il n'y ait pas de dysenterie , mais il faut quand on les donne sans dysenterie qu'ils soient anodins & qu'ils detergent peu. Ensuite dans la dysenterie il faut donner une prise de rhubarbe ou de syrop de rhubarde. S'il ne survient plus de symptomes, & qu'après les saignées les lavemens , & les juleps rafraîchissans, tout aille mieux pour le malade , que les pustules suppurent , & que son mal diminuë de jour en jour , pour l'aider à se remettre en santé , il lui faut donner un remède purgatif.





De la fièvre maligne.

LA fièvre pestilentielle & la maligne different entre-elles , & l'une & l'autre, de la peste , selon les degrez & la qualité de la contagion & du mal. Ainsi la peste est une maladie extrêmement contagieuse & mortelle au genre humain ; la fièvre pestilentielle est moins contagieuse & cause moins de deuil. Si une fièvre survient qui attaque presque en même tems & de même façon plusieurs personnes d'un même pays ; que cependant dans son cours elle donne toutes les marques de la fièvre que nous appellons putride , & se juge presque de la même maniere, excepté qu'en quelques personnes extrêmement cacochymes , il paroît quelques tumeurs ou tâches , si cependant il arrive une crise & une contagion funeste en d'autres personnes , qui sont des signes de ma-

lignité, ce n'est point une fièvre pestilentielle, mais véritablement une fièvre maligne.

Je mets la fièvre pestilentielle & la fièvre maligne au nombre des fièvres continuës : nous les distinguons des intermittentes, en ce que celles-cy laissent des relâches considérables à la nature, & ensuite continuent régulièrement leurs accès, ce qui ne se remarque pas dans les fièvres pestilentielles & malignes. Il arrive très souvent qu'une fièvre qui fait paroître des marques & des signes d'une fièvre maligne & pestilentielle, est de telle façon qu'elle ressemble à une fièvre putride. Aussi lorsque dans les fièvres, je remarque outre les signes de malignité une continuelle effervescence de sang, & que la fièvre se gouverne dans son commencement, dans son accroissement, dans son état, dans son déclin de la même manière que la fièvre putride, je conclus que la partie sulphureuse du sang enflammée a causé la fièvre par son ardeur.

Ainsi dans les fièvres il y a deux choses à remarquer ; l'effervescence & la malignité qui l'accompagne ; dont l'une est tantôt la plus funeste , tantôt l'autre. L'effervescence se fait ici à peu près comme dans les fièvres putrides , la partie sulphureuse du sang s'échauffant extrêmement , cause une espee d'incendie par son ardeur , & de plus le sang infecté d'une malignité contagieuse , par l'ardeur que lui donne le ferment venimeux , se dissout & se corrompt. Ainsi outre les symptômes ordinaires des autres fièvres , il survient des syncopes avec des tâches , douleur de tête , la diarrhée , le vomissement , convulsion ; & enfin c'est une fièvre vague & irreguliere.

1^o. La syncope survient , à cause que le sang en se dissolvant , étend si fort le parois & les ventricules du cœur , que le mouvement de dilatation empêche le mouvement de contraction , outre qu'il n'y a pas assez d'esprits pour aider au mouvement de contraction , à cause que le sang

ainsi dissout, n'est point propre à faire des esprits, de là vient que le fistole se fait difficilement.

2°. La douleur de tête vient de l'effervescence du sang, qui faisant extension aux vaisseaux du cerveau cause cette douleur, outre que les particules du venin peuvent causer aussi quelque douleur, en piquotant les membranes & les parties nerveuses du cerveau.

3°. La diarrhée provient de quelques particules du venin qui sont portées dans les intestins, ou de quelques autres humeurs acres & salées, qui piquotent les fibres des intestins, & les provoquent à l'évacuation.

4°. Le vomissement provient ordinairement de ces serofitez ou de ces particules du venin qui se jettent dans le ventricule. Le vomissement est quelquefois étrangement violent dans cette maladie, quoyque pourtant il n'est pas chargé d'humeurs, cela arrive, à cause que les semences du ferment étant en mouvement, & portent au ventricule par les petites

348 *De la fièvre maligne.*

arteres qui sont entre les tuniques , & s'y jettent dedans à mesure que le sang les y pousse , & ces particules excitent le vomissement de même que si on avoit avalé des particules d'antimoine.

5°. La convulsion vient de ce que les semences du ferment , piquotent l'origine des nerfs , & à cause que ces semences ont déjà pris beaucoup d'acrimonie.

6°. Les tâches qui paroissent sur la peau viennent à cause que le sang dissout est porté à l'habitude du corps, qu'il n'est point spiritueux qu'il circule fort lentement , se met tout en grumeaux, se congele, s'enflame , se corrompt , & sort enfin en forme de pustules. Il se fait même quelquefois hemorrhagie. Enfin après cela il survient une fièvre vague & irreguliere. La cause en est en ce que les semences du ferment n'ayant pas un mouvement égal , elles s'agitent à peu près comme un feu éteint à demi, qui tantôt paroît avec éclat , & tantôt s'appaise & demeure comme

éteint jusques à ce que l'incendie se traîne plus loin : alors il s'enflamme & vole par tout.

Après avoir parlé des symptômes, il faut observer presentement que ces esprits venimeux qui sortent du corps du malade, ont la vertu de donner à d'autres personnes, par leur contagion, la même maladie du corps d'où ils sortent. Ainsi on appelle cette fièvre ou pestilentielle ou maligne, selon les degrés de contagion & selon qu'elle cause des maux & des morts. Ces sortes de fièvres viennent toujours, dans leur commencement, d'une humeur venimeuse, & le sang venant à recevoir des particules de ce venin, fait effervescence & s'enflame : comme il arrive quand une personne prend la fièvre maligne par contagion & pour avoir respiré un air mauvais, sans qu'on voye manifestement la cause de cette fièvre. Quelquefois pourtant cette intemperie fiévreuse a sa cause propre : comme lorsque les se-

mences de la malignité qui étoient mêlées avec le sang qui étoient cachées dans le corps se meuvent & s'agitent : ou bien les particules venimeuses viennent de l'air infecté & servent d'aliment au feu déjà allumé.

De sorte que les causes de ces fièvres à l'égard de leur malignité viennent de la qualité vicieuse de l'air , & à l'égard de l'effervescence qui les accompagne elle vient de la constitution mauvaise du corps. Si la malignité est plus forte que la fièvre , & que cette même malignité l'ait causée , il faudra imputer la cause de cette malignité à l'air qu'on aura respiré , ou à la contagion que nous aurons prise de quelqu'un. Si la fièvre est venue la première il faudra en attribuer la cause ou à un défaut de transpiration , ou à quelque excès de bouche , ou à quelque une des causes évidentes.

Pour bien connoître les causes de ces fièvres , il faut sça-

De la fièvre maligne. 351

voir qu'outre les degrés de leur contagion & des maux qu'elles causent , il y a encore d'autres marques de leur malignité , comme la perte subite des forces , la foiblesse & l'inegalité du poux , les efforts inutiles de vomissement , la noirceur de la langue , les taches & marques rouges sur le corps.

Quant à la suite & aux effets de ces fièvres , plus la contagion se répandra & fera mourir des personnes , plus la fièvre maligne sera funeste. Les taches noires qui paroissent sur la peau , marquent un plus grand danger que celles qui ont une couleur pâle ; si les accidens changent & que les taches de rouges deviennent pâles , c'est un bon signe.

On peut procurer la guérison de ces fièvres de cette façon. Il faut premierement tirer du sang du bras droit trois ou quatre fois , selon que le Medecin le trouvera à propos , & selon que la fièvre

352 *De la fièvre maligne.*

fera violente & maligne , à la quantité de sept ou huit onces. Ensuite il faut donner un lavement ; le lendemain après avoir pris le lavement , il faut donner durant trois jours , douze grains de poudre de vipere dans un bouillon , afin que la separation des parties heterogénées se fasse plus facilement. Après il faudra donner chaque soir le julep suivant.

Prenez de l'eau de cicorée , de plantin & de laitüe , de chacune deux onces , six gouttes de l'esprit de souphre , du semen contre & du sel de prunelle demi dragme de chacun , une once de syrop de limon , mêlez le tout & faites un julep à prendre à l'heure du sommeil.

Si le malade jette des vers ou par le haut ou par le bas , il faudra lui faire prendre de la ptisane suivante.

Prenez des feuille d'oseilles , de laitüe & de pourpier , de chacune deux poignées , demi once de

ramarins, deux dragmes de senné mondé, deux pincées de scordium, une dragme de semen contra. Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau de fontaine, qu'il fasse sa boisson ordinaire de cette ptisane qui dissipera insensiblement les humeurs peccantes.

Si la dysenterie survient il faut saigner, faire des lavemens de lait & d'orge bouilli, ensuite il faudra donner la rhubarbe en boisson, ou bien le syrop de rhubarbe composé.

S'il y a lieu de craindre qu'il se fasse transport au cerveau ou aux poulmons, il faut saigner au pied, & donner du vin emetique avec une infusion de senné, il faudra ensuite réitérer la saignée & le vin emetique aussi, s'il est nécessaire. S'il ne survient aucun accident & que cependant la fièvre ne cesse point, & que les saignées soient inutiles, il faudra donner le vin emetique, ou une autre boisson forte, afin de pousser dehors les

354 *De la fièvre maligne.*

semences du ferment.

S'il ne sort point de vers, il faut que le malade use pour boisson ordinaire de ptisane faite d'orge & de gramen, y ajoutant quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou d'esprit de souphre.

F I N.



*Livres nouveaux de Medecine
& de Chirurgie.*

LA Pratique de Medecine avec la
Theorie de Lazare Riviere. 8.
2. vol.

Les Observations de Medecine du
même. 8.

Le Medecin François }
Charitable. 8.

L'Apoticaire François }
Charitable. 8.

Le Chirurgien Fran- }
çois charitable. 8.

Par J. Con-
rans de Re-
becque D.M.

Instrumenta curationis morborum
deprompta ex Pharmacia Galeni-
ca, & Chymica, Chirurgia &
Diæta. Editio secunda locuple-
tior.

Formules de Medecine tirées de la
Galenique & de la Chymie par
H. Tencke Professeur Royal à
Montpellier.

Remedes Charitables de Madame
Fouquet, augmentés.

Nouvelle description Anatomique
par Amé Bourdon Medecin à
Cambray.

Discours Anatomiques sur la structure
des visceres par Marcel Malpi-
ghi D. Medecin de Bologne.

La Chymie naturelle, ou l'explica-
tion Chymique & mécanique de
la nourriture de l'animal. 8. par
Duncan D. M.

Dissertation sur les urines tirée des
ouvrages de Vvillis tres-celebre
Medecin d'Angleterre.

La Chymie de Lemery.

La Pharmacopée Royale Galenique
& Chymique par Moyse Charas,
augmentée 8. 2. vol.

L'Anatomie du corps humain avec
ses maladies & les remedes pour
les gueries, selon les Auteurs
anciens & modernes.

Nevrographia universalis, hoc est
omnium corporis humani nervo-
rum simul & cerebri medullæque
spinalis descriptio Anatomica, au-

toris Raymundo Vieussens Doctore Med. Monspeliensi cum figuris, folio.

Les œuvres Chirurgiques de Monsieur Thevenin, contenant un Traité des opérations de Chirurgie, un Traité des Tumeurs & Dictionnaire étimologique des mots Grecs de Medecine, in 4.

Formules de Medecine tirées de la Pharmacie Galenique & Chimique, où il est traité de la Methode d'ordonner toute sorte de remedes pharmaceutiques & de les approprier à chaque maladie, tres-utile à ceux qui commencent à pratiquer, par Monsieur Tencke Professeur Royal à Montpellier, in 12.

Raymundi Vieussens Doctoris Medici Monspeliensis Neurographia universalis, in fol. cum figuris.

— *Idem* Tractatus duo, primus de remotis & proximis mixti principii in ordine ad corpus humanum spectatis: secundus de natura, differentiis, subjectis, conditionibus

& causis fermentationis , in quo præcipua , quæ in ipsa fermentatione observantur phenomena explicantur , in 4. cum figuris.

Ejusdem Tractatus duo. Primus de proximis & remotis Mixti principiiis. Secundus, de natura, differentiis , subjectis , conditionibus & causis Fermentationis. In 4. cum figuris.

Riverius Reformatus sive Praxis Medica, Methodo Riverianæ non absimili , juxta recentiorum tum Medicorum , tum Philosophorum principia conscripta Editio priori Genevensi correctior : Selectorum remediorum formulis : tum de Morbis Venereis Tractatus : & Riveriis Arcanis auctior, in 8.

Tencke Instrumenta curationis morborum deprompta ex Pharmacia Galenica & Chimica Chirurgia & Diæta , in 12.

La Medecine pretenduë reformée 1 2
Anatomie de Lami. 1 2.

Explication de l'Ame sensitive. 1 2.

Les entretiens sur l'Acide & l'Alcali
par Monsieur de S. André.

